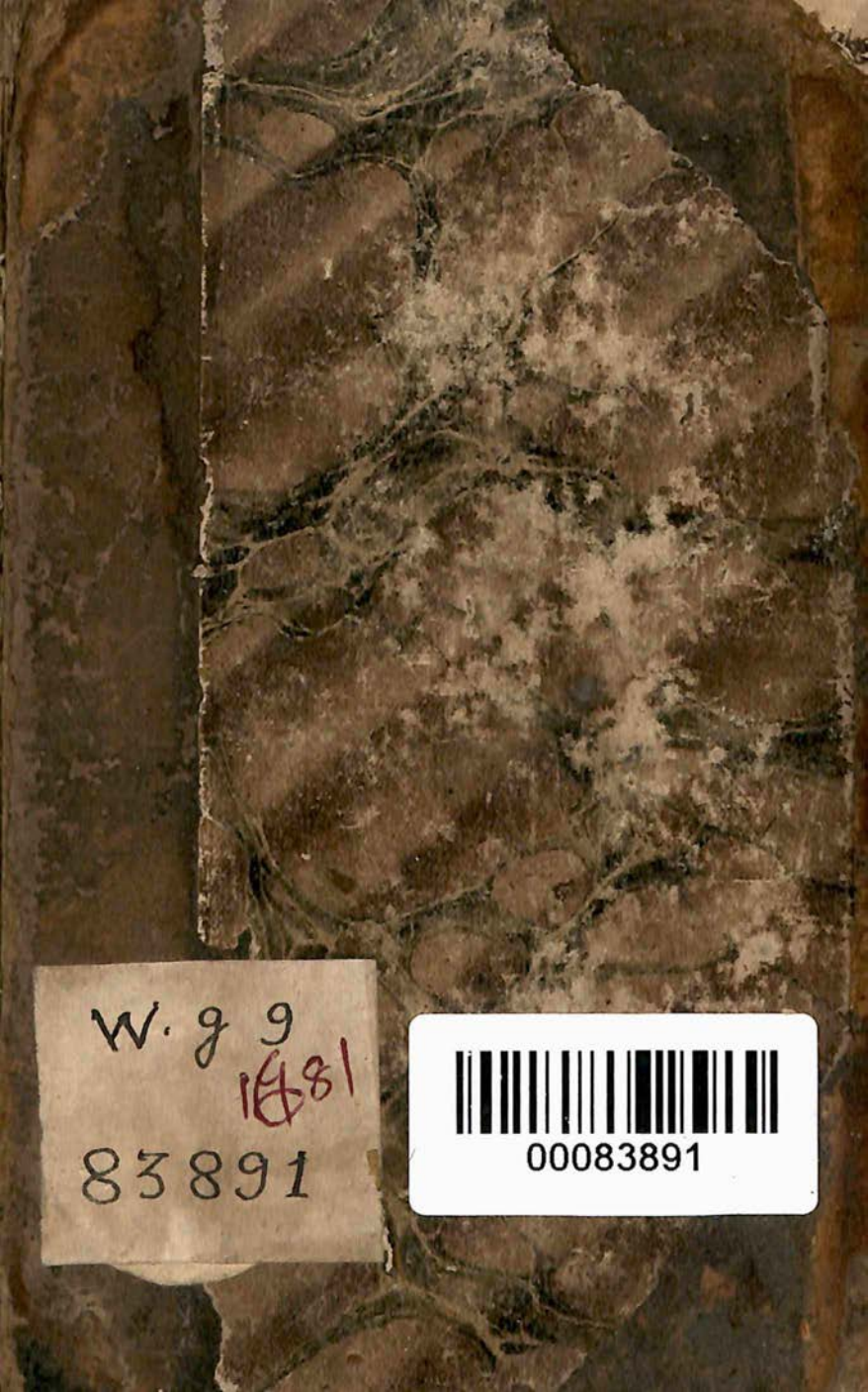

W. g 9
1681
83891
00083891

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

LONDRES

ET

LES ANGLAIS.

PAR J. L. FERRI DE ST.-CONSTANT.

Speak of me as I am. SHAKES. *Othello.*

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ { FAIN Jeune, et Compagnie, Imprimeur-Éditeur, aux ci-devant Écoles de Droit, place du Panthéon.
COLNET, Libraire, rue du Bac, près celle de Lille.
DEMONGIE, Libraire, palais du Tribunat.
DEBRAY, Libraire, place du Muséum.

AN XII.

00083891

LONDRES
ET
LES ANGLAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Éducation.

Les Anglais dans leur méthode d'éducation, suivent le même système que dans leurs jardins modernes. La nature est préférée à tout : elle est souvent aidée par la main de l'art, mais on prend garde qu'il ne la contrarie et ne la défigure. L'indulgence est la règle générale de l'éducation des Anglais ; quoiqu'elle puisse entraîner des inconvéniens, elle a de grands avantages. Des traitemens durs et tyranniques, non-seulement aigrissent le caractère des enfans, mais leur apprennent à exercer la même tyrannie envers les autres. « C'est ce qu'on voit, dit un Anglais, dans plusieurs pays où chacun dans sa sphère, depuis le prince jusqu'au père de famille de la classe la plus in-

fime, joue le rôle de despote, dès qu'il le peut, parle toujours d'un ton dictatorial et impose souvent silence à la raison. » Les principes de douceur et d'indulgence, qui dominent dans l'éducation anglaise, ont fait adopter avec empressement les méthodes de jeux instructifs de M. Gaultier. La marche analytique, que la forme des jeux ne fait que cacher, a rendu le succès de ces méthodes général et durable en Angleterre. Les Anglais ont reconnu qu'aucun de leurs compatriotes n'a su comme ce célèbre *étranger* faire aux enfans, selon l'expression de Locke, un sujet de divertissement et de plaisir de tous leurs devoirs (*).

(*) Les premières méthodes de M. Gaultier parurent en France avant la révolution, et obtinrent le suffrage de tous les hommes éclairés, et particulièrement de l'académie des inscriptions et belles-lettres qui en rendit le compte le plus détaillé et le plus avantageux. Elles ont eu en Angleterre de nombreuses éditions. M. Gaultier publie maintenant en France son *Cours complet de jeux instructifs*, dont il a paru dix volumes, et dont chaque partie se vend séparément. On le trouve chez l'auteur, rue de Grenelle St.-Germain, n.° 1121, et chez les libraires Debray, Renouard, etc. En parcourant ce cours, il est aisé de s'apercevoir que les auteurs de plusieurs ouvrages élémentaires qui ont eu des succès l'ont souvent copié en le mutilant.

Le peu de contrainte qu'on emploie dans l'éducation anglaise, est sans doute une des causes qui font qu'une manière libre de penser et d'agir, et ce qu'on appelle le *bon sens*, se trouvent assez généralement dans les Anglais. Pensant davantage par eux-mêmes, ils font plus d'usage de leur raison et sont moins sujets aux préjugés. On n'entend pas répéter parmi eux cette maxime de conduite assez commune dans d'autres pays : *Il faut être comme tout le monde.* On ne s'applique pas à suggérer des idées aux enfans, et à leur apprendre toujours ce qu'il faut dire et jamais ce qu'il faut penser. En Angleterre, les enfans reçoivent les idées de l'impression des objets; ils comparent, ils tirent des conséquences, et leur raison se forme. On ne doit pas cependant en conclure que tous les Anglais réfléchissent, qu'ils pensent avec justesse, et que l'Angleterre, selon l'expression de Bieffeld, *est un pays de philosophes.* Si, grâces aux avantages de l'éducation et d'une constitution libre, il y a en Angleterre moins de gens qui sont foux de la folie générale, il y en a davantage qui sont foux d'une folie particulière : c'est l'effet nécessaire de la liberté qu'ils ont de suivre leur humeur, leurs caprices, leurs opinions. De là

cette foule de gens bizarres et enthousiastes; de là, des excès de toute espèce qu'on ne voit que rarement ailleurs.

CHAPITRE II.

Éducation des garçons.

PRESQUE tous les enfans, sans excepter ceux de la première classe de la société, sont nourris par leurs mères, ou du moins sous leurs yeux. Nulle part l'enfance n'est plus heureuse et n'éprouve moins de contrainte. Sainement nourris, bien habillés et très à l'aise dans leurs vêtemens, toujours proprement entretenus, les enfans ont toute la liberté, tous les jeux, tous les plaisirs qui conviennent à leur âge. Leur caractère n'étant point aigri par la contrariété, ni gâté par des caresses déplacées, ils font rarement entendre ces cris plaintifs, compagnons de l'enfance. On les promène beaucoup, et on les laisse souvent en plein air, quelque humide que soit le climat. Ils courent, ils se roulent sur l'herbe, et sautent en pleine liberté. Ces exercices les fortifient de bonne heure et forment leur physique. On a soin de ne point trop hâter

leur éducation morale. On voit peu de ces petits prodiges, qui ne font que des perroquets, et qui la plupart ne sont pas autre chose le reste de leur vie. L'objet de cette première éducation est de ne point gêner les enfans, et de n'apporter aucun trouble à l'opération de la nature dans le développement, soit du corps, soit de l'ame: ce qui est conforme aux principes posés par Aristote, au dernier livre de ses *Politiques*, et si bien développés par Rousseau dans son *Émile*.

La première éducation morale, commence par des leçons domestiques sur la lecture et l'écriture, que les mères elles-mêmes donnent avec beaucoup de douceur et de tendresse. Dans les villes, on envoie assez ordinairement les enfans vers six ou sept ans, dans les écoles tenues par des femmes, qui leur apprennent à lire, à écrire, un peu de géographie, les principes de la religion; et aux jeunes filles à coudre et à faire différens ouvrages à l'aiguille. Au sortir de ces écoles, les filles sont placées dans des pensions, et les garçons sont envoyés dans les écoles de grammaire, où ils apprennent le latin et le grec, et souvent on les met dans des pensionnats où l'on fait à peu près les mêmes études. A l'âge de seize à dix-

sept ans, ils passent de ces colléges aux universités d'Oxford ou de Cambridge, où ils restent trois à quatre ans, et où ils sont plus occupés de parties de plaisir et de débauche, que d'études. Plusieurs en sortent avec la connaissance des langues anciennes et des auteurs classiques : mais bien peu avec des notions sur les sciences les plus utiles.

C'est au sortir de ces universités qu'ils commencent à prendre le costume et les manières d'hommes faits. Ils embrassent alors les différentes professions auxquelles ils sont destinés. Les jeunes gens qui veulent se livrer au commerce, vont l'apprendre dans les comptoirs de leurs parens ou des amis de leurs parens : ceux qui se destinent à la robe, vont se faire inscrire dans quelques *Inns* (colléges de droit), et y poursuivent leurs études ; d'autres entrent au service de terre ou de mer ; d'autres vont vivre dans le sein de leur famille. Les plus riches voyagent avec les gouverneurs qui ont surveillé leur éducation aux écoles et aux universités, et ces voyages sont regardés comme le complément de leur éducation.

L'indulgence qui domine dans l'éducation des Anglais, n'a pas toujours été pratiquée : elle date de la révolution. Il semble que l'enfance

n'ait joui de la liberté qui lui appartient, que lorsque la nation elle-même est rentrée dans ses droits. Beaucoup de personnes trouvent que cette indulgence est souvent excessive. « Si la génération prochaine, dit un Anglais (*), est pire que la présente, ce qui paraît presque impossible, on le devra à la fausse amitié, à la sole tendresse qui empêche d'extirper le vice et la folie, lorsque jeunes et tendres, il serait aisé d'en arracher jusqu'aux racines. De là, vient que nous voyons la jeunesse faire la loi à la vieillesse, et l'ignorance au savoir. Il n'y a plus maintenant ni petits garçons, ni petites filles. Dès l'enfance ils sont tous de jeunes *gentlemen*, de jeunes *ladies*. Il n'y a presque pas une famille où l'on ne trouve un ou plusieurs enfans gâtés. Lorsque les enfans sont encore à la lisière, la bonne à ordre de ne pas leur *laisser voir la lune*, de peur qu'ils ne veuillent l'avoir. Lorsqu'ils sont sortis de l'enfance, la plupart d'entr'eux, impatiens de se plonger dans les plaisirs, sont presque prêts à chasser leurs parens de leur propre maison, ou ils s'en séparent pour vivre avec plus de liberté. »

(*) *Satirical View of London* 1800.

CHAPITRE III.

Pensionnats pour les garçons.

Outre les écoles publiques, il y a en Angleterre un grand nombre de maisons d'éducation pour les deux sexes, qu'on appelle pensionnats (*boarding-schools*) ou académies. « Il n'y a pas de petite ville, ni de village un peu considérable, dit M. Wenderburn, qui n'ait quelqu'un de ces établissemens. Tout le monde, hommes ou femmes, a la liberté d'en former, et si, dans le nombre des instituteurs ou institutrices, il y en a qui ont les qualités nécessaires pour élever les enfans, il faut avouer que la plupart ne sont nullement propres à cet emploi important. Souvent un négociant qui a fait banqueroute par malheur ou par sa faute, une femme qui n'a eu aucune éducation elle-même et dont le caractère moral ne pourrait pas soutenir un examen rigoureux, établissent des maisons d'éducation et trouvent souvent plus d'encouragement que ceux qui ont un mérite véritable. Ils ont des répétiteurs, des maîtres pour les aider, aussi incapables de remplir leurs

places que ceux qui les salarient au plus bas prix possible. Les meilleures de ces pensions, sont en général celles que tiennent quelques ministres, dont les bénéfices ne rendent pas assez pour leur entretien et celui de leurs familles. »

Les enfans qui étudient dans ces pensions, si on en excepte plusieurs tenues par des hommes d'un mérite connu, ne font pas ordinairement de grands progrès dans les belles-lettres et les sciences. Outre le défaut de talent et de lumières, des maîtres, ils trouvent un grand obstacle dans ces fréquens congés qui quelquefois durent plusieurs semaines, et qui ont pour objet l'avantage de ceux qui tiennent les pensions. Les enfans vont passer ces jours de vacance chez leurs parens, où non-seulement ils s'occupent de toute autre chose que de leurs études, mais où ils ne sont nullement surveillés.

On peut dire en faveur de ces pensions, en général, qu'elles sont plus propres à rendre les élèves utiles à la société, qu'à remplir leur tête et leur mémoire de choses dont n'ont que faire ceux qui ne suivent pas les professions savantes. Ils y contractent aussi des manières moins grossières et moins dures que dans les grandes écoles de grammaire. Cependant c'est

là aussi que se forme ce caractère qui distingue les Anglais des autres nations. Un enfant Anglais qui serait élevé dans les meilleures maisons d'institution d'Allemagne et de Suisse, en retournant dans sa patrie à l'âge de dix-huit ans, y serait regardé comme étranger. Quel que fût son caractère, son mérite, il ne pourrait que très-difficilement gagner la confiance et l'estime de ses compatriotes. Il serait malheureux dans sa patrie, ou du moins il aurait beaucoup de désagrémens.

CHAPITRE IV.

Éducation des filles.

« IL n'y a pas de village dans les environs de cette capitale, dit un Anglais, (*) où l'on ne trouve une ou deux petites *académies pour les demoiselles.* La pension n'étant pas forte, le cordonnier, le cabaretier, le barbier, le boucher, etc., y envoient leurs filles, qui du moment qu'elles y entrent, deviennent de jeunes

(*) V. *Pleasing Reflections on Life and manners*, 1 vol. *in*-12.

ladies. Il est sans doute utile et nécessaire qu'il y ait des pensions où les parens, qui n'ont pas le temps de s'occuper de l'éducation de leurs enfans, puissent les placer; mais le plan de ces écoles, doit différer autant de celui des grandes écoles, que l'état des élèves des premières, diffère de l'état des autres. Il n'en est pas ainsi, et si on excepte l'article de la dépense, le plan est le même, et la fille du dernier boutiquier dans une de ces écoles, est autant une *miss*, une jeune *lady*, que la fille du premier noble d'Angleterre dans les autres pensions. La maitresse de ces écoles est appelée *gouvernante*; car le nom de maitresse est aujourd'hui trop vulgaire, et l'on entend *miss*, dont la mère vend des huîtres ou du charbon en détail, parler de sa *gouvernante* et des jeunes *ladies* ses compagnes. Les étrangers, en entendant ces expressions, doivent se faire une grande idée de l'opulence d'un pays, où les plus minces boutiquiers donnent des gouvernantes à leurs filles.

» On apprend aussi dans ces écoles, la langue française, la musique et la danse, quoiqu'elles ne soient d'aucune utilité pour les filles de cette classe. Il est rare qu'elles apprennent la première assez bien, pour qu'on puisse dire qu'elles la

savent. La danse n'a d'autres effets que de les entraîner à des bals de commis, où leur vertu court de grands dangers. Quant aux ouvrages de femmes qu'on apprend dans ces écoles, ce sont ceux qui peuvent fortifier le penchant naturel des jeunes personnes pour la toilette, plutôt que ceux qui sont nécessaires au ménage. L'honnête boutiquier qui, en retirant sa fille de l'école, espère recevoir d'elle une utile assistance pour ses affaires, est trompé dans son attente. La *gentilité* de l'éducation l'a élevée au-dessus des humbles fonctions du ménage; remplie des leçons de vanité et d'orgueil qu'elle a reçues, et n'étant bonne à rien, elle finit par mépriser ses parens et leur sale boutique. Elle cherche dans les romans quelque moyen de sortir de son état, et finit souvent par être victime de la séduction. »

Les marchands, les artisans dont les filles reçoivent cette éducation, ne méritent pas tous d'être plaints; car la plupart, dominés par la manie de *garder les apparences*, c'est-à-dire, de paraître plus riches, d'un état plus relevé qu'ils ne sont en effet, mettent par choix leurs filles dans des pensions, où bien loin de recevoir une éducation proportionnée à leur état, elles apprennent à le dédaigner. Les ouvrages

des moralistes Anglais, et les romans mêmes font sentir combien cette manie ridicule des parens, entraîne de désordres.

Dans les pensions destinées pour les demoiselles de la classe riche, l'instruction est, en général, assez bonne; elles y apprennent le français, l'histoire, la géographie, et, pour les choses d'agrément, le dessin, la musique et la danse. On reproche à ces pensions de donner trop aux choses d'agrément, de ne pas assez les instruire des détails de l'économie domestique, de leur laisser prendre le goût de la parure et des futilités. Miss Anna More, et d'autres dames anglaises, également jalouses de la gloire de leur sexe, ont fait la même censure de ces maisons d'éducation.

Les filles des personnes de distinction, et d'une grande fortune, sont élevées sous les yeux de leur mère, par des gouvernantes et des maîtres qu'on paie par leçons. Elles sont exposées aux inconvéniens de l'éducation particulière: l'excessive complaisance de ceux qui les entourent, empêche les fruits de l'éducation; souvent aussi le choix des gouvernantes n'est nullement propre à les produire. L'anecdote suivante peut donner une idée du caractère de quelques femmes étrangères, que les Anglais

prennent pour gouvernantes de leurs enfans: Il y a quelques années qu'une danseuse de l'opéra de Paris, sur le retour, s'adressa à un Anglais qui se trouvait dans cette ville, pour être recommandée pour gouvernante, demoiselle de compagnie ou institutrice dans quelque maison en Angleterre; l'Anglais témoigna sa surprise: « Qu'est-ce qu'il y a là qui vous étonne, reprit la danseuse, ai-je un accent de province? est-ce que je ne possède pas la danse et la musique? n'ai-je pas de l'aisance et des grâces? qu'est-ce donc qu'il me faudrait encore? — Mais..... c'est qu'en Angleterre..... une mère de famille est un peu scrupuleuse sur le moral et la conduite d'une femme à laquelle elle confie l'éducation de ses filles; on prendrait des informations. — Ah! si ce n'est que cela, il n'y a point de difficulté, reprit la danseuse, je changerai de nom. »

Dans l'éducation particulière, on donne aussi trop d'importance à la danse, à la musique, au dessin: « Un maître, dit un Anglais (*), ne suffit plus pour chacun de ces arts. Une jeune demoiselle a d'abord, pour maître de danse, un *sergent aux gardes*, qui lui apprend à marcher; ensuite, on lui donne un autre maître pour lui apprendre

(*) V. *Satirical View of London.*

les pas écossais; vient après un maître français, qui est souvent suivi par un autre plus fameux, qui achève de former l'élève. Il en est de même pour la musique; il faut des maîtres Anglais et Italiens, des maîtres de musique vocale et de musique instrumentale. »

Quelques reproches qu'on puisse faire au système adopté en Angleterre pour l'éducation des filles, il faut avouer qu'en général, il est bien supérieur à celui qu'on suit dans d'autres pays. L'inconvénient de leur donner souvent une instruction trop recherchée, est sans doute moindre que celui de les élever de manière à donner lieu de croire qu'on craint d'en faire des êtres raisonnables.

CHAPITRE V.

Écoles du dimanche et Écoles mobiles.

UN philantrope, M. Raikes de Gloucester, touché de voir qu'il n'existait aucun établissement pour l'instruction des enfans des classes les plus pauvres, conçut le plan des écoles du dimanche, et en donna lui-même l'exemple en en établissant plusieurs. L'objet de ces écoles, prin-

cipalement destinées pour les enfans de ceux qui ne sont en état de leur donner aucune instruction, est de leur apprendre à lire et les devoirs de la religion. Comme l'insuffisance des écoles de charité est généralement reconnue, beaucoup de personnes recommandables par leurs lumières s'empressèrent d'adopter le plan de M.r Raikes; plusieurs ministres le recommendèrent en chaire et contribuèrent à établir des écoles du dimanche. Ces utiles établissemens, propres à contribuer à la réforme des mœurs dans une classe très-nombreuse, eurent lieu dans presque tout le royaume, mais ce ne fut pas sans opposition et sans obstacles. Plusieurs les combattirent par des motifs de religion; ils regardèrent ces écoles comme une violation du repos sabbatique. On peut douter de la sincérité du zèle de ces opposans, ainsi que de la philantropie de ceux qui prétendaient que le peuple serait plus heureux s'il ne savait pas lire.

S'il y a quelques objections à faire contre cette utile institution, c'est son insuffisance. Il n'est guère possible, en effet, qu'une leçon de deux heures, tous les sept jours, puisse suffire pour apprendre à lire, quoique le maître ait l'attention de donner aux enfans une courte leçon à apprendre dans la semaine, et que les

parens puissent les surveiller. On peut dire la même chose des instructions qu'ils y reçoivent sur la religion et la morale; mais il est certain qu'ils en retirent quelques fruits, et quand on considère que ces enfans n'ont pas d'autre moyen d'instruction, on reconnaît l'utilité de ces établissemens, et l'on reproche au gouvernement d'abandonner à la plus profonde ignorance une classe nombreuse de la société. Les maîtres des écoles du dimanche sont payés par les contributions volontaires de quelques particuliers.

Le vide que les écoles de charité laissent dans l'instruction publique, a aussi fixé l'attention d'une femme respectable, M.me Bevan, et lui a fait former le plan d'établir des écoles qui pussent servir dans une grande étendue de pays. Elle les a appelées *Écoles mobiles*, parce qu'elles se transportent d'un endroit à un autre. Les intentions de cette fondatrice sont louables, et son institution a produit de bons effets dans la principauté de Galles, mais ces écoles ne sont pas assez permanentes pour produire l'effet qu'on ne doit attendre que d'un plan régulier pour l'éducation publique.

CHAPITRE VI.

Écoles de charité.

« Il semble, dit M. Dyer (*), que les gouvernemens de l'Europe reconnaissent qu'ils sont oppresseurs par l'ignorance dans laquelle ils entretiennent le pauvre. Le gouvernement britannique est, à cet égard, plus blâmable que plusieurs gouvernemens absolus et arbitraires. Il n'y a point dans la Grande-Bretagne d'éducation nationale qui embrasse toutes les classes de la société. Les peuples les plus sages de l'antiquité firent des établissemens pour l'éducation publique de la jeunesse. Plusieurs gouvernemens modernes ont imité ces institutions, mais la plupart en ont exclu les enfans des pauvres. Les écoles de charité, la seule institution formée pour l'instruction des enfans du peuple, ne sont pas proprement des écoles publiques. L'acte de fondation, fait en 1713, sous le régne de la reine Anne, porte que les enfans des *pauvres y seront élevés dans la connais-*

(*) V. *The complaints of the poor people.*

sance et la pratique de la religion chrétienne, comme elle est professée et enseignée par l'église d'Angleterre. Ainsi les enfans des catholiques et des autres dissidens, ne sont pas admis dans ces écoles. On admet les enfans d'un parti, et on leur apprend à servir un parti. L'éducation est servile et superstitieuse, et cette remarque s'applique non-seulement aux écoles de charité, mais à toutes les fondations royales et publiques.

» Quand même les écoles de charité seraient instituées sur un meilleur plan, elles ne sont nullement générales; elles n'existent pas dans beaucoup de villes; dans plusieurs il y a des fonds destinés pour ces établissemens, quelqu'un en profite, et il n'y a point d'école de charité. Dans la plupart des villages il n'y a aucune fondation gratuite pour instruire les enfans des pauvres. Dire que le pauvre, à cause de ses besoins, n'a pas le temps de cultiver son esprit, c'est faire la plus grande censure de l'état actuel de la société.

» Pour rendre publiques les écoles de charité, il faudrait qu'elles fussent réglées par un acte du gouvernement, et ouvertes à tous les enfans des pauvres de la paroisse ou du district. Il faudrait aussi, pour que l'éducation ne fût pas bor-

née à un parti, laisser aux parens le soin d'instruire les enfans de ce qui est relatif à la religion.

» On a remarqué que dans le comté de Westmoreland, il y a peu de personnes qui ne sachent lire et écrire, et que nulle part, en Angleterre, le peuple n'est plus civilisé, d'un caractère plus humain et plus hospitalier. C'est l'effet de nombre d'écoles libres, établies par la bienfaisance des nobles, des *gentlemen*, et même des fermiers qui ont des propriétés dans cette province. On trouve peu de villages qui n'aient quelqu'institution de cette espèce, et les fils des laboureurs connaissent souvent Ésope et Cordier avant d'aller à la charrue. Il n'en est pas de même dans les lieux où ces établissemens sont inconnus. Dans le comté même d'Oxford, qui est le pays métropolitain de la science, il y a plusieurs paroisses où l'on ne trouve pas trois habitans en état d'écrire leur nom. Aussi les mœurs du peuple répondent-t-elles à ses connaissances.

» La ligne de séparation entre les enfans des riches et ceux des pauvres est trop marquée en Angleterre. La véritable politique des nations, sur-tout de celles qui se disent libres, est que les enfans de toutes les classes soient élevés dans les mêmes écoles, quoiqu'instruits dans différentes sciences; c'est ce qui se pratique quelque-

fois dans les écoles libres, mais l'intérêt particulier des maîtres prévient les bons effets de cette réunion. Elle est propre à développer les sentimens d'humanité; elle empêche ce penchant à l'insolence qui accompagne la richesse, et ce penchant à la servilité que produit la pauvreté. Les principes qui tendent à établir l'égalité parmi les hommes, les ennoblissent et les élèvent.»

CHAPITRE VII.

Écoles de grammaire, ou colléges.

On appelle écoles de grammaire, (*grammar-schools*) des colléges où l'on enseigne le grec et le latin, et où l'on dispose les écoliers à entrer dans les universités. Il y a à Londres quatre écoles de cette espèce: celles de Westminster, de St.-Paul, de Charter-House et de Merchant-Taylors. Il y en a aussi dans les principales villes du royaume, et une près de Windsor à Eaton, qui est la plus célèbre de toutes. On paie pension pour être reçu dans ces écoles, mais il y a, dans la plupart, un certain nombre de places gratuites, ou de bourses, fondées par la munificence royale, par les corporations, ou

par quelqu'autre bienfaiteur. Quoiqu'on reçoive quelquefois dans ces écoles des enfans de parens dissidens, elles appartiennent proprement à la religion dominante, parce que les élèves qui en sortent ne peuvent entrer dans les universités anglaises, où l'on exige la déclaration qu'on est membre de l'église anglicane.

Le nombre des élèves qui sont dans ces écoles est ordinairement de deux à trois cents; celui des maîtres ne paraît pas proportionné à ce nombre. L'instruction est divisée en première et seconde classes, lesquelles se subdivisent chacune en trois autres classes. Il y a un maître et quatre assistans pour chaque grande classe. Il faut sept ans pour achever les cours de ces écoles. Ce temps est trop long, sur-tout si l'on considère qu'on n'y apprend pas les sciences, pas même les mathématiques, ni les langues étrangères. Quiconque veut les apprendre, ainsi que la musique, la danse, le dessin, est obligé d'avoir des maîtres particuliers.

Les livres élémentaires et le choix des auteurs grecs et latins employés dans ces écoles, et particulièrement dans celle d'Eaton, pourraient être faits avec plus de goût et de critique: le célèbre Heyne, professeur de Gottingen, n'en a pas fait l'éloge. Les professeurs des principales

écoles de grammaire sont, en général, des hommes de mérite; ils ont des honoraires très-considérables, et la perspective d'être élevés à des places honorables et lucratives de l'église établie à laquelle ils appartiennent. Des doyennés et des évêchés sont souvent la récompense des travaux scholastiques.

Les élèves, dans ces écoles, sont vêtus uniformément, les cheveux coupés, la chemise en fraise; aucune espèce de luxe ne les distingue; ils ont aussi la même nourriture et le même dortoir. Les enfans des premières maisons sont envoyés dans ces écoles, et particulièrement dans celles de Westminster et d'Eaton, et s'y trouvent sur le pied de l'égalité avec les fils du simple *gentleman*, du négociant, etc. Cette éducation est sur-tout avantageuse aux nobles, en qui elle excite cette émulation qu'exclut l'éducation domestique; elle est aussi avantageuse aux autres classes en les rapprochant de celle qui a le plus d'influence par les liaisons qui se forment ainsi dès l'enfance. Beaucoup de pères de familles n'envoient leurs fils dans ces écoles que pour qu'ils puissent y former ces liaisons, et préparer par là leur avancement futur; mais souvent leur attente est trompée: les enfans, instruits par leurs pareus de la conduite qu'ils doivent tenir

pour seconder leurs vues, se rendent méprisables, par leur dépendance servile et leur basse flatterie, aux yeux de ceux à qui ils veulent plaire. Souvent aussi, en suivant aux universités leurs futurs patrons, ils font plus de dépense que leur état ne le permet, s'accoutument à une vie oisive et licencieuse, et consomment leur ruine en courant après la fortune.

La discipline, ou le régime de ces écoles, a été l'objet de la censure de plusieurs écrivains estimés. La grande liberté dont les élèves y jouissent, les exercices violens auxquels on leur permet de se livrer avec passion, les fortifient et les endurcissent aux fatigues, mais ce régime les rend en général indociles et opiniâtres. Le défaut de surveillance leur permet de bonne heure de se livrer à des penchans qui corrompent les mœurs. Quiconque a été à Eaton a été à portée de voir les étudians parcourir le village ainsi que Windsor, et aller librement partout. Grosley (*) fut scandalisé de voir une douzaine de pensionnaires dans une boutique de pâtissier, dont quelques-uns cajolaient et caressaient une servante sous les yeux du public. Certainement, depuis que cet estimable écrivain a publié son

(*) V. *Londres*, vol. 1.

tableau de Londres, le régime de ces écoles n'est pas devenu plus sévère.

Il y a, dans la plupart des écoles de grammaire, une coutume qui, non-seulement est contraire aux bons principes d'éducation, mais même aux principes de la morale sociale. « L'étrange coutume de nos écoles publiques, dit le docteur Berkenhout, qui constitue les enfans plus jeunes, domestiques de ceux d'un âge plus avancé, est si excessivement cruelle et injuste, qu'on est surpris de la voir continuer dans ces temps éclairés où l'on a aboli tant d'usages absurdes de nos pères. Mais la cruauté et l'injustice de cette coutume, ne sont pas les seules raisons qui sollicitent de nouveaux réglemens. Cette servitude et le despotisme qui la suit doivent être très-nuisibles à la société. Un enfant, depuis l'âge de dix ans jusqu'à quatorze, est forcé de se soumettre à un degré de servitude, plus pénible et plus humiliante que celle du dernier domestique de son père; il apprend par l'exemple, qu'il doit souffrir toute espèce d'injustices et de mauvais traitemens sans se plaindre; que ses livres, ses objets de jeu, ses hardes mêmes sont la propriété de l'enfant qu'il appelle son maître. Une telle dégradation, en le ravalant ainsi au-dessous de la dignité d'un

gentleman anglais, doit infailliblement le préparer à des soumissions contraires à la constitution de son pays.

» Il monte graduellement à une classe supérieure; il devient alors un tyran à son tour, et cette habitude de se soumettre docilement aux ordres de ses supérieurs ou de tyranniser, selon son caprice, ceux qui sont au-dessous de lui, peuvent difficilement manquer de former un caractère vraiment détestable. Il serait cependant injuste de conclure que tout *gentleman*, élevé dans nos grandes écoles publiques, est un composé d'esclave et de tyran; il y a des exemples du contraire (*). »

M. Knox donne une idée aussi désavantageuse du régime de ces écoles (**). Il peint d'abord tout ce qu'ont à souffrir les enfans de l'âge le plus tendre de la part de ceux qui sont parvenus à l'adolescence. « Exposés nuit et jour aux mauvais traitemens, ils n'ont pas la libre disposition de ce qui leur appartient, et sont obligés de se soumettre aux volontés de leurs collègues supérieurs en âge. Dès que le temps les a affranchis de cet esclavage, ils peuvent devenir ty-

(*) V. *Lettres du docteur Berkenhout.*

(**) V. *Lucubrations on life and letters*, t. I, n°. 23.

rans à leur tour, mais ils ne sont pas libres de ne pas adopter les mœurs et les vices de leurs collègues. Le premier désordre qu'ils ne peuvent éviter c'est de dépenser beaucoup, et de contracter des dettes pour satisfaire leur gourmandise ou d'autres penchans vicieux; il faut ensuite se distinguer par des tours qu'on ne peut nommer espiégleries, qui annoncent une véritable méchanceté, et qui quelque fois mériteraient l'animadversion des lois. C'est par ses tours qu'un jeune homme acquiert une réputation d'esprit et de courage, non-seulement auprès de ses collègues, mais encore auprès des parens.

» Quels progrès peuvent faire dans les études des jeunes gens qui passent ainsi leur temps? Mais on les envoie à ces écoles, moins pour acquérir des connaissances que pour former des liaisons, c'est-à-dire, d'agréables flatteurs, des sycophantes, d'humbles compagnons d'une personne de rang, qui puisse les prendre par la main et les placer sur le siége de juge ou d'évêque. Je ne censure pas les écoles mêmes, ni les maîtres qui ne peuvent sans doute arrêter le torrent de la mode, de l'ignorance et de la folie réunies; mais je blâme les parens qui voient ces désordres, et qui ne veulent pas coopérer avec les

maîtres pour rétablir une discipline salutaire; qui, pour la simple chance d'une liaison utile, risquent tout ce qu'il y a d'estimable aux yeux de la raison; qui parlent des désordres de leurs fils comme de simples espiégleries, de légéretés de l'enfance, de saillies qui annoncent de l'esprit et promettent des succès. »

Un autre abus qu'on reproche aux écoles de grammaire, comme à celles de charité, c'est la pratique des châtimens honteux, contre lesquels les moralistes et les instituteurs éclairés se sont élevés dans tous les temps. Les pensions les plus renommées ne rougissent pas d'adopter la pratique de ces savantes et anciennes fondations. Il faut observer cependant qu'elle n'est pas aussi générale qu'autrefois. Elle a été bannie depuis plusieurs années des écoles de St.-Paul, et de Merchant-Taylors. Vers le commencement de la dernière guerre, les écoliers de Westminster réclamèrent *les droits des enfans*, et demandèrent à n'être pas traités comme des esclaves. Il paraît qu'on a eu égard à leurs réclamations et il est probable que cette pratique honteuse et barbare sera bientôt proscrite dans toutes les écoles d'Angleterre.

Dans les comtés de Westmoreland et de Cumberland il y a une coutume qui fait un singulier

contraste avec cette discipline sévère: au mois de septembre ou d'octobre les écoliers ferment la porte de l'école sur leur maître; avant de le laisser entrer, ils lui demandent des jours de congé pour l'année suivante; le maître promet de les accorder et signe les *ordres* de congé, avec deux répondans. Ces ordres signés sont proprement une capitulation. Les portes sont aussitôt ouvertes, et le maître fait son entrée. Le bœuf, la bière et le vin couvrent les tables, et la journée se passe en réjouissances. « C'est ainsi, dit un voyageur anglais, que, même dans l'âge le plus tendre, l'idée de liberté et de pouvoir fait palpiter le cœur de ces Anglais, héros imberbes! »

CHAPITRE VIII.

Universités anglaises; leur système d'étude; leur régime.

Les universités anglaises ont une grande célébrité dans les pays étrangers. Lorsque l'on considère le nombre d'hommes célèbres qui y ont reçu une partie de leur éducation, et les riches et nombreux établissemens en fa-

veur des lettres et des sciences, elles ont quelque chose d'imposant; mais lorsque l'on connaît le système d'études qu'on y suit; lorsqu'on réfléchit que depuis long-temps il n'en est sorti que bien peu d'ouvrages estimables, on n'est pas surpris que plusieurs écrivains en aient fait l'objet de leurs censures, et que plusieurs hommes célèbres, qui y ont été élevés, se joignent à ces censeurs et demandent la réforme des universités.

Elles font remonter leur fondation à une époque très-reculée, et disputent entr'elles d'ancienneté. Ces deux vénérables mères (*almæ matres*) oublient que le grand âge au lieu de fortifier les facultés de l'esprit, ne fait que conduire à une seconde enfance. Il est certain cependant que l'université d'Oxford date du temps des Saxons, et qu'Alfred en fut le fondateur. Celle de Cambridge, lors de la conquête des Normands, avait tant de célébrité, que Guillaume le conquérant y fit élever son fils Henri I.^{er}, surnommé *Beauclerc*. Mais quelle que soit l'antiquité de ces deux universités, les colléges qui les composent n'ont commencé à être fondés que dans le treizième siècle. Avant cette époque les étudians vivaient dans les maisons particulières, et louaient des salles ou l'on faisait les

lectures et les leçons académiques. Ce fut alors que des évêques, des hommes de rang, des rois et même des reines, qui voulaient se montrer protecteurs des lettres, firent ériger à leurs frais ces colléges, d'après le modèle des couvens, dans lesquels nombre de jeunes gens étaient élevés sous la direction d'un supérieur ou d'un maître. Ces colléges conservent encore en grande partie la constitution qu'on leur donna en les fondant, et c'est ce qui fait qu'elle est si défectueuse.

« Les écoles d'Oxford et de Cambridge, dit Gibbon, furent fondées dans l'âge ténébreux de la fausse et barbare science, et portent encore l'empreinte des vices de leur origine. Leur discipline primitive fut adaptée à l'éducation des prêtres et des moines; l'administration en est encore dans les mains du clergé, classe d'hommes dont les lumières ne se rapprochent pas de celles du monde actuel, et dont la vive lumière de la philosophie a seulement ébloui les yeux. Les chartes des papes et des rois ont donné à la corporation légale de ces sociétés, le monopole de l'instruction publique, et l'esprit des monopoleurs est étroit, paresseux et oppresseur : leur ouvrage est plus cher et rend moins que celui d'artistes indépendans ; et les

découvertes, les idées nouvelles, saisies avec tant de vivacité par la concurrence de la liberté, sont reçues avec une répugnance chagrine et repoussante dans ces corporations orgueilleuses, placées au-dessus de la crainte de la rivalité et au-dessous de l'aveu de l'erreur. » (*).

Il paraît par la constitution des colléges et des universités, que les fondateurs se proposèrent principalement deux objets : d'abord, que les jeunes gens pussent y être instruits et ensuite que les étudians qui ont fait leurs cours pussent continuer d'eux-mêmes leurs études dans le loisir et sans être troublés par aucun soin. Dans cette vue, ils fondèrent des bourses pour les étudians, et ils assurèrent aux autres, un logement et la table, avec un traitement de quarante à deux cent cinquante liv. sterl. et plus. Ces derniers, appelés *socii*, *fellows*, (associés), perdent leurs places s'ils se marient. C'est parmi les *fellows* qu'on prend les professeurs et les administrateurs des colléges. Tous les étudians ne sont pas boursiers; il y en a un grand nombre qui sont pensionnaires; et qui paient non-seulement leur logement et leur nourriture, mais encore leurs maîtres. Outre

(*) V. *Mémoires de Gibbon.*

les étudians et les *fellows*, ou associés; il y a encore dans ces colléges des jeunes gens appartenant à des familles honnêtes, mais pauvres, qui *servent* les autres sous le nom de *serviteurs* ou de *sizers*, et qui sont nourris et suivent les cours gratis. Toutes les personnes qui tiennent à l'université, sont constamment en robe noire; leur forme désigne les grades; une houppe d'or sur le bonnet, distingue les nobles. Chaque collége a un supérieur appelé prévôt, gardien, principal ou recteur. Il n'est pas comme les *fellows*, tenu au célibat. Chaque collége a aussi un visiteur, qui est ordinairement un évêque, quoique l'on choisisse quelquefois des nobles pour cette espèce de dignité.

L'université d'Oxford est composée d'un chancelier, d'un grand chambellan, d'un vice-chancelier, qui est un des principaux de quelque collége, et qui se nomme quatre substituts; de deux procurateurs (*proctors*), choisis annuellement parmi les *fellows*, et qui surveillent la conduite des étudians; de deux professeurs de théologie, un d'hébreu, un de grec; deux professeurs en droit; deux en médecine; deux d'histoire ancienne et moderne; un d'astronomie; un de géométrie; un de philosophie morale; un de philosophie naturelle; un d'ana-

tomie ; un de botanique ; un de chimie ; deux d'arabe ; un de poésie ; un de musique ; un orateur qui harangue au nom de l'université ; deux bibliothécaires ; un garde des archives ; un garde du muséum ; des sergens, etc. L'université de Cambridge est composée comme celle d'Oxford avec de petites différences : elle a aussi plus de vingt professeurs. On est porté à croire qu'un si grand nombre de professeurs, doit rendre l'instruction facile, et qu'ils doivent être très-occupés. Mais le fait est qu'ils ne professent guère que pour la forme. « La plupart des professeurs d'Oxford, dit le célèbre Adam Smith, ont totalement abandonné jusqu'à l'apparence de l'enseignement. » Ils ne font que très-peu de leçons. Le célèbre Dodwel, professeur d'histoire à Oxford, ne fit dans l'espace de trois ans que vingt-deux leçons, et on le regardait comme un des professeurs les plus assidus. S'il n'y avait pas d'autres abus dans les universités anglaises, que l'inutilité de leurs nombreux professeurs, c'en serait assez pour leur faire subir une grande réforme.

Les étudians ne suivent guère les écoles de l'université, ou n'y vont que pour la forme. C'est dans les colléges mêmes qu'ils habitent, qu'ils font les différens cours. Chaque collége

a deux ou trois professeurs nommés *tutors*, qui se font payer en raison des colléges et du rang des personnes qui suivent les cours. Le moindre prix paraît être de trois guinées. L'instruction qu'ils donnent comprend ordinairement le grec, le latin, les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie naturelle et quelques autres branches. Parmi ces professeurs, qui contribuent à la réputation des colléges et leur font donner la préférence, il y a beaucoup d'hommes de mérite qui remplissent leurs devoirs avec zèle. Mais leur nombre n'est nullement proportionné à celui des étudians. Cet inconvénient serait plus sensible si ceux-ci suivaient régulièrement les cours.

Selon les statuts de l'université, les étudians doivent être sous le *tutor* pendant quatre ans et prendre quatre *termes* par an pour obtenir le grade de bachelier ès-arts. Cependant les fils des pairs, des baronnets, ne sont pas tenus de suivre tous les termes et de rester quatre ans. Trois ans suffisent, et même un temps plus court encore, si le chancelier veut l'accorder, pour finir les cours sous les *tutors*. « Ainsi ces vénérables mères (*almæ matres*), dit M. Wendeburn, qui sont regardées comme les nourrices des lettres et des sciences (*nutrices bonarum lit-*

terarum atque artium), ressemblent aux autres bonnes nourrices qui pensent que la haute naissance et les richesses tiennent lieu de talens et de savoir. »

Pendant les trois premières années qu'ils passent sous la discipline des *tuteurs*, les étudians ne subissent aucun examen; ce n'est que dans la quatrième qu'ils se préparent à soutenir une thèse, ce qui ne présente pas de difficultés. Les argumens sont communiqués. Les étudians choisissent eux-mêmes les examinateurs, et personne n'assiste à la thèse, que ceux qui doivent y jouer un rôle. On regarde comme une impolitesse, d'assister à ces thèses sans y être obligé. Comme les disputans trouvent souvent difficile de faire leurs exercices en latin, on a souvent proposé de substituer la langue anglaise à la latine, mais ce changement n'a pas encore eu lieu. A Cambridge, les thèses pour le degré de bachelier, sont un peu plus sérieuses qu'à Oxford. Elles durent pendant trois jours, et chaque séance deux heures.

Après avoir pris le premier grade, les étudians ne sont plus tenus de suivre les leçons du *tutor*, et continuent leurs études par eux-mêmes, et comme ils le jugent à propos. Beaucoup quittent l'université et retournent seulement

à la fin de chaque terme, pour se montrer comme membres de l'université, et conserver leur droit aux autres grades académiques. C'est du nombre des termes que les étudians ont suivis, que dépendent leurs progrès vers ces grades; après celui de bachelier ès-arts, il faut à Oxford encore douze termes, ou trois ans de plus, pour devenir maître ès-arts, et être reçus dans le sénat académique; pour devenir docteur en médecine, il faut encore trois ans, et docteur ès-lois cinq ans. La théologie a été considérée comme la plus dificile des sciences, ou comme celle qui comprend toutes les autres. Un maître ès-arts ne peut devenir bachelier en théologie que sept ans après, et docteur après encore quatre ans, c'est-à-dire, qu'il faut quatorze ans pour être bachelier, et dix-huit pour être docteur en théologie. Ce seul article suffirait pour démontrer ce que dit le célèbre Smith: « Que les universités en général, et en particulier celles d'Angleterre, furent instituées pour l'éducation des ecclésiastiques, et qu'elles firent des belles-lettres et de la philosphie, une introduction à l'étude de la théologie. » Rien ne prouve aussi combien il est absurde de conserver dans un temps où toutes les sciences ont fait de grands progrès, la constitution des universités, faite à une époque où l'on

n'enseignait presque que de fausses sciences.

Le temps qu'on passe dans les universités pour recevoir les degrés est trop considérable, soit que l'on considère ce qu'on y apprend, ou ce qu'on peut y apprendre. Les professeurs des colléges ne font point usage des traités modernes les plus estimés, dans les cours qu'ils donnent à la jeunesse. A Cambridge, plusieurs professeurs se servent de Locke et de Newton, dans leurs cours de philosophie; de Maclaurin, Hamilton, Ferguson, etc., pour les mathématiques; d'Usher et Marsham, pour l'histoire et la chronologie; de Grotius et Pufferdorf pour le droit des gens; mais à Oxford ces écrivains modernes sont presque proscrits. Selon les statuts de l'université, l'autorité d'Aristote est encore très-grande; on le suit sur-tout dans la dialectique. Les thèses qu'on soutient pour être maître ès-arts, sont annoncées de la manière suivante : *Diebus lunæ*, etc., *Quæstiones logicales proponat, quas secundum Aristotilem, (cujus suprema sit auctoritas) defendat.* Lorsqu'on assiste à de pareilles thèses, on croit être au quatorzième siècle.

Si l'on va aux universités, si l'on y réside, ce n'est pas pour s'instruire dans les sciences, on sait qu'on trouverait ailleurs des moyens

plus faciles et meilleurs; on y va pour prendre des grades. Ce n'est pas qu'on fasse cas de ces grades en eux-mêmes, on sait combien il est facile de les acquérir; mais il y a de grands priviléges attachés à ces grades, et c'est uniquement ce qui les fait rechercher. On peut affirmer sans crainte d'être contredit par les personnes impartiales, que sans ces avantages, les universités dans leur régime actuel, seraient absolument désertes. Cela n'empêche pas les universités anglaises, d'avoir une haute opinion de leurs grades académiques, et de les conférer quelquefois comme un honneur à des savans étrangers ou nationaux.

Le nombre des étudians aux universités d'Oxford et de Cambridge, est moins grand qu'on ne le croit communément sur le continant. Voici à peu près l'état de la première. Il y a vingt-cinq principaux de collége; cinq cents *fellows*; cent lecteurs, etc. et trois cents écoliers entretenus par les colléges: en tout mille étudians. Celle de Cambridge est moins nombreuse; on porte le nombre des étudians à six à sept cents. Autrefois le concours des étudians était beaucoup plus considérable. Il serait cependant absurde de croire qu'il y ait eu à Oxford, du temps de Henri III, plus de trente mille éco-

liers. Il suffit de considérer que la plupart des colléges ont été bâtis depuis cette époque, et que la population actuelle de la ville d'Oxford ne passe guère dix mille ames, en y comprenant les personnes attachées à l'université. Plusieurs causes ont contribué à diminuer le concours des étudians aux universités. D'abord les vices de leur constitution, qui rend une régénération nécessaire. 2.° La facilité qu'on a d'acquérir ailleurs les connaissances qu'on ne trouverait que d'une manière très-imparfaite dans les universités. 3.° L'acte d'intolérance, qui oblige ceux qui veulent y entrer, à signer les trente-neuf articles, ou à déclarer qu'on est membre de l'église dominante, ce qui exclut tous les dissidens.

La vie que les jeunes gens mènent aux universités a fait l'objet de la censure d'une foule d'écrivains. « J'ai vu dit M. Knox, dans nos universités, l'imoralité, l'ivresse habituelle, la paresse, l'ignorance et la vanité, se montrer partout aux yeux du public. Le jeu, les courses dans les environs, les parties de plaisir ou de débauche les occupent uniquement; au lieu d'y prendre l'habitude du travail, l'amour de l'étude, ils y contractent le goût conduite irrégulière et de la dépense.

« Beaucoup de pères de famille se plaignent de ce que leurs enfans rapportent toutes sortes de vices des universités, mais cela ne les empêche pas de faire de grands sacrifices pour les y entretenir, parce qu'ils croient ne pas acheter trop cher l'avantage de les voir liés avec des fils de lord et de *commoners* en crédit. »

« L'éducation accadémique en Angleterre, dit lord Sheffield, est à présent un objet d'alarmes et de terreur pour toutes les familles raisonnables d'une fortune modérée. C'est la crainte de la dépense, de la dissipation et d'autres dangereux effets provenant du défaut de discipline et de répression dans nos universités, qui force un grand nombre de nos jeunes gens à aller à celles d'Écosse, et qui finalement éloigne un grand nombre de toute instruction académique. »

Il n'est personne qui ne convienne de ces désordres; mais ce que tout le monde ne dit pas, c'est qu'il sont la suite nécessaire du mauvais régime des universités. La longueur des cours, ou des termes, pour prendre les grades, le peu d'intérêt des études, les fréquentes vacances, d'autres abus que nous avons indiqués sont autant de causes de la conduite irrégulière des étudians.

On peut dire la même chose des nombreux *fellows*, dont la conduite n'est pas moins l'objet d'une juste censure. Une petite comédie qu'on donne souvent à Londres, intitulée *l'Oxonien en ville*, et le *Compagnon du guide d'Oxford* peignent leurs mœurs avec fidélité; et quelque forts que soient les traits ils ne sont pas exagérés. Nous avons vu qu'à Oxford, ils sont au nombre de cinq cents, tous ont la table, un beau logement et un traitement de quarante à deux cents cinquante liv. sterl. et même davantage; ils n'ont aucune occupation obligée. Le bien-être dont ils jouissent amortit leur zèle pour l'étude, et nuit aux efforts qu'ils devraient faire pour soutenir la réputation de l'université; ils sont de véritables chanoines. Prideaux disait que parmi tant de colléges, on avait oublié d'instituer celui des frelons (*Drone-hall.*) D'autres ont observé que ce n'était pas la peine d'en bâtir de nouveaux sous ce nom, et qu'il suffisait de changer le nom de ceux qui existent depuis long-temps. Les associés perdent l'amour de la retraite et de l'étude, ils partagent toutes les parties de plaisir des étudians, et leur donnent souvent l'exemple; on les rencontre partout, excepté dans les bibliothèques. L'auteur du *Compagnon du guide*

d'Oxford, leur propose, comme un moyen de faire des progrès dans les lettres et les sciences, de suivre l'exemple d'Abélard et nombre d'entre eux profitent de ce conseil. Ils ont leur Héloïse en ville ou dans le voisinage, quoique les lois de l'université soient assez sévères à cet égard. Comme le mariage leur est défendu, et que tous n'ont pas les moyens d'obtenir des bénéfices et de quitter les colléges, ces désordres sont fréquens; il paraît même qu'ils ont existé depuis long-temps. Polydore Virgile qui écrivit au seizième siècle une histoire d'Angleterre, où il avait demeuré plusieurs années, dit que ces membres de l'université, passaient leur vie dans la mollesse, et nuisaient beaucoup aux jeunes gens par leur mauvais exemple. « Ce désordre des moeurs n'existerait pas, ajoute-t-il, si on abrégeait le temps des cours scholastiques, et si ceux qui sont déjà instruits cédaient leur place à d'autres. (*). »

(*) V. *Histoire anglaise*, lib. V.

CHAPITRE IX.

Si les universités anglaises ont contribué aux progrès des sciences.

Tel est le fidèle tableau qu'ont tracé des universités anglaises nombre d'écrivains respectables dont plusieurs ont été élevés dans leur sein. Pour répondre à ces reproches, et repousser une réforme nécessaire, elles croient qu'il suffit de produire la liste des noms célèbres qui ornent leurs annales. Ce serait une chose bien extraordinaire si, dans cette multitude d'étudians qu'elles ont eus depuis plusieurs siècles, il n'y en avait pas eu un grand nombre qui se fussent distingués par leurs talens et leur savoir. De tous temps et partout il y a eu des hommes favorisés de la nature, qui ont surmonté les effets de la mauvaise éducation, et qui se sont formés eux-mêmes. Mais si on se borne au dernier siècle et aux personnes vivantes ou récemment décédées, on verra combien les sciences et les lettres doivent peu à ces universités. Qu'ont-elles produit en médecine qui puisse être comparé aux élèves de l'université d'Édin-

burgh? Ont-elles, pour faciliter les progrès dans cette science, les moyens qu'offre Londres? La législation et la jurisprudence ne leur sont pas plus redevables. Tous les hommes de lois célèbres, les grands avocats, lord Ashburton, qui fut la gloire du barreau anglais, et M. Erskine qui l'est aujourd'hui, ne se sont pas formés dans les universités. On doit, il est vrai, à l'université d'Oxford, les commentaires de Blackstone, qui y occupa la chaire de Viner; mais cette chaire est une institution récente, et ne fait que prouver l'utilité et la nécessité d'une réforme. « Cette institution si utile, dit Gibbon, fut froidement reçue par de graves docteurs, qui se plaignaient qu'elle ferait tomber leurs livres des mains de la jeunesse, comme si l'étude des lois de son pays ne devait pas être la première science d'un Anglais. »

Quant à la théologie qui est le grand objet du plan monastique de ces universités, les membres *résidans* d'Oxford et de Cambridge n'ont pas produit des ouvrages théologiques supérieurs à ceux des ecclésiastiques qui se sont formés hors de leur sein. L'évêque Butler et l'archevêque Secker, et d'autres théologiens célèbres, ont été élevés dans des académies de dissidens. Le presbytérien Blair a fait des sermons qu'aucun

fellow, aucun membre de l'église anglicane n'a pu encore égaler.

Si l'on passe aux sciences et à la philosophie, le peu d'utilité de ces universités si vantées paraît encore davantage. Ce n'est point à elles que l'on doit les principes de la véritable métaphysique; ce n'est point à elles qu'on doit tant de découvertes ingénieuses et utiles en chimie, électricité, pneumatique, astronomie, et dans les arts utiles et agréables. Les philosophes vivans, ou morts depuis peu, ont beaucoup avancé toutes les sciences, et il n'en est aucun que les deux universités puissent revendiquer. Leurs prétentions presqu'exclusives aux belles-lettres ne sont pas plus fondées. Quel historien connu peuvent-elles nommer? Hume, Gibbon, Robertson, etc., célèbres dans toute l'Europe, ne leur doivent rien. Parmi cette foule de poëtes lyriques et dramatiques, dont les ouvrages font l'amusement des personnes de goût, en est-il beaucoup qui aient été inspirés sur les bords de la Cam, et de l'Isis? Thomas Warthon est le seul poëte estimé que l'université d'Oxford puisse vanter. Elle ne le récompensa pas comme elle l'aurait dû, et ne lui accorda pas même un de ces diplômes honoraires qu'elle prodigue quelquefois. Quant à l'éloquence, les académiciens

peuvent en connaître la théorie, mais il est certain qu'ils n'en donnent pas des exemples. « A Cambridge et à Oxford, dit le docteur Brown, l'art de bien parler est si peu enseigné qu'on n'en parle presque pas, ou qu'on n'y pense pas. Ce défaut produit naturellement des compositions sèches et simples dans l'une, un goût superficiel et une élégance puérile dans l'autre, des discours désagréables dans toutes deux. »

S'il est une espèce de travail convenable pour des hommes qui jouissent du plus grand loisir, et qui ont tous les moyens de faire des recherches, ce sont les ouvrages de critique. On est tenté de croire que les meilleurs journaux littéraires qui ont paru en Angleterre doivent être l'ouvrage de ceux qui sont maintenus par le public, pour répandre le goût des sciences et de la littérature; mais on serait dans l'erreur. Les journaux justement estimés, et qui ont une utile influence sont dûs à des dissidens que les gradués d'Oxford et de Cambridge affectent de mépriser. Il est d'autres ouvrages, de grandes entreprises littéraires qui ne peuvent être exécutés que par des sociétés savantes. Les académiciens résidans auraient pu en produire un grand nombre, mais en est-il un seul que l'on puisse citer? C'est encore à des dissidens que l'on doit ces deux

immenses et utiles collections, la *Biographie britannique* et *l'Encyclopédie*. C'est à un seul homme de lettres, isolé, sans encouragemens, sans moyens de fortune, au docteur Johnson, que la Grande-Bretagne doit le dictionnaire de sa langue, qu'elle attendait inutilement des universités. Johnson reçut il est vrai un diplôme de l'université d'Oxford, mais ce ne fut pas pour ses ouvrages de morale et de littérature, qui font honneur à la langue et à la nation anglaise, ce fut pour ses pamphlets en faveur de la guerre d'Amérique, qui certes ne méritaient pas d'autre récompense que la pension qu'il obtint de la cour.

« Une composition de génie, dit Gibbon, ne peut sortir que d'un seul homme, mais ces ouvrages de l'industrie, susceptibles d'être partagés entre plusieurs mains, et de se continuer durant plusieurs années, sont du ressort particulier d'une communauté laborieuse. Si je demande ce qu'ont produit les manufactures savantes d'Oxford et de Camdridge, je n'aurai pour réponse que le silence de la honte ou l'insulte du mépris. »

Les universités ont été aussi le sujet d'une censure sévère lorsqu'on les a considérées par rapport à la religion et à la politique; on a dit;

quant à la première, qu'elles se sont toujours montrées plus attachées aux principes de l'église établie qu'à ceux du christianisme; qu'elles ont beaucoup contribué à maintenir l'intolérance; qu'encore, aujourd'hui, un des moyen de parvenir aux grands bénéfices, c'est d'écrire en faveur du test ou de la souscription des trente-neuf articles. Quant au système politique, les universités ne se piquent pas de répandre les principes de liberté. Elles ont l'esprit du clergé dominant, et sont dévouées à la cour. Sans doute on ne doit pas les blâmer de ne pas embrasser les principes des oppositions, quelquefois factieuses et toujours intéressées, mais il est des principes de politique tellement liés à la morale, que des corps enseignans ne peuvent les abandonner sans se mettre en contradiction avec eux-mêmes, sans donner un exemple dont l'influence ne peut qu'être funeste; tel fut l'exemple qu'elles donnèrent lors de la guerre d'Amérique, guerre injuste et malheureuse que leur devoir était d'improuver. Cette servile dépendance du gouvernement a imprimé plusieurs taches aux universités. L'histoire a conservé les adresses que celle d'Oxford envoyait à Cromwell, où elle poussait la flatterie jusqu'au sacrilége.

CHAPITRE X.

Description de l'université d'Oxford.

Si les universités d'Oxford et de Cambridge ne méritent ni l'admiration ni l'estime des hommes éclairés comme institutions littéraires et scientifiques, elles n'en sont pas moins dignes de fixer leur attention par les nombreux établissemens qu'elles renferment et qu'une réforme peut rendre de la plus grande utilité. La ville d'Oxford, située dans une plaine fertile, arrosée par l'Ise, est décorée d'un si grand nombre d'édifices publics, qu'on doit la citer parmi les belles villes, quoique ses maisons ne soient pas bien bâties, ni ses rues régulièrement percées. Quelques parties où ces monumens sont accumulés donnent une idée des beaux temps de Rome et d'Athènes. Elle a un bel hôtel-de-ville moderne, un hôpital nouvellement bâti, vingt colléges, quatorze églises, et d'autres édifices publics.

Parmi les vingt colléges d'Oxford, plusieurs sont remarquables par leur grandeur et leur beauté; les uns sont des monumens magnifiques

d'architecture gothique, comme *All-Souls-college*, *Christ-Curch-college*, *Merton-college*, etc.; les autres sont d'un assez bon style d'architecture romaine, comme *Queen's-college*, *New-college*, etc.; plusieurs offrent le mélange des deux genres d'architecture, comme *Christ-Church-college*, *Magdalen-college*, etc., parce qu'ils sont composés de différens corps de bâtimens élevés en différens temps. Presque tous ces colléges ont leurs jardins particuliers, où l'on trouve des bosquets propres à la méditation. Celui de *Magdalen-House*, plus grand que les autres, ressemble à un parc. L'intérieur de ces édifices est orné de statues des bienfaiteurs et des fondateurs de ces établissemens, ainsi que des portraits des savans et des ministres célèbres qui ont étudié dans ces différens colléges. Dans celui de *Christ-Church*, on voit la statue de Locke dont l'université condamna les principes, et qu'elle expulsa de son sein. On voit dans le même collége, une galerie de peinture et de soulpture qui a coûté, dit-on, trente-cinq mille liv. sterl., et qui fut donnée par le général Guise; mais la plupart des tableaux ne sont que des copies assez mauvaises (*).

(*) V. le chap.: *Collections de tableaux.*

Tous les colléges ont une chapelle où les étudians sont obligés de se présenter quatre fois par jour pour assister aux prières: la manière dont ils remplissent cette règle monastique n'a rien d'édifiant. On voit dans la chapelle de *Magdalen-House* un des plus beaux tableaux du Guide, c'est un Christ de grandeur naturelle, portant sa croix; la tête est un chef-d'œuvre comparable aux plus beaux ouvrages de l'art.

Dans la chapelle d'*All-souls-college*, il y a un tableau de Mengs, représentant le Sauveur dans le jardin après sa résurrection; il est de l'exécution la plus parfaite, et ne laisse à désirer qu'une expression plus animée. Un luxe particulier à ces chapelles, ce sont les peintures sur verre; quelques-unes sont si anciennes qu'on en ignore la date précise. Plusieurs de celles qu'on voit à *All-souls-college* sont d'une beauté rare. L'on ajoute encore tous les jours d'autres ornemens du même genre, empruntés de cet art nouvellement retrouvé. La fenêtre de la chapelle de *New-college*, peinte il y a dix à douze ans, par M. Jervis, d'après les dessins de Reynolds, est le plus beau morceau moderne de peinture sur verre.

Parmi les édifices d'Oxford, on distingue le le théâtre Sheldonien, que Gilbert Sheldon, ar-

chevêque de Cantorbery et chancelier de l'université, fit élever à ses frais; c'est là que l'université confère ses grades, et que se font toutes les cérémonies publiques. Cet édifice, dont l'intérieur est d'une forme antique, a été bâti sur les dessins du célèbre Christophe Wren; il a de la noblesse, mais il est lourd. Près de ce théâtre sont les écoles où les professeurs font leurs leçons; c'est un vaste bâtiment gothique qu'entoure une grande cour. Il y a une galerie remplie de mauvais tableaux. Dans une des salles de ce bâtiment se trouve une assez mauvaise collection d'antiques, et dans une autre sont les fameux marbres d'Arundel, maçonnés dans un mur. La bibliothèque *Bodleyenne*, une des plus célèbres de l'Europe, fait aussi partie de cet édifice; les salles qui la contiennent, faites en forme d'une H, ne répondent pas à cette riche collection. C'est tout le contraire pour la bibliothèque de Radcliffe, fondée par un médecin de ce nom; cet édifice isolé forme une rotonde, dont le bas, en arcades rustiques, sert de soubassement à des colonnes couplées corinthiennes, qui portent un entablement couronné par une balustrade et surmonté par un beau dôme. Un bel escalier mène à la bibliothèque, elle règne, ou plutôt elle doit régner, derrière des piliers

ornés de pilastres corinthiens, car, jusqu'à présent, elle est en grande partie vide. Plusieurs colléges ont aussi de riches bibliothèques, quoique nullement comparables à la *Bodleyenne*; les plus considérables sont celles d'*All-Souls*, de *Queen's* et de *Christ-Church-college* (*).

Il y a à Oxford un musée nommé *l'Ashmolean-Museum*, peu remarquable comme édifice et par les objets qu'il contient; Il avait de la réputation en Angleterre avant qu'on eut formé le *Bristish-Museum*. Le jardin botanique est beaucoup plus considérable; on peut le mettre au rang des premiers de l'Europe, quoiqu'il ne contienne pas une aussi grande variété d'espèces ni de plantes exotiques que les jardins botaniques de Paris, d'Amsterdam, de Gottingen, de Berlin, etc. L'un de ses plus beaux ornemens est la réunion de toutes les plantes indigènes de la Grande-Bretagne. On trouve dans ce jardin une bibliothèque d'histoire naturelle qui est une des plus complètes de l'Europe. Le botaniste Sherard y fonda une chaire de botanique, que remplit aujourd'hui le savant docteur Sibthorpe. Le cours ne dure que six semaines. L'*Herbarium* formé par Sherard peut

(*) V. le chap : *Bibliothèques*.

être considéré, après ceux de Linnée et de M. Banks, comme un des premiers qui soient en Europe. On ne trouve pas moins de moyens à Oxford pour cultiver l'astronomie que les autres sciences; il y a un observatoire bâti depuis peu d'années: c'est une tour exagone, copiée d'après la tour des vents d'Athènes, et élevée sur un assez long corps de bâtimens, qui renferme des salles pour les instrumens, les livres, les professeurs. L'architecture n'est pas belle.

Enfin, l'université d'Oxford a une imprimerie justement célèbre. Elle était autrefois sous le théâtre de Sheldon, motif pour lequel les livres imprimés en latin, portaient au bas du frontispice, ces mots: *E Typographeo Sheldoniano*, et une vignette qui représente la colonnade du théâtre de Sheldon. Mais depuis qu'on a bâti une nouvelle imprimerie, en 1711, en partie du produit de la vente de l'histoire du chancelier Clarendon, les mots ci-dessus ont été remplacés par les suivans: *E Typographeo Clarendoniano*. L'édifice est un assez beau bâtiment isolé, mais un peu lourd, avec un grand portique en colonnes doriques. Il est sorti de cette imprimerie de belles éditions. Plusieurs ouvrages qui demandaient de grandes dépenses n'auraient peut-être jamais

paru, si l'université n'en avait fait les frais. De ce nombre sont particulièrement les collections qui regardent la langue et la littérature orientales.

CHAPITRE XI.

Description de l'université de Cambridge.

LA ville de Cambridge, située dans une plaine arrosée par la *Cam*, qui lui donne son nom, n'offre pas un ensemble avantageux comme Oxford. Ses nombreux colléges sont à la vérité plus beaux, mais ils sont pour la plupart situés sur les bords de la rivière, et entourés de jardins, ce qui leur donne une vue agréable, mais ne contribue pas également à l'embellissement de la ville. Ce mélange de prairies, d'arbres, d'édifices gothiques ou modernes, fait un effet très-agréable qui a quelque chose de romantique, et qui semble porter à la méditation et à l'étude.

L'édifice, appelé la salle du sénat, du nom que porte le corps des docteurs et maîtres ès-arts qui s'y rassemblent, sert comme le théâtre de Sheldon, à Oxford, aux élections et aux cé-

rémonies de l'université. Ce bâtiment, placé vers le centre de la ville, est d'une très-belle architecture, orné de colonnes et de pilastres corinthiens portant un entablement supporté d'une balustrade. A côté de cet édifice, qui ne forme qu'une vaste salle, sont les écoles et la bibliothèque, également d'un bon style d'architecture. Sous la bibliothèque est un cabinet d'histoire naturelle, formé par le docteur Woodward, où l'on conserve une belle collection de fossiles.

Les seize colléges de Cambridge sont presque tous vastes, beaux et dans une position agréable. *St.-Jhon*, le plus grand de tous, est d'architecture gothique. Ses bâtimens renferment trois belles cours. Il y a de beaux jardins sur la rivière. Une partie de *King's-college* est gothique, et l'autre est un grand corps de bâtiment à trois étages, surmonté d'une balustrade. La chapelle de ce collége est un des monumens gothiques les plus hardis qui existent. Elle est presque toute à jour, et la voûte n'a pour support que les minces contreforts qui séparent les croisées. Dans le chœur est un fort beau tableau peint sur bois, attribué à Raphaël et à Daniel de Volterra. Le collége de *Clare* serait plus estimé s'il était moins chargé de pilastres

et d'ornemens. Sa chapelle n'a pas ce défaut. *Emmanuel-college* n'a d'ornemens que des colonnes ioniques engagées, portant un fronton, mais son architecture est belle et sage. *Catherine-hall* et *Queen's-college* ont le même mérite. *Trinity-college* passe pour le plus beau de Cambridge. La première cour, très-vaste, est environnée de bâtimens irréguliers. La seconde, plus moderne, est très-belle. La bibliothèque en occupe le fond. C'est un très-beau bâtiment décoré de deux rangs de colonnes toscanes et ioniques, surmontées d'une balustrade. Les jardins de ce collége sont très-étendus et remplis de beaux arbres.

L'université de Cambridge a aussi un jardin botanique qui a été formé il y a environ quarante ans. Il est à peu près de la même étendue que celui d'Oxford, et entretenu avec beaucoup de soin. Thomas Martin, professeur de botanique dans cette université, a publié en 1772, le catalogue des plantes de ce jardin.

Cambridge n'a pas un observatoire aussi beau que celui d'Oxford. On a conservé celui que forma Newton sur la tour de *Trinity-college*, où ce grand homme fut élevé et où l'on voit sa statue.

CHAPITRE XII.

Universités d'Écosse et d'Irlande.

IL y a quatre universités en Écosse, à Edinburgh, à Glasgow, à Aberdeen et à St.-Andrew. Elles sont préférables à beaucoup d'égards à celles d'Angleterre, quoiqu'elles n'aient pas le même luxe scientifique. L'Ecosse leur doit un grand nombre d'hommes savans et de grands écrivains qui ont illustré le dernier siècle. Les étudians y restent beaucoup moins de temps que dans les universités anglaises, et en sortent en général très-instruits, parce que les professeurs font des cours complets avec beaucoup de zèle; que les étudians les suivent avec assiduité, et que leurs études ne sont pas interrompues par de fréquentes vacances.

« Les Écossais, dit un des auteurs de *Public Characters* (*), imitèrent les Français, leurs anciens alliés, dans l'organisation des colléges, comme dans tous les autres départemens de la vie civile. Il y a des places gratuites pour les

(*) V. *Pub. Char.*, t. IV, art. *Beattie*.

jeunes gens qui ne sont pas favorisés de la fortune. On les appelle *bursars*, du mot français *boursiers*, parce qu'ils reçoivent une *bourse*, une somme d'argent, une pension fondée pour leur entretien. Mais à la gloire des universités d'Écosse, il n'y a pas, comme dans celles d'Angleterre, des distinctions déshonorantes, des fonctions serviles, une dépendance dégradante. Ces places sont au contraire honorables et une preuve de mérite, car bien loin d'être des *sinecures* accordées par la faveur, on ne les obtient qu'en remportant au concours l'avantage sur ses émules. »

La plus ancienne des universités d'Écosse, celle de St.-Andrew, fondée en 1411, est beaucoup déchue depuis que celle d'Edinburgh a acquis une grande célébrité. Elle est composée de deux colléges et d'environ cent cinquante étudians.

L'université de Glasgow, fondée en 1454, a un collége, mais les étudians n'y résident pas. Ils logent dans des maisons de particuliers, ou sont en pension chez les professeurs. Ceux-ci sont au nombre de quatorze, et en général d'un grand mérite. Le nombre des étudians est d'environ quatre cents.

L'université d'Aberdeen, fondée en 1477,

est composée de deux colléges, qui ont chacun sept professeurs. Il n'y a pas le même concours d'étudians que dans la précédente.

L'université d'Edinburgh, fondée en 1582, est la première de l'Écosse, et une des plus célèbres de l'Europe. Les étudians sont logés dans des maisons particulières, comme à Glasgow, et ne sont distingués par aucun costume. Leur nombre est de six à sept cents. Plus d'un tiers étudie la médecine, à qui l'université doit surtout sa célébrité, et l'on compte beaucoup d'étrangers dans cette classe. Les autres sciences et la littérature y sont aussi cultivées avec beaucoup de soin. Les professeurs, au nombre de vingt-trois, ne reçoivent que des appointemens très-médiocres de l'université, et ce sont les honoraires des écoliers qui font la plus grande partie de leurs émolumens. Leur fortune est ainsi liée à leur réputation, à leur mérite, à leur assiduité, et rien n'est plus propre à soutenir leur zèle.

Le célèbre Smith a indiqué une des causes principales de la supériorité des professeurs Écossais sur ceux d'Angleterre. « Dans les pays, dit-il, où les bénéfices ecclésiastiques sont tous d'un revenu très-modique, une chaire de professeur dans une université, vaut mieux qu'au-

cun de ces bénéfices. Alors les universités choisissent leurs membres dans le clergé, qui dans tous les pays, forme la classe la plus nombreuse parmi les gens de lettres. Quand les bénéfices, au contraire, sont d'un revenu très-considérable, l'église tire naturellement des universités, la plus grande partie de leurs hommes de lettres les plus distingués. Dans le premier cas, les hommes de lettres les plus estimés de la nation, sont attachés aux universités ; c'est ce qui arrive en Écosse ainsi qu'en Hollande, en Suisse, en Suède, en Danemark, et dans les pays protestans d'Allemagne. Dans le second cas, les universités ont peu d'hommes célèbres, et c'est ce qui arrive en Angleterre, dont l'église est riche et bien dotée, et dans les pays catholiques où le clergé est encore plus riche. »

L'université de Dublin, fondée par la reine Élisabeth, n'est que pour les sujets de la religion dominante, en sorte que les quatre cinquièmes de la population sont privés des moyens d'instruction qu'ils pourraient y trouver. Il semble qu'un des premiers effets de l'union devrait être d'assurer aux catholiques et autres dissidens, l'instruction publique. Mais, comme il faudrait adopter la même réforme pour l'An-

gleterre, il est probable qu'elle n'aura pas lieu non plus en Irlande. L'université de Dublin a les mêmes inconvéniens que celles d'Oxford et de Cambridge. Aussi celles-ci admettent-elles les gradués de la première aux mêmes degrés (*ad eundem*). Les professeurs, sûrs d'obtenir avec le temps, des places de sept à huit cents livres sterlings de rente, ne font aucun effort pour bien remplir leurs devoirs. Le nombre des productions qui sont sorties de cette université, est extrêmement petit.

La reconstruction de la façade extérieure de cette université (*Trinity-college*), a donné lieu à l'épigramme suivante :

« Our *Alma mater*, like a whore,
Worn out with age and sin,
Paints and adorns herself the more,
The more she rots within. »

CHAPITRE XIII.

Colléges de droit.

Comme la profession d'avocat mène aux plus grandes dignités en Angleterre, le nombre des personnes qui s'adonnent à l'étude des lois est

très-considérable. Ceux qui veulent entrer dans cette carrière, et n'en ont pas les moyens, trouvent des facilités dans les établissemens connus sous le nom d'*Inns*, de la cour ou de la chancellerie, espèce d'écoles de droit destinées à les recevoir. Ces *Inns* étaient beaucoup plus fréquentés, lorsque les jeunes gens des premières familles les suivaient pour acquérir la connaissance des lois. Les leçons et les exercices qu'on y fait aujourd'hui sont rares et nullement propres à former d'habiles jurisconsultes. Ceux qui vivent dans ces colléges, placés au milieu de la capitale, jouissent de la plus grande liberté, et se livrent à la dissipation plutôt qu'à l'étude.

Le plus ancien de ces colléges, formé d'abord sur le même plan que les universités, est celui de *Lincoln*, qui date de 1222; c'est un édifice très-considérable, avec des jardins dont nous avons déjà parlé. L'étudiant en droit, lorsqu'il est reçu dans ce collége, paie cinq liv. sterl. d'entrée; il est obligé d'y demeurer sept ans, avant d'être admis au barreau. Il n'est pas tenu cependant à une résidence rigoureuse; mais tous les trois mois il faut qu'il vive pendant quinze jours dans la communauté, sous peine de dix-huit schel. d'amende. Hors de ce

temps, il vit comme il veut et où il lui plaît.

Les autres colléges de droit ont à peu près le même régime. Deux sont situés dans le temple, et sont connus sous le nom d'*Inner-temple* et *Middle-temple ;* dans ce dernier il y a une bibliothèque peu considérable. On y voit aussi une salle dite du *trésor*, où l'on conserve une quantité d'armures complètes, qui appartenaient aux templiers.

Les membres de ces colléges sont divisés en *barristes* et étudians ; ils mangent séparément. Autrefois le pain leur tenait lieu d'assiette, et ils n'avaient pas d'autres vaisseaux pour boire, que des écuelles de bois.

Le collége de *Gray's-Inn* a pris son nom de la famille qui le fonda, et date du règne d'Édouard III ; il n'a rien de remarquable que ses jardins. Les colléges de *Furnival* et de *Thavies*, furent aussi fondés par des particuliers, pour servir de demeure aux étudians en droit.

Plusieurs de ces colléges et particulièrement ceux de *Lincoln* et du *Temple*, formaient autrefois une espèce de bazoche ; ils avaient des *Revels* ou fêtes nocturnes, et de grandes *Christmass* ou fêtes de Noël. Il y avait un roi des *Cocknies* (des badauds), et un lord *Misrule* (désordre), mais ils furent supprimés du

temps de la reine Élisabeth. Sous le même règne on fit des lois somptuaires, pour régler l'habillement des membres des colléges. Il leur était défendu de porter des cheveux longs; de grandes fraises, des manteaux, des bottes et des éperons. La longueur de la barbe fut bornée à la croissance de quinze jours, sous peine d'une amende de trois schel. quatre den.; mais la mode prévalut si fortement, que la prohibition fut révoquée, et que l'on porta la barbe aussi longue qu'on voulut.

CHAPITRE XIV.

Société royale.

LA société royale doit son origine à la réunion de quelques savans, qui en 1645, se rassemblaient pour s'entretenir sur les sciences, et se communiquer leurs lumières. Les troubles qui agitèrent alors le royaume, dispersèrent plusieurs fois les membres de cette réunion; mais en 1660, la paix étant rétablie, ils se rassemblèrent de nouveau, formèrent une société plus nombreuse que la première, et adoptèrent des réglemens, qui subsistent encore

en grande partie. Tel est l'article relatif à l'admission des nouveaux membres, qui porte qu'on *scrutinera* le caractère des candidats, à moins que ce ne soit un noble lord, exception singulière pour une société de philosophes.

En 1663, Charles II donna à cette association des lettres-patentes, avec le titre de société royale. On lit à la tête des statuts de la société ce diplôme, écrit en latin barbare, et rempli de solécismes que les éditeurs ont fidellement conservés.

Peu de temps après l'institution de ce corps savant, Charles II le chargea de traiter la question suivante : *Pourquoi un poisson mort est-il plus pesant qu'un poisson en vie ?* Les membres de la société, composèrent plusieurs mémoires, pour montrer les causes physiques de cette différence. Lorsque la question eut été complétement discutée, ils s'avisèrent de vérifier le fait, et ils découvrirent à leur grande confusion, que le roi s'était moqué d'eux, puisque le poisson mort et le poisson en vie, ont exactement le même poids.

Les rois sont les protecteurs nés de la société, mais ils n'ont jamais rien fait pour elle, si on en excepte George III, qui lui a donné un logement convenable dans l'hôtel de Somer-

set. Elle fournit à ses dépenses, avec le produit des contributions ordinaires et extraordinaires de ses membres. Lors de sa réception, chaque membre dépose cinq guinées entre les mains du secrétaire; ce qui forme un fonds qui est augmenté par une contribution annuelle de quatre guinées, à laquelle les membres résidans à Londres sont tenus. Si les circonstances font naître des besoins extraordinaires, les associés qui jouissent des faveurs de la fortune, s'empressent de venir à son secours.

La société est très-nombreuse, elle compte plus de quatre cents membres nationaux, et plus de cent étrangers. Ces derniers sont membres honoraires, et l'élection en fut suspendue il y a quelques années, pour en réduire le nombre à cent. Cette mesure parut nécessaire, afin que la facilité d'être admis dans la société, qui était en effet très-grande, ne nuisît pas à sa réputation. La société existe spécialement dans un comité de vingt membres, choisis parmi les personnes qui peuvent le plus librement se livrer aux travaux académiques. Elle a pour chef un président et deux secrétaires, qui sont élus annuellement, mais qui sont réélus si on n'a rien à alléguer contr'eux. Les élections se font le 30 novembre, jour de Saint André; on décide

en même temps à qui doit être adjugée la médaille d'or, destinée par Godfrey Copley à l'auteur du meilleur mémoire, sur des matières de philosophie naturelle, inseré dans les transactions de la société de l'année. La société, selon ses statuts, devrait s'occuper exclusivement de philosophie naturelle; mais elle a réuni depuis, les hautes sciences et les belles-lettres. Elle publie un volume de ses mémoires, sous le titre de *Transactions philosophiques*, qu'elle distribue gratis à tous ses membres. Le nombre des volumes publiés jusqu'à présent, est de quatre-vingt-deux; cette immense collection a été abrégée par plusieurs savans, (John Lowthorpe, Benjamin Motte, John Cames et John Martyn); mais ces abrégés, qui sont d'une grande utilité, ne vont que jusqu'à 1756. Il est à désirer que d'autres savans en donnent la continuation.

L'histoire de la société a été commencée par le docteur Sprat, évêque de Rochester; mais son ouvrage, qu'on regarde comme un modèle pour le style, parut dès 1667, en sorte qu'il comprend un très-court espace de temps, et ne donne presque que l'histoire de l'origine de ce corps savant. Le docteur Birch, qui a été pendant plusieurs années secrétaire de la société,

continua cette histoire jusqu'en 1687 ; le peu de débit qu'eut son ouvrage, dont la société ne faisait pas les frais, le lui fit abandonner. Il aurait eu plus de succès, si au lieu de quatre énormes volumes in-4.°, il s'était contenté de ne donner que des notices intéressantes : l'histoire de la société, faite d'après le plan de Birch, aurait été presqu'aussi volumineuse que ses mémoires.

La société royale a contribué aux progrès des connaissances humaines, et son utilité ne peut être contestée. Cependant elle a eu des ennemis, comme la plupart des corps savans, et peut-être les reproches qu'on lui a faits ne sont pas sans fondement. On a dit que plusieurs de ses membres, ne sont admis qu'à cause de leurs contributions ; que la société dans ses choix, a souvent plus d'égard aux titres, au rang et aux richesses, qu'au savoir et aux talens ; que beaucoup de ses mémoires n'ont aucune utilité réelle, etc. Ces reproches ne sont pas nouveaux : Steele dans le *Tattler* (n.° 232) tourne en ridicule les choix de la société, et lui reproche d'avoir introduit, non le goût de la véritable philosophie, mais celui des savantes bagatelles. Il lui reproche d'avoir fait une espèce de confédération contre les hommes de talent,

les hommes doués de véritables lumières, et d'un esprit indépendant, et de ne choisir pour ses membres, que ceux qui n'ont donné d'autre preuve de sagesse qu'un défaut d'esprit, et de connaissances naturelles, que l'ignorance de toute autre chose. « J'ai fait tant d'observations à ce sujet, dit-il, que lorsque je rencontre un jeune homme qui est humble admirateur de ces sciences, mais plus sot (*dull*) que le reste de la compagnie, je conclus que c'est un membre de la société royale. » Abraham Johnson et d'autres attaquèrent ensuite la société. Le docteur John Hill, publia en 1751, une *Revue des ouvrages de la société royale* de *Londres*, dont on a fait plusieurs éditions. Il y fait une censure plaisante de beaucoup de mémoires, qui sont en effet absurdes et ridicules. Il n'est pas douteux qu'il eût été à désirer pour l'honneur de la société, que ces mémoires n'eussent pas été insérés dans les transactions. Mais depuis quelques années, la société a chargé un comité d'examiner quels sont les mémoires qui méritent d'être publiés, en sorte que le choix est à plusieurs égards meilleur qu'il ne l'était autrefois.

Le président actuel de la société royale, est sir Joseph Banks, botaniste, connu par le voyage qu'il a fait autour du monde, avec le

capitaine Cook. Il possède une grande fortune, dont il fait l'usage le plus respectable; sa maison est le rendez-vous des savans, et les étrangers qui cultivent les sciences, y sont accueillis avec beaucoup de politesse.

Dans l'hiver de 1784, il y eut de la division et des troubles dans la société, qui entraînèrent des débats trop violens pour des philosophes. Plusieurs membres les plus distingués de la société menacèrent de faire schisme; l'un d'entre eux, l'évêque Horsley, mathématicien célèbre, apostropha ainsi le président dans la chaleur des débats: « Monsieur, quand le moment de la séparation sera venu, le président restera avec sa suite de faibles amateurs, et ce *joujou* qui est sur la table (la masse dorée), l'esprit de cette société, où la philosophie a régné jadis et où présidait Newton comme son ministre. » Cependant l'heure du schisme ne vint pas; les philosophes reprirent leur calme, et le président jouit de l'estime publique.

On assure que plusieurs membres de la société n'aiment pas à recevoir parmi eux, des savans qui appartiennent aux sectes des dissidens; mais ils ne forment pas la majorité. Les autres n'oublient pas que le but de leur institution, et le sceau même qu'elle a adopté, où

on lit ces mots, *nullius in verba*, désapprouvent cette manière de penser.

CHAPITRE XV.

Société des antiquaires de Londres.

Vers la fin du seizième siècle, il se forma à Londres une espèce de société d'antiquaires, sous la direction de l'archevêque Parker. Elle se rassembla pendant vingt ans, dans la maison de sir Robert Cotton, et acquit de la célébrité. Jacques I.er, pédant jaloux de tous les véritables savans, au lieu de protéger cette société, se hâta de la dissoudre. Au commencement du dernier siècle, plusieurs amateurs de l'antiquité, se rassemblèrent une fois par semaine, dans une maison de Fleet-Street, et adoptèrent des réglemens pour l'admission de nouveaux membres. En 1751, sous la présidence de Martin Folkes, elle obtint une charte semblable à celle de la société royale, et le roi s'en déclara le fondateur et le protecteur. Elle fit ses statuts, et adopta pour sceau, une lampe ardente avec ces mots : *non extinguetur*. Les antiquités et l'histoire britaniques, sont le principal objet des recherches

de la société; mais elle n'exclut pas celles des autres pays. Depuis l'année 1770, la société a publié ses transactions sous le titre d'*Archæologia*, ou essais divers sur l'antiquité, dont il a paru dix volumes.

On a dit que les recherches de la société ont eu souvent pour objet des bagatelles, des choses insignifiantes, sans véritable utilité. Foote, dans ses farces, a plusieurs fois fait rire les spectateurs aux dépens de cette société. Il se peut que quelques-uns de ses membres, aient la manie de ces antiquaires, qui adorent tout ce qui est ancien, indépendamment de toute idée de mérite et d'utilité. Rien sans doute n'est plus ridicule que cette manie; mais il s'en faut qu'on puisse faire ce reproche à la société : si quelques-uns de ses mémoires paraissent frivoles à bien des lecteurs, d'autres les trouvent curieux, et savent en tirer des lumières pour l'histoire des arts et des mœurs.

La manière de fournir aux frais de la société, les réglemens qu'on y suit dans ses séances et le mode d'élection des nouveaux membres, sont les mêmes que dans la société royale. Les lords et les personnes d'un haut rang, sont reçus sans un examen préalable de leur caractère, ce qui a lieu pour les autres membres. Il paraît qu'on

les regarde en général comme des membres honoraires, qui contribuent de leur bourse, sinon de leurs lumières, à l'éclat de la société; mais elle est souvent trompée dans son attente, car il n'est pas rare de lire sur certains cartons placés sur la table, le nom des nobles qui, pendant plusieurs années, n'ont pas payé les contributions auxquelles ils sont obligés, par les statuts de la société.

La société des antiquaires a aussi son logement à Somerset-House, et tient ses séances le même jour que la société royale, afin que ceux qui sont membres des deux académies, puissent y assister.

CHAPITRE XVI.

Autres sociétés littéraires.

IL existait à Edinburg une société pour les progrès des arts et des sciences, sous le titre de *société philosophique*, et elle avait publié plusieurs volumes de ses transactions, lorsqu'en 1782, il fut proposé d'en établir une nouvelle sur un plan plus étendu. Ce plan ayant été exécuté, elle obtint l'année suivante une charte royale, et fut incorporée sous le nom

de *société royale d'Edinburgh*. Elle est établie d'après un plan différent de celle de Londres et qui paraît préférable. Elle est divisée en deux classes, dont l'une est appelée *classe physique*, et l'autre, *classe littéraire*. La première embrasse toutes les sciences qui occupent la société royale de Londres, et l'autre est occupée de la littérature en général, de philologie, d'histoire, d'antiquité, et de philosophie spéculative. La société entière a un président, deux vice-présidens, un conseil de douze membres, un secrétaire et un trésorier. Chacune des deux classes a en outre quatre présidens et deux secrétaires. Cette société à commencé à publier ses transactions en 1788.

Il y a aussi à Edinburgh une société d'antiquaires, comme celle de Londres. Elle fut formée en 1780, et doit son existence principalement au zèle patriotique du comte de Buchan. En 1783, elle obtint une charte royale, et le roi s'en déclara protecteur. En 1792, elle était composée de trente-quatre officiers, cent huit membres ordinaires, quatre-vingt membres honoraires, cent quatre-vingt-deux membres correspondans et vingt-deux artistes. Le premier volume de ses transactions a paru en 1792.

L'Irlande a aussi une société royale, fondée en 1780. Elle est divisée en trois comités, l'un des sciences ; le second, des belles-lettres, et le troisième, des antiquités. Elle a pour président M. Kirvan, célèbre chimiste et naturaliste, et a publié plusieurs volumes de ses transactions.

Outre les sociétés royales, on en a formé d'autres dans plusieurs villes de la Grande-Bretagne, dans la vue de hâter les progrès des sciences et des arts. Parmi les institutions de cette espèce, on distingue celles de Manchester et de Spalding, qui ont publié plusieurs volumes de leurs mémoires. On a aussi formé plusieurs clubs littéraires, particulièrement à Londres, mais en général sur un plan qui n'est guère propre à les rendre utiles à la littérature, ni agréables aux gens de lettres. Ces clubs dégénèrent trop souvent en sociétés *mangeantes* et *buvantes*, et les disputes politiques y sont substituées aux conférences littéraires.

CHAPITRE XVII.

Bibliothèques.

Il n'y a aucune bibliothèque publique à Londres, si on excepte celle du Musée, qui mérite d'être citée. On ne conçoit pas comment un voyageur français (*) a pu dire : « Qu'il n'est nul endroit en Europe où l'homme de lettres et l'amateur, puissent mieux et plus commodément lire et faire des recherches qu'à Londres, parce que, outre les bibliothèques des colléges et corporations, outre celles du musée britannique, de *Buckingham-house*, de la société de Londres, de *Doctor's commons*, il y a encore vingt dépôts littéraires qui sont sur le pied de bibliothèques publiques. » On dirait que celui qui tient ce langage, ne connaît pas plus les bibliothèques des grandes villes d'Europe, que celles de Londres. Il est certain que les hommes de lettres et les amateurs de cette capitale se plaignent de n'y pas trouver les facilités et les secours qu'on a à Paris, à Vienne,

(*) V. *Voyage du cit. Chantereau.*

à Florence, à Rome et même à Oxford. Nous verrons que la bibliothèque du Musée britannique est défectueuse à plusieurs égards, et d'une utilité très-bornée par la difficulté d'y avoir accès. Les bibliothèques des corporations sont vraiment dignes de marchands dont les idées sont très-circonscrites. Les bibliothèques des colléges, si on excepte celle de *Sion*, ne sont guère plus riches ni mieux choisies. La bibliothèque de *Buckingham-house*, contient un choix rare de belles éditions, mais elle est en quelque sorte le cabinet du roi, et bien loin d'être d'un usage public, les curieux ne peuvent la voir que comme le reste du palais. La bibliothèque de la société royale est pour l'usage de ses membres, et d'ailleurs peu considérable. Celle de *Doctor's commons* réunit les canonistes de toutes les nations, anciens et modernes, et ne peut être utile qu'à ceux qui étudient ces matières. On ne sait pas quels sont les vingt dépôts littéraires dont parle le voyageur. Peut-être désigne-t-il par là les bibliothèques circulantes, mais elles ne sont pas publiques et ne contiennent guère que des livres d'agrément. Le voyageur convient qu'il ne faut pas prendre à la rigueur cette expression de *bibliothèque publique*, et que dans plusieurs il faut faire in-

tervenir le schelling ou être introduit par quelqu'un de connu. Cela seul, indépendamment de la pauvreté des bibliothèques, prouve que Londres n'est pas la ville d'Europe où l'on puisse mieux et plus commodément lire et faire des recherches.

Il y a à Londres plusieurs bibliothèques particulières qui méritent d'être vues. Celle du palais de Lambeth, résidence de l'archevêque de Cantorbery, possédait autrefois une ample collection de manuscrits, qui furent détruits par les Cromwellistes. Ils prenaient pour missels et livres d'église tout ce qui était écrit en gothique. On en sauva un petit nombre parmi lesquels on distingue un missel fait pour la chapelle du roi Henri V, orné d'arabesques bizarres. Le plus singulier, et par l'idée, et par la place qu'il occupe, offre *humani corporis posteriora*, emmanché dans une tête et deux jambes. Cette bizarre représentation est placée précisément au bas de la première page du canon, sur laquelle s'ouvrait le missel, lorsqu'on le portait à baiser suivant la liturgie romaine. La bibliothèque de lord Spencer est aussi nombreuse que bien choisie. Il y a peu de bibliothèques particulières qu'on puisse lui comparer. Celles du marquis de Lansdown et du doc-

teur Williams, méritent aussi d'être citées. M. Banks, président de la société royale, a une bibliothèque des plus précieuses et des plus complètes, en histoire naturelle. On y trouve des livres extrêmement rares comme les *Campi Elisii* de Rudbeck, dont presque toute l'édition périt par les flammes; mais c'est sur-tout par le nombre et le choix des ouvrages modernes qu'elle est remarquable.

La bibliothèque Bodleyenne de l'université d'Oxford, est une des plus célèbres de l'Europe. Thomas Bodley, dont elle porte le nom, n'en fut pas proprement le premier fondateur. Humphrey, duc de Gloucester, avait fait construire l'édifice qui la contient, et y avait fait déposer nombre de livres et de manuscrits. Mais Bodley consacra dix-sept mille liv. sterl. à l'enrichir et en fit une bibliothèque considérable. D'autres personnes ont contribué à l'augmenter, et entre autres l'archevêque Laud, un comte de Pembroke, sir Thomas Roë, et sir Kenelm Digby. Elle était incomplète pour les livres modernes et sur-tout pour les livres étrangers. Mais l'université a assigné des fonds pour la compléter. De tous les nouveaux ouvrages enregistrés à la chambre des libraires, on est obligé de déposer un exemplaire à cette bibliothèque,

comme à celle de l'université de Cambridge.

La bibliothèque commune de cette dernière université, n'est pas aussi considérable, ni aussi riche en manuscrits, que celle d'Oxford. Elle contient cependant trente mille volumes, placés dans quatre galeries, dont chacune forme un côté d'un beau bâtiment quadrangulaire. Une salle quarrée, éclairée par une coupole, contient les manuscrits, une collection des premières éditions de tous les auteurs classiques grecs et latins, et tous les ouvrages imprimés par William Caxton, le premier imprimeur qu'ait eu l'Angleterre. Parmi les manuscrits se trouvent le fameux *Codex Besœ*, une superbe copie de l'Alcoran, et un traité persan sur l'astronomie, écrit en 1388.

CHAPITRE XVIII.

Musée britannique.

L'HÔTEL du Musée britannique fut bâti par un duc de Montaigu, qui avait été deux fois ambassadeur à la cour de Louis XIV. Il voulut avoir un hôtel dans le goût de ceux qui existaient alors à Paris, et appela à Londres plu-

sieurs artistes français. Un architecte de cette nation fit le plan de l'édifice; le peintre la Fosse en peignit l'escalier et les plafonds, et deux autres peintres français, Rousseau et Monnoyer, renommés pour la décoration, la perspective et le paysage, travaillèrent sous la direction de la Fosse. Cet hôtel est vaste; les appartemens en sont bien distribués. Sa situation, entre une cour spacieuse et un grand jardin qui a vue sur la campagne, est une des plus belles de Londres. Mais il s'en faut que cet hôtel soit un bel ouvrage d'architecture et digne, comme le dit M. d'Archenolz, d'être habité par une tête couronnée. L'entrée du côté de la cour, est gothique et ressemble plus au portail d'un couvent que d'un palais, et l'espèce de dôme qui le surmonte est aussi inélégant que déplacé. La hauteur de l'édifice n'est pas proportionnée à son étendue; les toits en mansarde, semblent l'écraser : les fenêtres sont trop larges et trop nombreuses, et les deux ailes ne sont pas proportionnées au corps de l'édifice.

Le Musée britannique fut fondé en 1753. Avant cette époque il n'y avait à Londres ni bibliothèque nationale, ni cabinet d'histoire naturelle, appartenant à l'état, et consacrés

l'usage du public. C'est un particulier qui peut être considéré comme le fondateur du Musée. Le célèbre médecin Hans Sloane avait fait une riche collection de livres, de manuscrits, de médailles, de minéraux et d'histoire naturelle dans tous les genres. A sa mort, il légua au public cette immense collection, qui lui avait coûté cinquante mille liv. sterl., à condition que le parlement en paierait vingt mille à ses héritiers. Le parlement, en approuvant les dispositions d'Hans Sloane, acheta l'hôtel Montaigu, pour y placer cette riche collection. Il consacra en même temps dix mille liv. sterl. pour acquérir les manuscrits de la bibliothèque d'Harley, lord Oxford.

Depuis l'époque de sa fondation, le Musée s'est considérablement augmenté soit par des donations particulières, soit par des acquisitions faites aux frais du public. Parmi les premières, les plus considérables sont la bibliothèque du chevalier Cotton, celle du major Edward, celle du docteur Birch, le cabinet d'histoire naturelle de M. Brander, ceux de la duchesse de Beaufort et du marquis de Rockingham. M. Cracherodie a légué dernièrement au Musée britannique, son cabinet de médailles, sa bibliothèque, ses dessins originaux,

ses curiosités de tous les genres; mais avec la condition expresse que ces différentes collections resteront dans l'arrangement qu'il leur a donné, et qu'on n'en distraira pas une seule pièce, pour la joindre à la collection générale. Il semble qu'en léguant cette propriété, il ait encore voulu la séparer de la propriété commune. Le caprice n'est pas étonnant dans un curieux. Parmi les acquisitions faites aux frais du public, on distingue le cabinet d'antiquités du chevalier Hamilton. La partie des vases dits étrusques, est la plus nombreuse et la plus belle qui existe après celle du roi de Naples. C'est à cette collection qu'on doit attribuer la révolution qui s'est faite dans le goût Anglais pour les belles formes qu'on remarque dans les manufactures nationales.

La bibliothèque, appartenant aux rois d'Angleterre, depuis Henri VII jusqu'à Charles II, qui consistait en douze mille volumes, a été réunie à celle du Musée. On croit que celle-ci est de quatre-vingt mille volumes. On a témoigné plusieurs fois le désir de voir séparer la bibliothèque du Musée. Il est certain qu'on ne pourrait, sans faire tort aux autres parties, y réunir une bibliothèque telle que l'Angleterre peut et doit la former pour l'ornement de sa ca-

pitale. La collection d'antiquités est une des plus riches d'Europe : on y a réuni plus de vingt-deux mille médailles. Le cabinet d'histoire naturelle présente plusieurs suites très-complètes. On y voit aussi une collection très-précieuse des armes, ustensiles, habillemens des îles et contrées nouvellement découvertes. On conserve au Musée britannique l'original de la grande charte, le palladium de la liberté anglaise, qu'on croyait perdu depuis long temps, et que retrouva par hasard sir Robert Cotton. Etant un jour chez son tailleur, il vit que celui-ci allait couper, pour faire des mesures, un parchemin qui avait plusieurs cachets. Il fut curieux de voir ce que c'était que ce vieux titre, et reconnut l'original de la grande charte.

Le Musée britannique présente un assemblage d'objets précieux, qu'on ne trouve peut-être nulle part réunis au même degré. Mais si on sépare les différens objets, la bibliothèque, le cabinet d'histoire naturelle, le cabinet d'antiquités, etc., on en trouvera dans d'autres pays qui sont plus riches et plus considérables. Les nationaux comme les étrangers, pensent que le Musée britannique est plutôt un monument des sciences et des arts, qu'un moyen de leur donner un plus haut degré d'accroissement. « C'est,

dit un voyageur, une immense réunion d'objets disparates où presque rien n'est classé, ni en ordre; c'est plutôt un immense magasin où les objets paraissent avoir été jetés au hasard, qu'une collection savante destinée à instruire le public. Il faut croire qu'on établira enfin dans le Musée, l'ordre et l'arrangement qui le rendront un monument utile et digne d'une grande nation. »

Un des moyens de rendre le Musée plus utile, serait de donner plus de facilité pour observer les objets qu'il contient, et pour lire et consulter les manuscrits. Ceux qui ont visité et fréquenté les bibliothèques de Rome, de Florence, de Venise, de Vienne, de Paris, etc., sont étonnés de toutes les formalités qu'il faut observer pour entrer au musée, et se louent peu de la complaisance des officiers préposés à sa garde.

Le Musée britannique fut menacé d'une destruction totale en 1780. La populace soulevée par le fanatique Georges Gordon, fut au moment d'y mettre le feu, et aurait cru faire un acte de zèle pour sa religion, en le réduisant en cendres.

CHAPITRE XIX.

Institution royale de la Grande-Bretagne.

UN nouvel établissement en faveur des sciences utiles a été formé en 1800 sur le plan du comte Rumford, c'est l'*Institution royale de la Grande-Bretagne*, dont le roi s'est déclaré le protecteur, et qui a été incorporée par une charte. Cette grande entreprise, conçue et exécutée en moins d'un an, a deux objets principaux, l'un de répandre avec promptitude, et de faire arriver dans toutes les ramifications sociales, la connaissance des inventions et des perfectionnemens utiles, puisés chez toutes les nations; l'autre de faire connaître les applications dont les découvertes scientifiques sont susceptibles, à l'avantage des arts et des manufactures, et à l'augmentation des jouissances et des commodités domestiques.

L'institution royale occupe dans *Albermale-Street*, une maison très-commode et très-spacieuse qui lui appartient. Dans des appartemens vastes sont exposés les modèles d'inventions ou de perfectionnemens qui méritent l'attention du

public. Pour étendre l'utilité de cette collection, on donne la facilité de se procurer des descriptions détaillées des divers objets qu'elle renferme. L'institution a établi des correspondances pour obtenir les informations les plus promptes et les plus complètes, sur tous les perfectionnemens utiles. Elle a une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages sur les sciences et les arts, et des mémoires des académies. Pour atteindre au second but, celui d'enseigner les applications de la science aux besoins de la vie, il y a un cours de chimie et un cours de physique expérimentale où l'on montre l'application des principes de ces sciences aux arts et aux manufactures.

Les fonds de l'institution proviennent, 1.° de la somme de cinquante guinées, payée, une fois pour toutes par chaque souscripteur ayant droit héréditaire; 2.° de celle de dix guinées que paie chaque souscripteur à vie; 3.° de celle de deux guinées que paie un abonné annuel; 4.° des dons et legs faits à l'établissement. Les souscripteurs de la première classe sont propriétaires et gouverneurs héréditaires de l'institution; ils élisent les directeurs et les visiteurs de l'établissement. Ils ont deux billets d'admission, soit aux dépôts des machines, soit aux cours. Les souscripteurs de la seconde classe jouissent

d'un billet d'admission à vie; ceux de la troisième, pour une année seulement. Cet établissement, dans un intervalle de peu de mois a été doté de la somme de vingt-cinq mille liv. sterl. fournies par différentes classes de souscripteurs, parmi lesquels on remarque plusieurs dames.

CHAPITRE XX.

Lectures publiques.

Les lectures publiques étaient fort en vogue chez les anciens. C'était le moyen de publier de nouveaux ouvrages. L'imprimerie étant alors inconnue, et l'écriture étant un moyen lent et coûteux, un auteur publiait d'abord son ouvrage en le lisant à ses amis assemblés. Bientôt on intrigua pour avoir un nombreux auditoire à ces lectures; quelquefois on payait des auditeurs afin que l'apparence d'un concours nombreux donnât du crédit et de la réputation à l'ouvrage. Ces auditeurs gagés avaient soin d'applaudir aux endroits indiqués, afin d'entraîner aussi les applaudissemens du reste de l'auditoire. Tel fut l'abus qu'on fit de ces lectures publiques, qu'elles devinrent un objet de mépris

public, et qu'elles furent tout-à-fait abandonnées.

Les lectures chez les modernes, lorsqu'elles ont pour objet de surprendre les suffrages de ses amis et d'autres auditeurs bénévoles, entraînent une partie de ces inconvéniens. On sait combien sont trompeurs les succès de sociétés particulières et même de lycées et d'académies, et combien le public se plaît à casser leurs jugemens lorsqu'il est en possession des ouvrages auxquels on avait prodigué des brevets d'immortalité : mais les lectures publiques que font des personnes qui ont du talent pour la déclamation, n'ont aucun inconvénient de cette espèce, puisqu'ils ne lisent pas de composition originale, et que les pièces choisies ont déjà reçu l'approbation du public. La manière de réciter est la seule chose que l'auditoire ait à juger. Si le lecteur rend mal son auteur, les auditeurs ont le droit, pour leur argent, de le traiter avec sévérité. Il aurait beau se faire applaudir par des affidés, il n'en serait pas moins abandonné du public.

Il y a environ ving-cinq ans que l'usage des lectures publiques s'introduisit à Londres, et forma une espèce de spectacle, sous le nom d'*Assemblée attique*. Cette assemblée se tenait

dans une grande et belle salle, où la musique suivait et coupait la lecture des plus beaux morceaux de poésie ou de prose. Ce singulier spectacle, qui ne coûtait qu'une demi-couronne, ne se soutint que quelques années.

En 1784, on renouvela ces assemblées attiques, mais on ne jugea pas à propos d'allier, comme autrefois, la musique à la déclamation. Cette société a été appelée *Assemblée de lecture*. M. Shéridan était un des lecteurs les plus distingués. On ne peut blâmer d'avoir écarté la musique des assemblées de lecture, lorsqu'elles sont composées de gens de lettres et de personnes qui cherchent sur-tout l'instruction; mais, si on fait de ces lectures un spectacle, un objet plutôt d'amusement que d'utilité, on ne saurait trop le varier pour intéresser une assemblée composée de personnes de toutes les classes. Quoi de plus propre que la musique à varier cet amusement? Il serait à propos de faire précéder chaque lecture d'une simphonie ou d'un morceau de musique, qui, par son expression et son caractère, annonçât celui de la pièce de poésie ou de prose qu'on doit lire, et auquel il servit comme d'ouverture.

CHAPITRE XXI.

Clubs discutans.

RIEN ne prouve autant le cas que les Anglais font du talent de parler en public, et avec quel soin ils le cultivent, que l'institution d'un grand nombre de clubs ou de sociétés de discussion. La plus ancienne de ces sociétés est celle de *Robinhood;* elle fut établie au commencement du siècle dernier; elle fut dans le temps fréquentée par Swift, Goldsmith, Foote, Garrick et une foule d'hommes célèbres. C'est dans cette société que beaucoup d'avocats fameux, entre autres lord Mansfield, ont développé et formé leurs talens. Sterne la fréquenta jusqu'à sa mort. La société de Robinhood tomba en décadence lorsqu'une foule ds ces clubs se furent établis dans différens quartiers de Londres; l'ordre et la décence n'y étaient pas toujours observés. Pour rendre à cet institut sa dignité première, on forma un club dont les réglemens étaient modelés sur ceux des assemblées parlementaires. On proposait des sujets de discussion dans les feuilles publiques, et huit des principaux membres étaient alternativement présidens.

Dans cette société, il n'était pas permis de boire, ce qui contribua à y maintenir l'ordre.

Il y a quelques années qu'il y avait des clubs théologiques, où toute espèce de personnes, des savetiers, des bouchers, etc., avaient le droit, pour leurs six ou douze *pences* d'entrée, de discuter sur les matières les plus obscures de la foi et sur les points les plus délicats de la théologie. Rien n'était moins propre à répandre les connaissances religieuses, l'esprit de charité et de tolérance; aussi les inconvéniens qui en résultaient furent-ils si grands qu'on fut obligé d'empêcher les débats théologiques.

Lorsque, dans les clubs de discussion, on traite des questions politiques, il se présente toujours une foule d'orateurs, mais lorsque les débats roulent sur des questions purement philosophiques et littéraires, le nombre des orateurs est moins considérable et les sujets ne sont pas aussi bien traités. « J'ai assisté, dit M. Wenderburn, à une séance d'une de ces sociétés où l'on traita la question de savoir: *S'il faut plus de talent pour la tragédie ou pour la comédie?* Plusieurs orateurs qui parlèrent paraissaient n'avoir aucune idée de l'art dramatique. Un seul, que son tablier et ses cheveux plats faisaient juger de la classe des ouvriers, parla avec beaucoup de

facilité et de bon sens, et avec une éloquence naturelle qui me charmèrent, mais, quoiqu'il me parût bien supérieur aux *gentlemen* qui l'avaient précédé, il effleura à peine la question. »

Les sujets de morale sont mieux traités, surtout ceux qui ont rapport au mariage et aux femmes. Il n'est aucun orateur qui ne s'anime et qui ne se croie éloquent. J'ai entendu débattre entr'autres questions, celle-ci: *S'il vaut mieux épouser une vieille fille ou une veuve?* Quel torrent d'éloquence les jeunes et les vieux orateurs firent entendre! Tous semblaient animés par la présence des personnes du sexe qui embellissaient l'auditoire. Après des débats très-longs et très-vifs, la question fut jugée en faveur des veuves.

Le désir de favoriser les progrès de l'éloquence a été si loin qu'on forma, en 1779, un club où le beau sexe put déployer et perfectionner ce don de la parole dont la nature l'a doué. Cette école de rhétorique porta un nom français, *la Belle assemblée*, quoique tous les discours se fissent en anglais. Cette société se tenait une fois par semaine, et l'on payait, pour entrer, quatre fois plus que dans les autres sociétés. » J'ai assisté, dit M. Wenderburn, à une séance dans laquelle on agita cette question: *Si la vie*

de la campagne était préférable à celle de la ville? Dix femmes parlèrent des galéries; les deux premières avaient des masques et paraissaient avoir appris leurs discours par cœur: c'étaient peut-être des *appeaux*, pour mettre les débats en train. Les autres haranguèrent sans masque, et plusieurs parlèrent avec beaucoup de facilité et de grâces. Il y en eut dans le nombre qui parlèrent *impromptu*, et qui traitèrent bien le sujet. Il y en eut une qui essaya de parler, mais qui, faute d'habitude ou par timidité, ne put continuer, et fut obligée de renoncer à émettre son opinion. »

On forma ensuite une société destinée également à former des orateurs qui représentaient la chambre des communes. L'illusion que faisait cette imitation allait très-loin: la disposition de la salle, la représentation du *speaker*, ou orateur de la chambre, et des partis ministériel et de l'opposition, les sujets des débats, la chaleur avec laquelle on les faisait, étaient entièrement dans le style de la chambre des communes. Cette curieuse institution ne dura pas long-temps. Plusieurs des principaux membres ayant d'autres occupations, négligèrent de se rendre aux séances, et les débats devinrent très-imparfaits. D'ailleurs, les spectateurs qui

devaient remplir les tribunes, n'étaient pas assez nombreux pour défrayer les dépenses qu'entraînait la tenue de ces séances; et le *Mock-Parlement* ne pouvait lever des taxes et des contributions pour son entretien.

CHAPITRE XXII.

Lecture. — Bibliothèques circulantes.

« Il y a plus d'acheteurs de livres de nos jours, dit un Anglais (*), qu'il n'y en a eu dans aucun temps antérieur ; mais de ce que nous achetons beaucoup de livres, il ne faut pas conclure que nous soyons plus instruits. Aucune nation ne paie plus généreusement l'exécution de la musique vocale et instrumentale, que les Anglais; cependant il est connu qu'aucun peuple sur la terre, n'a aussi peu de goût naturel pour la musique que les Bretons méridionaux (les Anglais.) Il en est des livres comme de la musique, nous employons de l'argent à ces deux objets, non, parce que nous en avons besoin, mais parce

(*) V. *Crito* ou *Recueil d'essais moraux et politiques* ; 2 vol.

que nous sommes riches, et qu'il faut que nous employons notre argent à quelque chose. Voulez-vous savoir comment nous nous servons des nouveaux livres? Le voici : quand un ouvrage paraît, si c'est la mode de l'acheter, ce qui dépend du jugement favorable qu'en porte quelques personnes du bon ton, alors chacun l'achète, et le met sur le rebord intérieur de la fenêtre du parloir, afin que tous ceux qui viennent au *rout*, ou aux assemblées, puissent voir que les maîtres de la maison ont du goût et des connaissances. Les livres à la mode y restent jusqu'à ce qu'ils soient en trop grand nombre pour que la fenêtre puisse les contenir; alors on les met de côté, et on les remplace par d'autres. Ne demandez pas si on les a lus dans cet intervalle : quel temps pourrait-on donner à la lecture, lorsque, depuis le jour, qui toute l'année commence parmi nous à midi, on passe douze heures à manger, à boire, à se promener, à la toilette et aux cartes. »

Il paraît tous les jours à Londres un grand nombre de brochures, dont la plupart roulent sur les matières politiques. Jamais on n'a autant imprimé que depuis quelques années; mais jamais on ne vit tant d'écrits et si peu d'ouvrages. Les brochures sont, avec les gazettes et

les romans, à peu près la seule lecture de la plupart des Anglais. Ce penchant pour les écrits légers et superficiels, qui ne demandent ni application ni attention, ne suppose pas cet esprit réfléchi et profond qui forme, selon quelques personnes, le caractère des Anglais.

On n'a pas manqué d'attribuer ce goût des Anglais pour les lectures superficielles, aux livres français, qui se sont introduits en grand nombre dans la Grande-Bretagne; mais il est de fait qu'à l'époque où ont paru les meilleurs ouvrages anglais, on lisait tout autant les auteurs français. Il faut chercher ailleurs les causes de ce goût pour les frivolités; on en trouvera la principale dans l'éducation même. Les premières années de la vie dans lesquelles se forment le caractère et les habitudes, se passent en frivolités; on ne fait pas d'études méthodiques et suivies, on ne fait qu'effleurer les sciences, on se forme le goût des amusemens frivoles. On n'aime plus dans la conversation, que les jeux de mots et les pointes, et ce goût passe dans les écrits, parce qu'on sait que c'est celui des lecteurs. La lecture des gazettes favorise aussi la paresse, et contribue à rendre superficiel. Comme on n'y trouve en général ni style ni idées, elles accoutument l'esprit à ne point réfléchir,

et lui font même perdre l'habitude de penser.

Après les gazettes, rien n'a autant contribué à répandre le goût de la lecture parmi les Anglais, que les bibliothéques circulantes. Il n'y a même pas de village où l'on ne trouve un ou plusieurs de ces cabinets de lecture où l'on s'abonne. Un homme peut avoir passé sa vie dans l'étude, sans connaître aucun des livres qu'on demande dans ces bibliothèques. La première question de tous ceux qui y entrent, est, *quavez-vous de nouveau?* On est tenté de croire que les livres qui ont paru l'année précédente, méritent ce nom; mais on ne regarde comme nouveaux, que les ouvrages qui viennent d'être annoncés, et qui sont encore humides de la presse. La curiosité est le grand mobile des souscripteurs, et elle cherche à se satisfaire indépendamment de tout désir d'augmenter le fonds de ses connaissances, et de perfectionner son goût.

On a donné le titre de dévoreur de livres (*helluo librorum*) à des érudits qui dévoraient un grand nombre de volumes; ce titre est bien mieux mérité par une foule de souscripteurs des bibliothèques circulantes. J'ai connu plusieurs femmes, qui lisaient vingt volumes dans une semaine; ils n'étaient pas à la

vérité de la taille de ceux qui ont fait dire qu'un gros livre est un grand mal, mais le nombre compensait bien la taille.

Cette manie pour la lecture est sans doute blâmable, quand elle fait négliger des devoirs d'état, comme il arrive trop souvent, et lorsqu'on ne lit que des livres frivoles; mais si on a de la modération et du choix, la lecture forme une occupation aussi utile qu'agréable; elle offre particulièrement des avantages au beau sexe, dans un pays où il vit assez retiré et séparé de la société des hommes.

On a aussi formé en Angleterre beaucoup de clubs de lecture: chaque membre de la société fournit une somme; on achète des livres en commun, et quand chacun les a lus, on les vend au plus offrant parmi les associés, pour en acheter d'autres avec le produit de la vente. Ces clubs étendent infiniment le cercle des lecteurs.

Lorsqu'on imagina les cabinets de lecture, les libraires se crurent tous ruinés; mais l'expérience a prouvé que ces établissemens, loin de nuire à la vente des livres, l'a considérablement augmentée. Plusieurs milliers de familles se sont trouvées fournies de livres par ces magasins, tandis qu'elles en auraient été privées.

83891

Le goût de la lecture s'est ainsi étendu, et il se vend annuellement un grand nombre de livres à des gens qui ont appris à les apprécier uniquement par ce moyen. Le fameux libraire Lackington, estime qu'il se vend aujourd'hui quatre fois plus de livres, qu'il ne s'en vendait il y a vingt ans. « Les fermiers, même les moins aisés, les manœuvres et les journaliers de terre, qui autrefois passaient leurs soirées d'hiver à entendre ou à raconter des contes de sorciers, les emploient aujourd'hui à entendre lire quelque roman à leurs fils ou à leurs filles. Entrez dans une maison de paysan, dans une cabane d'ouvriers, et vous y trouverez *Tom Jones* et *Roderick Random*, sur la tablette de la cheminée, à côté d'un morceau de lard. Quand on envoie John au marché avec un charriot, on lui donne commission de mettre en poche, les *aventures* de *Péregrine Pickle*; et Dally rapporte *Pamela* dans le même panier où elle a porté ses œufs. (*). »

(*) V. *Vie de Lackington*, écrite par lui-même.

CHAPITRE XXIII.

Gazettes.

En Angleterre, comme dans les autres pays, les gazettes furent d'abord destinées à répandre les nouvelles politiques, mais elles augmentèrent ensuite tellement en nombre et en étendue, qu'il fut impossible de les remplir de nouvelles proprement dites. Il fallut s'ouvrir d'autres sources, embrasser toutes sortes de sujets, et offrir aux lecteurs tout ce qui pouvait intéresser leur curiosité. On ne pourrait blâmer les gazettiers d'avoir cherché la variété, si souvent leurs feuilles n'étaient devenues les armes d'une faction; s'ils n'en avaient fait des répertoires de mensonges, de malignité et de sottises; si elles n'avaient servi d'instrument à la vengeance, et favorisé d'autres passions. Quoi de plus révoltant, que de voir divulguer des anecdottes particulières, mettre ainsi le trouble dans les familles, et faire un tort irréparable à la réputation de personnes honnêtes? Quoi de plus scandaleux, que ces gazettes qui remplissent des

demi-colonnes de paragraphes, dont l'objet est de vanter des courtisannes à la mode?

Un ami intime de l'éditeur d'un papier du dimanche (*), le trouva un jour engagé dans une conversation avec une jeune femme, belle et d'une mise élégante. Dès qu'elle se fut retirée : voici, dit l'éditeur en montrant un papier qu'il avait à la main, un exemple frappant de la corruption du siècle. Cette femme vient de me payer pour inserrer l'avertissement suivant: « Une jeune femme d'une famille honnête, (*of respectability*), désire d'emprunter la somme de vingt-cinq liv. sterl., de quelque gentleman de fortune et d'honneur; il n'est pas nécessaire de s'adresser à aucun homme d'affaire, etc. » Pouvez-vous, dit l'ami, déshonorer votre feuille en publiant un pareil avis ! — Oh, répondit l'éditeur, c'est ici une affaire de commerce, et très-loin de nous faire du tort, cette annonce facilitera la vente de notre papier. Un jeune libertin demandera à un autre: avez-vous lu le ***? il contient un singulier avertissement, par lequel une jeune dame qui a des principes indépendans, demande à emprunter une somme. Les jeunes gens viendront à notre bureau, achè-

(*) *V. Satirical view of London.*

teront notre feuille, et c'est ainsi, comme le dit Mandeville, que les vices des particuliers contribuent au bien public. »

On n'est pas moins révolté des invectives que les gazettiers se permettent contre des hommes constitués en dignité, ou respectables par leurs vertus et leurs talens, uniquement parce qu'ils professent d'autres principes politiques que ceux qu'ils professent eux-mêmes. L'illibéralité envers les étrangers n'est pas moins blâmable : l'état de guerre n'excuse pas l'injustice et la calomnie. Un gouvernement généreux, dit comme un héros de l'antiquité à ses soldats : « Je te paie pour combatre l'ennemi, et non pour l'injurier. » Je ne parle pas des provocations au meurtre et à l'assassinat, que quelques gazettiers se sont permises dans les derniers temps, et se permettent encore. (*). De pareils excès ne restent impunis qu'autant qu'ils sont encouragés.

Malgré ces reproches graves qu'on fait aux gazettes, les Anglais les regardent comme un des grands boulevards de leur liberté. Elles forment, disent-ils, la véritable opposition, en mettant le public à portée de connaître les opinions

(*) V. *Le Porcupine*, *le Times*, etc., de 1799, 1802.

et les intérêts des différens partis, et d'en juger par lui-même. Plusieurs de ces feuilles, sans être absolument indépendantes et impartiales, respirent quelquefois les principes les plus libéraux ; elles ont d'ailleurs un mérite qui n'est pas commun aux gazettes des autres pays ; c'est d'offrir souvent des articles de politique ou de morale et de littérature, aussi bien écrits que bien pensés : mérite qui ne doit pas étonner, quand on considère que les gazettes sont, pour ainsi dire, la lecture nationale, et qu'il n'y a presque pas eu d'écrivain célèbre en Angleterre, depuis que les papiers-nouvelles sont en vogues, qui n'ait coopéré, ou qui n'ait fourni des articles à quelque papier-nouvelle.

Le nombre des gazettes varie selon les circonstances ; il augmente en temps de guerre. En 1792, on publiait à Londres treize journaux du matin, vingt du soir et neuf hebdomadaires. Dans la même année, il y en avait soixante-dix dans les comtés et quatorze en Écosse. L'augmentation du droit du timbre et le renchérissement du papier, qui avaient eu lieu pendant la guerre, en avaient diminué le nombre. Il existe aujourd'hui les journaux suivans : du matin : le *Times*, le *True-Briton*, le *Morning-Herald* qui professent ouvertement des principes

favorables au gouvernement ; le *Morning-Chronicle* et le *Morning-Post*, qui sont des journaux d'opposition. Il paraît aussi le matin : le *Daily advertiser and oracle*, qui est le plus ancien des journaux Anglais, et paraît depuis soixante-quatorze ans : le *Public ledger*, qui est un journal de commerce, et le *Publican's adverstiser* qui donne des indications.

Les journaux du soir consistent dans un choix de ceux du matin, auxquels on ajoute des nouvelles plus récentes. Le *Star* est le plus ancien des journaux du soir, et peut-être le plus impartial de ceux qui paraissent en Angleterre. Le *Sun* est dévoué au gouvernement; le *Traveller* est aussi ministériel, mais modéré ; le *Courrier* est un journal de l'opposition, et s'est fait long-temps remarquer par sa hardiesse. Il y a en outre plusieurs journaux, qui ne paraissent que trois fois par semaine ; on en compte au moins neuf : d'autres ne paraissent qu'une fois par semaine, le samedi ou le dimanche; il y en a douze de cette dernière classe: ils ne sont en général qu'un extrait de ceux qui ont paru pendant la semaine.

Un bill passé en 1798, oblige deux des propriétaires, l'éditeur et l'imprimeur d'un papier public, de donner sous serment leur nom et ce-

lui de leur imprimerie, et déclare légale une sommation qui leur est faite dans un de ces lieux, quoiqu'ils soient absens. Le but de ce bill, est de les empêcher de se soustraire à la responsabilité en se cachant. Ce même bill déclare libelle, tout passage de leur feuille, tendant à faire mépriser le roi et le gouvernement, quoiqu'extrait des gazettes étrangères.

CHAPITRE XXIV.

Annonces.

ON trouve souvent dans les gazettes anglaises des annonces extraordinaires. Les uns font savoir, par cette voie, qu'ils ont le dessein de se marier, et quelles qualités ils souhaitent de trouver dans les personnes à qui leurs propositions conviendraient : d'autres, qu'ils ont fait choix de telle ou telle jeune personne qu'ils auront vue quelque part et de qui ils comptent avoir été remarqués. Des Anglaises de bonne foi sont convenues qu'il ne leur était guère arrivé de jeter les yeux sur une gazette sans un secret désir de voir si elles ne seraient point devenues la divinité de quelqu'aimable inconnu.

On a lu, il y a quelque temps, dans le *London-Chronicle* l'annonce suivante : « Le jeune homme qui fut remarqué, le 5 de ce mois à l'Oratorio, par une demoiselle, habillée, etc., n'est point marié, et ses vœux seraient comblés si cette aimable personne daignait lui faire savoir, par un mot d'écrit, adressé, etc., en quel lieu, et quand, il pourra avoir l'honneur de lui présenter ses hommages. »

Un vieux militaire fit insérer dans le *Ledger* l'avis suivant : « Un militaire, déjà d'un certain âge, mais qui a un haut grade dans l'armée et un revenu considérable, a résolu de prendre une femme qui le débarrasse de tous les soins domestiques, et l'aide à passer agréablement le reste de ses jours. Comme c'est dans cette vue principalement qu'il se marie, et qu'il veut se mettre à l'abri de toute crainte, il avertit les jeunes personnes qui ambitionneraient l'honneur de devenir sa veuve qu'elles peuvent se dispenser de se mettre sur les rangs : il préfère une femme d'un âge moyen, dont la figure soit revenante ; qui plaise sur-tout par ses manières ; qui ait des sentimens, de la douceur dans le caractère, de l'éducation et autant d'attraits et de charmes qu'il en faut pour entretenir, dans un vieillard, la chaleur néces-

saire aux ressorts de la santé et de la vie. »

Une jeune dame, qui se proposait d'aller passser l'hiver dans un pays étranger, fit insérer dans les gazettes l'annonce suivante: « Une jeune lady, maitresse de sa personne, et partagée d'une fortune honnête, qui croit n'être point désagréable et se flatte qu'elle ne l'est pas davantage aux yeux des autres, est dans la résolution d'aller passer l'hiver dans un pays étranger; elle serait flattée que quelque jeune homme, d'une famille honnête et d'une société agréable, voulût être son compagnon de voyage. Elle n'a point d'engagement de cœur, et elle souhaite que celui qui se proposera soit aussi libre qu'elle, afin que rien n'empêche une union plus intime de succéder à cette première liaison. La réponse est attendue sous quinze jours. On compte que le secret sera gardé jusqu'à ce que tous les arrangemens soient pris : l'indiscrétion ne serait pas impunie. *N. B.* Tous les frais du voyage seront faits par la lady. »

Les papiers publics de Londres annoncèrent, il y a quelques années, qu'un Anglais se proposait de donner des leçons de rire à ses compatriotes des deux sexes. On ne sait pas s'il a fait fortune, mais on peut assurer que jusqu'à présent il a fait de médiocres élèves.

Un *loyal* cordonnier de Bristol fit annoncer, en 1794, qu'il avait l'honneur d'être *l'alarmiste*, qu'il avait résolu de ne pas faire de souliers pour les *républicains*, et qu'en conséquence il comptait avoir pour pratiques tous les *loyaux sujets* de sa majesté.

Il est assez ordinaire que l'enthousiasme religieux influe sur le choix des domestiques; l'avis suivant, inséré dans l'*Evening-post* de Cork, offre l'exemple d'un zèle contraire et non moins singulier. « On demande un cuisinier, une femme de charge et une femme de chambre: on désire qu'ils soient *réellement déistes*: s'adresser chez l'imprimeur, etc. »

CHAPITRE XXV.

Journaux littéraires.

Les premiers journaux littéraires et scientifiques qui aient paru en Angleterre étaient sur le modèle du *Journal des Savans*, et des journaux de Bayle, de Le Clerc et de Basnage. Les journalistes Anglais ont continué à suivre la même méthode, et c'est là sans doute la cause principale de la supériorité qu'ont

en général leurs *reviews* sur les ouvrages périodiques des autres pays. On a prétendu que la méthode de ces critiques, de donner de longs extraits des ouvrages nouveaux, demande peu de talent. Mais ces longs extraits, qui supposent l'esprit d'analyse et la lecture approfondie de l'ouvrage, ne sont-ils pas toujours accompagnés d'observations et d'un jugement qui est toujours motivé? Faut-il plus de talent pour faire des articles où l'on trouve d'abord quelque lieu commun de littérature ou de morale (souvent étranger au sujet de l'ouvrage), et ensuite un jugement qui, n'étant pas précédé d'un rapport détaillé, peut être faux dans tous ses points sans que le lecteur s'en aperçoive? Il importe au public de connaître ce que contient tel ouvrage nouveau, et non de savoir quelle est l'opinion de tel critique sur tel ouvrage. Un extrait étendu lui fait connaître ce qu'une production nouvelle contient de plus intéressant, et le met à portée d'en juger par lui-même, tandis que des articles vides et superficiels, n'apprennent rien, si ce n'est à croire sur parole et à parler de ce dont on n'a aucune idée.

Les journaux anglais, écrits d'après les principes qu'approuvent également la raison et le

bon goût, ont une autorité et une influence que n'ont pas ceux d'aucun autre pays. Un de leurs jugemens favorables, est une autorité que l'on cite et que l'on croit avec confiance. Ce n'est pas que leurs jugemens soient infaillibles et qu'ils ne soient quelque fois trop sévères ou trop indulgens. Mais ces cas sont rares, et le public qui juge en dernier ressort, confirme presque toujours leurs arrêts.

Les principaux journaux qui paraissent aujourd'hui en Angleterre sont: 1°. le *Monthly Review* (la revue du mois): il commença en 1749, et il est le meilleur comme le plus ancien des journaux anglais. Il a été constamment écrit dans des principes libéraux et indépendans. Les rédacteurs sont des dissidens: comme moralistes, ils méritent l'estime des gens de bien; quoiqu'ils aient pu dans des momens de gaieté approuver le rire général, qu'excitent les tableaux plaisans d'un poëte un peu libre, tel que Peter-Pindar, ils n'ont jamais favorisé la licence, la bigotterie et l'incrédulité. Comme hommes de goût, il est dangereux d'appeler de leurs décisions au jugement du public, qu'ils intéressent et instruisent depuis si long-temps: presque toujours elles sont confirmées. Quant aux matières politiques, le *Monthly Review*, a

toujours été favorable aux principes de liberté; mais sans être dévoué à aucun parti, et toujours en blâmant l'abus qu'on a fait de ces mêmes principes. Quels qu'aient été les événemens, il n'a pas eu à se rétracter. Le rédacteur en chef de ce journal, est le docteur Griffiths, qui fait ce travail depuis cinquante-trois ans. Il a eu pour coopérateurs un grand nombre d'hommes de lettres célèbres, la plupart dissidens.

Le *Critical Review*, commencé en 1755, par le célèbre Smolett, qui en a été l'éditeur pendant plusieurs années, a été un défenseur constant et heureux de la morale et du goût. Le caractère de ses rédacteurs a en général quelque chose de plus grave que celui de Monthly Review, et s'il ne l'égale pas dans les matières de littérature, il le surpasse en général dans les matières abstraites et métaphysiques. On lui a reproché d'avoir de la partialité pour certains libraires, mais en général ses critiques sont dictées par le bon goût et la raison la plus éclairée.

Le *British Critic*, commencé en 1795, a pour objet principal de défendre les principes de l'église dominante, contre les attaques des dissidens. Il a contribué aussi à diriger les jeunes gens dans la carrière des lettres. L'im-

partialité est la première qualité d'un journal, et le *British Critic* a jugé souvent avec trop de sévérité les opinions politiques et religieuses des partis opposés. On doit cependant convenir qu'il a défendu la religion avec beaucoup d'éloquence, et qu'il réfute avec beaucoup de sagacité les sophismes de ses ennemis.

L'*Anti-Jacobin-Review*, commencé en 1798, est un formidable adversaire de toute espèce de novateurs et de théoristes, qui attaquent l'établissement actuel religieux et politique. Mais les lecteurs les plus exempts de préjugés, ne lui accordent qu'une estime mêlée de désaprobation. L'acrimonie avec laquelle il censure les écrivains, qu'il appelle démocratiques, est virulente à l'excès, et excite plus souvent le dégoût qu'elle n'opère la conviction. Il serait absurde d'attendre de l'impartialité d'un écrivain dévoué à un parti. Son titre même annonce dans quelles vues il écrit. Il paraît que ce journal a été entrepris pour contrebalancer l'influence qu'a justement le *Monthly Review*, qu'il attaque d'une manière très-illibérale. Mais ils s'accordent sur des objets essentiels, tels que l'introduction du mauvais goût, l'abus des principes philosophiques, et l'immoralité. Le *Review-anti-jacobin* a dû son succès aux circonstances,

mais maintenant que les esprits sont plus calmes, on commence à se dégoûter d'un journal dont les jugemens sont connus d'avance. Il paraît plusieurs journaux consacrés à quelque science en particulier; tels sont les *Annales d'Agriculture*, rédigées par M. Arthur Young, secrétaire de la société d'agriculture et connu par un grand nombre d'ouvrages estimés, sur l'économie. 2°. Le journal de *Philosophie naturelle*, publié par M. Nicholson. 3°. Le journal de *Médecine* et de *Physique*, rédigé par MM. Bradley et Natty. 4°. La *Revue médicale de Londres*, qui contient des analyses et des extraits de tout ce qui peut intéresser la médecine, la chirurgie et la physique. 5°. La *Revue médicale et chirurgicale*, semblable au précédent, etc. Ces journaux ont en général le même caractère d'impartialité, qu'on remarque dans les journaux littéraires.

Il n'y a point en Angleterre de gazettes littéraires, telles qu'il en existe dans d'autres pays, et sur-tout en Allemagne, qui annoncent chaque semaine les nouveautés littéraires, tant nationales, qu'étrangères, et qui donnent les nouvelles intéressantes relatives aux sciences, aux lettres aux arts, et à ceux qui les cultivent. S'il existait des gazettes de ce genre, plus historiques que

critiques, la littérature étrangère serait mieux connue en Angleterre. Les *Reviews* donnent, il est vrai, tous les trois mois, une appendice consacré principalement à la littérature étrangère, mais ces notices sont très-insuffisantes. Cette négligence pour les productions des autres pays, vient sur-tout de l'idée avantageuse que les Anglais ont de leurs propres productions, qu'ils croient très-supérieures à celles des autres peuples. Cette négligence favorise d'une manière particulière les plagiats des écrivains Anglais. On pourrait en citer un grand nombre qui sont riches des dépouilles des étrangers, et ce sont ordinairement ceux qui dénigrent avec le plus d'acharnement les auteurs français, allemands, italiens, etc. Si on lit à la tête d'une pièce dramatique, une diatribe contre le théâtre français, il y a tout à parier que la pièce est une copie de quelqu'ouvrage français.

CHAPITRE XXVI.

Magasins et autres ouvrages périodiques.

Outre les journaux littéraires et scientifiques, il paraît à Londres un grand nombre

d'ouvrages périodiques, la plupart sous le titre de Magasins. Nous ne ferons qu'indiquer les plus estimés.

Le *Gentleman's magazine*, un des plus anciens, a été célèbre pendant quelque temps par les articles qu'y insérait le docteur Johnson. Il recueille les anecdotes qui ont rapport aux antiquités, à l'histoire et aux mœurs de la Grande-Bretagne. Il y a souvent des articles minutieux et peu intéressans.

Le *Lady's magazine*, journal amusant et instructif, destiné au beau sexe, a été meilleur autrefois; il est aujourd'hui rempli, en grande partie, de longs romans dont on insère un fragment dans chaque numéro, et qui durent quelquefois des années.

Le *Musée du mois*, est également destiné au beau sexe, et plus intéressant que le *Magasin des dames*.

Le *Magasin du mois*, est un recueil de pièces originales et intéressantes, rédigées par des personnes de mérite. Il contient aussi des détails historiques, qui forment une histoire complète des différens comtés.

Le *Magasin philosophique* est composé d'articles relatifs aux sciences et à la philosophie, la plupart extraits des journaux et autres ou-

vrages étrangers. Le *Répertoire des sciences et des arts* renferme tout ce qui concerne les arts utiles.

Le *Magasin européen*, le *Magasin universel* et le *Visiteur du mois* offent des morceaux choisis et intéressans, et des articles originaux, avec des portraits et d'autres gravures.

Le *Monthly mirror*, le miroir du mois, s'occupe principalement d'ouvrages dramatiques et de l'histoire du théâtre.

Le *Montly preceptor*, ou encyclopédie de la jeunesse, est destiné à l'éducation. Les entrepreneurs de ce journal distribuent tous les mois cinquante guinées à ceux qui ont le mieux écrit sur cette matière, ou sur des sujets donnés.

Le *Monthly Epitome* consiste en des fragmens assez étendus des ouvrages nouveaux.

Il paraît deux ouvrages périodiques sur l'agriculture et le commerce : les *Récréations in agriculture*, et le *Agricultural and commercial Magazine*. On publie aussi deux ouvrages sur la botanique, le *Botanical Magazine*, ou le *Magazine of English Botany*.

La *Chronique navale* rend compte de tout ce qui a rapport à la navigation. Elle est remarquable sur-tout par la beauté de l'impression et du papier.

Outre les ouvrages périodiques dont nous venons de parler, il paraît encore le premier de chaque mois sept à huit journaux qui ont la religion pour objet. Toutes les sectes veulent avoir leur journal, qui n'est guère lu que par ceux qui professent les mêmes principes, à moins qu'il ne s'élève quelque controverse entre les docteurs célèbres de différentes sectes.

Presque tous ces ouvrages périodiques sont accompagnés de gravures, de cartes, etc.; en sorte que leur composition occupe, non-seulement un grand nombre de gens de lettres et de savans, mais encore un grand nombre d'artistes et d'ouvriers.

CHAPITRE XXVII.

Sort des hommes de lettres et des artistes en Angleterre.

C'EST une opinion généralement reçue sur le continent que ceux qui cultivent les lettres, les sciences et les arts, ont, en Angleterre, les plus grands encouragemens; que nulle part on ne trouve un aussi grand nombre de Mécènes éclairés et généreux. Cette opinion n'est pas plus

fondée que beaucoup d'autres qu'on a répandues en faveur des Anglais. Il y a, sans doute, des encouragemens et des récompenses pour les travaux littéraires et scientifiques qui dépendent de l'église et de l'état, mais ils sont précaires et trop souvent ils sont accordés, non au mérite, mais à l'intrigue. La liste des pensions est longue, elle est très-onéreuse pour la nation, mais on n'y voit guère le nom des personnes distinguées par leurs talens et par leur savoir, ou, s'ils s'y trouvent, c'est parce qu'ils secondent les vues du ministère, et alors ce n'est plus un encouragement ni une récompense, c'est une solde pour des services rendus, ou le prix des talens prostitués. Les grands, les nobles, les riches, ne sont pas jaloux de passer pour les protecteurs des sciences et des arts; ils aiment mieux prodiguer leur fortune au jeu, aux courses de chevaux, à toutes les jouissances du luxe. Si quelquefois ils paraissent encourager les savans et les artistes, c'est que ceux-ci contribuent à leur amusement, ou ont su intéresser leur amour-propre par des flatteries. Les nobles qui ont à leur nomination des bénéfices, en disposent non en faveur du mérite, mais en faveur de ceux qui les ont servis comme précepteurs, comme chapelains, et ils s'acquittent ainsi envers eux.

En Angleterre, c'est le public qui fait le rôle de Mécène, et qui, non-seulement loue, mais récompense amplement le savant pour ses découvertes, l'homme de lettres pour ses productions et l'artiste pour ses ouvrages. Beaucoup d'écrivains et d'artistes ont fait leur fortune en Angleterre, lorsqu'ils ont eu le bonheur de plaire au public, et ont trouvé des récompenses dans son empressement à se procurer leurs ouvrages, à souscrire aux nouvelles éditions, etc. C'est ainsi que Pope acquit une fortune qui est rarement le partage des poëtes.

Mais ces récompenses qu'accorde le public sont souvent tardives, et, en attendant, l'homme de génie est la victime d'un avide libraire. Le sublime Milton n'obtint qu'avec peine dix livres sterl. pour la première édition de son *Paradis perdu*. Thomson, lorsqu'il voulut publier son poëme des *Saisons*, aujourd'hui si admiré, eut de la peine à trouver un imprimeur qui consentit à s'en charger. Le public, tout clairvoyant qu'il est, a besoin que quelqu'un lui dise que tel ouvrage est excellent, que tel homme a un talent extraordinaire, et qu'il mérite des encouragemens et des récompenses. Le grand Newton n'aurait pas peut-être rempli sa carrière, si un étranger, digne de l'apprécier, le célèbre Huy-

gens, n'avait le premier tourné l'attention des Anglais sur lui. L'exemple de Shakespeare, de Dryden, d'Otway, de Buttler, de Chatterton, et de beaucoup d'autres qui vécurent et moururent dans la pauvreté, prouve que souvent le public anglais n'est pas plus juste ni plus éclairé que celui des autres pays. Il est certain que la vie de nombre de savans anglais pourrait grossir l'histoire des hommes de lettres qui ont eu à combattre avec la fortune.

Le public anglais peut cependant s'enorgueillir avec raison d'encourager les arts et les sciences et de les récompenser mieux qu'on ne le fait dans d'autres pays. On peut faire honneur au public des grandes récompenses ou des encouragemens que le parlement accorde pour des découvertes, des productions et des entreprises utiles. On se rappelle qu'à la fin de la dernière session il a voté une somme considérable pour le docteur Jenner, introducteur de l'inoculation de la vaccine; pour M. Smith qui a fait adopter et propager une méthode de fumigations découverte en France par le célèbre chimiste Guyton-de-Morveau, etc.

Le public encourage et récompense les talens d'une manière qui est aussi très-efficace et plus commune: ce sont les souscriptions particulières

pour faciliter les entreprises des savans et des artistes, et l'empressement avec lequel il achète leurs ouvrages dès qu'ils paraissent. Un écrivain, un artiste dont la réputation est faite, sont sûrs de tirer le plus grand parti de leurs productions. Un autre avantage dont ils jouissent c'est qu'ils n'ont pas à craindre de perdre le fruit de leurs travaux par des éditions contrefaites de leurs ouvrages. Un auteur, en vertu d'un acte du parlement qui garantit les propriétés littéraires, jouit du produit de son ouvrage pendant quatorze ans, à compter de la publication de la première édition, et, après cette époque, il peut renouveler son droit pour un égal nombre d'années; s'il meurt avant que ce temps expire, il peut léguer par testament sa propriété littéraire pour les années qui restent. Ainsi, des ouvrages qui ont été bien reçus du public et qui sont réellement bons, deviennent une source de revenu assuré pour l'auteur, ou pour le libraire à qui il a cédé sa propriété. De la même manière, un compositeur de musique, un graveur, et d'autres artistes, peuvent s'assurer la propriété de leurs productions. C'est là, sans doute, un grand encouragement pour les talens, et il serait à souhaiter que tous les pays, où les sciences et les arts ont fait quelques progrès, imitassent

l'exemple que leur donne l'Angleterre. Les pays qui, tels que l'Allemagne et l'Italie, sont soumis à différens gouvernemens, semblent offrir de grandes difficultés, mais elles ne sont pas insurmontables, si on considère que tous les gouvernemens ont, à cet égard, les mêmes intérêts.

CHAPITRE XXVIII.

Langue Anglaise. Ses progrès; son état actuel. — Dictionnaires. — Grammaires.

QUELQUES critiques prétendent que la langue anglaise était à son plus haut degré de perfection du temps de Sidney (*); d'autres du temps d'Addisson, mais la plupart pensent qu'elle est aujourd'hui plus parfaite qu'elle ne l'a jamais été.

Les auteurs, qui ont existé avant le règne d'Elisabeth, n'attachaient aucun mérite au style simple et naturel. On croyait alors qu'un homme n'avait pas le talent d'écrire, s'il ne savait pas s'exprimer d'une manière qui s'écartât du langage ordinaire; en sorte qu'il est

(*) Philippe Sidney, auteur de l'*Arcadie*, et de plusieurs autres ouvrages, mort en 1588, à 36 ans.

possible qu'on eût alors autant de difficulté pour les entendre, qu'on en a aujourd'hui. « Le langage familier, dit M. Jackson d'Exter, était il y a plus de deux cents ans à peu près le même que de nos jours. On en a la preuve dans les lettres particulières, encore existantes, écrites par des personnes qui n'avaient pas l'ambition de passer pour savantes, ou qui étaient trop pénétrées de quelque passion pour songer à la recherche du style. La fameuse lettre d'Anne de Boleyn à Henri VIII, est de cette seconde espèce. Il n'y a presque pas un seul mot qui soit suranné. Dans les procès d'état, sous le règne d'Elisabeth et de Jacques I.er, on trouve à peu près le même langage qu'on parle aujourd'hui, et l'on sait que ce sont des procès-verbaux. Dans les passages où Shakespeare n'écrit pas de génie, on peut observer les efforts qu'il fait pour paraître savant et raffiné, mais là où le sujet l'entraîne, l'expression est simple et naturelle comme l'idée. En général, quoique la langue familière fut à peu près la même qu'à présent, on peut affirmer avec assurance que le style des auteurs de ce temps était barbare. » (*).

(*) V. *Thirty lettres on Various subjects*; 3 vol. 1793.

Les querelles entre Charles I.er et le parlement, contribuèrent beaucoup à polir le langage, et quoique les écrits publiés en faveur du monarque, passent pour plus élégans, on voit que les deux partis recherchaient la clarté et la force du style, pour être entendus de tout le monde et pour persuader: ces deux principes mènent à la perfection du style. La prose de Milton est en général très-énergique, mais il n'est pas exempt de dureté et d'affectation.

On regarde la publication des ouvrages d'Addisson comme l'époque de la réforme de la langue anglaise et de son perfectionnement: mais cet écrivain célèbre n'en eut pas seul toute la gloire. Cette révolution fut préparée par Dryden, qui écrivit ses *Essais critiques* avec une correction et une élégance qu'on ne trouve dans aucun de ses devanciers. Spratt partagea ce mérite avec Dryden. Deux autres causes contribuèrent à réformer le style et le goût, l'influence de la cour polie de Charles II, et celle de l'étude de la littérature française. Addisson, unissant le premier la facilité et la correction, le naturel et l'élégance, fit plus pour la perfection du langage, que ceux qui avaient écrit pendant les cinquante années précédentes; plusieurs de ses contemporains, et sur-tout le célèbre Swift,

eurent part à cette réforme. « Swift, dit M. Wallace, donna des modèles de la perfection et de la pureté du style. Il fut le premier qui tenta d'exprimer ses idées sans mots subsidiaires et sans phrases incidentes, et qui renonça presqu'entièrement à l'usage des synonimes qu'Addisson aimait assez à employer. »

« Quelque grande qu'eût été la révolution du langage après la révolution politique de 1688, il restait encore, dit M. Jackson, quelques traces de barbarie qu'on aperçoit aisément dans les contemporains d'Addisson, et qu'on peut découvrir aussi dans ses ouvrages, si on fait attention au style et non aux pensées. Croirait-on, par exemple, que cet écrivain si élégant, s'est servi du mot *authenticalness* pour celui d'*authenticity*. On trouve ce mot barbare dans ses dialogues sur les médailles. »

Après Addisson et Swift, parurent Shaftesbury et Bolinbroke, qui apprirent d'eux à écrire avec correction et avec élégance. Ils n'eurent ni les grâces et le goût du premier, ni la simplicité du second; mais ils donnèrent à la langue plus d'harmonie, de force et de préci-

(*) V. *On the variations of English prose by Thomas Wallace.*

sion, et offrirent les premiers modèles du style oratoire.

Les querelles politiques, parmi beaucoup de mauvais effets, ont eu les mêmes avantages dans le dernier siècle qu'elles avaient eus dans le précédent; elles ont perfectionné la langue. Celles qui eurent lieu sous l'administration de Robert Walpole et de lord Bute, et particulièrement celles qui ont eu lieu pendant les deux dernières guerres, ont produit des écrits qu'on met au nombre des plus parfaits qui existent dans la langue anglaise. Quoique, par la nature du sujet, ces écrits ne puissent guère durer plus que les disputes qui les ont enfantés, cependant leur influence sur le langage se fera sentir lors même que tout ce qui a rapport à ces disputes sera oublié. Cet éloge est sur-tout applicable aux lettres de Junius, car les *lettres de Caton*, le *Craftman* et d'autres ouvrages de ce genre, ne sont guère lus aujourd'hui. « L'auteur de Junius, dont le nom est encore inconnu, dit M. Knox, occupera une place parmi les premiers classiques de ce siècle. Plus attique que Cicéron, plus fleuri que Démosthène, il a atteint ce degré d'excellence où la correction ne dégénère point en sécheresse, et les ornemens en affectation et en longueurs. C'est un de ces

auteurs qui sont excités par la dignité du sujet: il n'est pas au-dessus des bons écrivains ordinaires, lorsqu'il écrit sur des sujets communs. »

Plusieurs hommes célèbres du dernier siècle, ont contribué par leurs ouvrages à donner à la langue anglaise plus de correction, d'élégance et d'harmonie. Parmi ces écrivains, on distingue Chesterfield, Hume, Robertson, Hawkesworth (auteur de l'*Adventurer*), Gibbon, et sur-tout Goldsmith. Cet aimable écrivain, doué d'une imagination heureuse, d'un goût exquis, d'une éloquence facile, d'un esprit philosophique, n'a pas créé un genre nouveau, mais au jugement de plusieurs critiques, il a perfectionné celui d'Addisson.

Le célèbre Johnson, le colosse de la littérature anglaise, comme l'appellent ses compatriotes, eut l'ambition de réformer la langue pour lui donner une plus grande perfection. Il introduisit dans cette vue le fréquent usage des termes abstraits ou métaphysiques, celui des inversions dans la construction des phrases, et une multitude de mots d'origine grecque ou latine. Il a par ces innovations donné souvent à la langue plus d'harmonie, de noblesse et de force. Mais ses admirateurs sont obligés de convenir que l'usage des termes métaphysiques

prête de la pompe à des idées communes, et s'écarte de la simplicité; que les inversions, convenables quelquefois au style oratoire, déplaisent dans les autres genres et nuisent à la clarté; qu'enfin, un grand nombre de mots qu'il a créés ne sont ni nécessaires, ni intelligibles. M. Knox prétend que Johnson à pris pour modèle, dans sa manière de créer les mots nouveaux, Thomas Brown, auteur du *Traité philosophique des erreurs populaires*. Cet écrivain, qui d'ailleurs, a un grand mérite, recherchait les expressions singulières et *magnifiques*, et son style est pédantesque; mais il est certain qu'il a contribué à enrichir la langue en introduisant des mots qui de son temps étaient bizarres et singuliers, et qui sont devenus depuis familiers et élégans. On peut dire la même chose du style de Johnson.

La langue anglaise n'a pas moins emprunté des langues modernes que des anciennes, mais c'est sur-tout la langue française qu'elle a mis à contribution: c'est du français qu'elle a emprunté toutes les expressions qui tiennent aux formes, aux idées, aux usages, aux devoirs de la société. On a remarqué qu'il y a un grand rapport entre la langue des Anglais et la richesse de leur pays. Il ont accru le premier fonds de

cette richesse par leur activité et leur industrie, mais ils l'ont accru davantage encore par l'étendue immense de leur commerce. Leur langue, sans renoncer au caractère original de son génie, s'est enrichie également des progrès, de l'abondance et des ressources de toutes les langues qu'elle a pu mettre à contribution. Graces à ces emprunts, la langue anglaise est d'une grande richesse et d'une grande énergie, par l'abondance de ses signes, la hardiesse originale de ses expressions et la variété de ses mouvemens. La grande facilité qu'ont les Anglais à s'approprier des mots étrangers, quelque soin qu'ils prennent d'en modifier la prononciation, ne peut manquer cependant de communiquer à leur langage, une bigarrure plus ou moins choquante. On peut, avec quelques restrictions, appliquer au caractère général de la langue anglaise, ce que Johnson dit du style de Spencer: «Qu'il n'écrivait dans aucune langue, mais qu'il s'était formé un dialecte baylonique dur et barbare, etc.»

« Quoique notre langue, dit M. Jackson, soit plus parfaite aujourd'hui qu'à aucune autre époque précédente, il reste encore beaucoup à faire pour l'épurer. Il y a des défauts dans toutes les langues, qui s'y sont glissés par degrés, et qui sont tellement consacrés par l'u-

sage, qu'il est presqu'impossible de les corriger. Dans l'anglais, il n'y a aucune différence dans la manière d'écrire les temps différens de plusieurs verbes (*read, eat*, etc.) quoiqu'il y en ait dans la prononciation. Il y a beaucoup plus de mots latins d'une signification contraire, qui sont écrits de la même manière, qu'on n'en trouve dans aucune autre langue. Le dialecte de Londres est la cause de beaucoup d'impropriétés qui ne tireraient pas à conséquence si elles n'étaient employées que dans la conversation. Mais elles ont commencé à faire partie de notre langue écrite. Les comédies modernes et les papiers-nouvelles de Londres, sont si remplis d'expressions impropres, qu'ils sont presqu'inintelligibles pour quelqu'un qui n'a jamais habité la capitale. Le dialecte de Londres domine aussi dans les livres destinés pour les écoles. La langue anglaise a aussi été corrompue par l'emphase et l'accent de Londres. Je pourrais en citer une foule d'exemples qui ne feraient que confirmer ce que j'ai avancé, que des hommes de lettres tombent dans certaines incorrections, parce que leurs oreilles sont familiarisées avec elles. » (*).

(*) V. *Thirty letters*, etc. Trente lettres sur différens sujets, par M. Jackson d'Exter.

Il n'y a point en Angleterre de société savante, dont l'objet soit de perfectionner et d'épurer la langue. Le célèbre Swift fit sentir la nécessité d'une pareille institution, et invoqua même le concours du gouvernement, mais ses efforts furent inutiles. On parut craindre qu'une institution de cette espèce ne gênât la liberté si nécessaire aux lettres et aux beaux-arts, et l'on dit que les langues de la Grèce et de Rome se perfectionnèrent sans le secours d'une académie. Sans doute les chef-d'œuvres du génie contribuent davantage à la perfection des langues que les règles des rhéteurs et des grammairiens, et les dictionnaires des académies, mais il est certain qu'une société composée des meilleurs écrivains et chargée de veiller à la pureté de la langue, contribue à l'épurer et à la fixer, soit par l'autorité de l'exemple, soit par ses remarques sur les ouvrages des écrivains célèbres. La liberté qu'a chaque écrivain anglais, d'introduire de nouveaux mots dans la langue, ou de donner une signification nouvelle aux mots reçus, doit à la longue la rendre vague, sans caractère, obscure. Un homme de lettres, pour faire mieux sentir les inconvéniens de cette liberté excessive, a composé un discours dans lequel il fait usage d'un grand nombre de mots

pris dans l'acception que leur donnent des auteurs cités dans le dictionnaire de Johnson. Ce discours est inintelligible pour toutes les classes de lecteurs, mais si on prend les mots dans la signification que leur ont donnée les auteurs cités, il présente un sens clair et exact.

On peut dire qu'il n'existait pas de dictionnaire de la langue anglaise avant que Johnson eût publié le sien (en 174...). Ceux qui existaient avant cette époque, étaient très-incomplets et très-défectueux sous tous les rapports: le moins imparfait était celui composé par Boyer, réfugié français. Johnson, quoiqu'il eût des modèles dans le dictionnaire *della Crusca*, et de l'académie française, mérite de tenir un rang distingué parmi les lexicographes. L'histoire de la littérature n'offre pas un second exemple d'un ouvrage d'une aussi grande étendue, exécuté par un seul homme, avec une grande supériorité. Il recueillit dans son dictionnaire quarante-huit mille mots, et l'on crut que bien peu lui étaient échappés. Cependant M. Croft en a trouvé près de douze mille que Johnson avait oubliés, ou qui ont été mis en vogue depuis que cet écrivain a publié son dictionnaire.

Ce n'est aussi que vers le milieu du dernier

siècle que les Anglais ont commencé à avoir de bonnes grammaires. Celle de Lowth peut être citée comme la première. Il mit à la tête de son ouvrage, une introduction dans laquelle il fait voir que les meilleurs auteurs anglais sont remplis de fautes contre la grammaire, qui n'est autre chose que la logique. Harris, dans son traité de grammaire générale, intitulé: *Hermes*, fit aussi sentir l'importance de cette étude. M. Horne Tooke, principalement connu par ses écrits politiques, l'a fait encore mieux sentir dans son ouvrage intitulé : *les Amusemens de Purley*, où il expose les fondemens de l'art de parler avec beaucoup de philosophie, de goût et de savoir. Ceux cependant qui connaissent les traités qu'on a publiés en France, sur la métaphysique des langues, ne trouveront pas beaucoup d'idées neuves dans l'ouvrage de M. Tooke. On peut encore citer parmi les grammairiens anglais estimables, M. James Elphinston, auteur d'une *Grammaire anglaise réduite à l'analogie* (2 vol. *in*-8°.); des *Principes de la langue anglaise digérés*, (1 vol. *in*-4°.), et d'un autre ouvrage en 2 vol. *in*-4°., *Sur son caractère*. On trouve dans ces ouvrages des recherches curieuses, des idées justes et utiles, dont plusieurs ont été adoptées quoique la plu-

part des critiques l'aient accusé de s'être érigé en réformateur de la langue.

La connaissance de la propriété des termes n'est pas moins nécessaire pour la perfection d'une langue, que celle des règles de la grammaire. On désirait depuis long-temps en Angleterre, un ouvrage fait d'après le plan de l'abbé Girard, qui apprît à connaître le sens propre de chaque mot et à distinguer les nuances des mots en apparence synonimes. Jusqu'à nos jours personne n'avait osé l'entreprendre, parce qu'on était effrayé des difficultés qu'offre une langue qui sans cesse s'enrichit, et sans cesse varie. Une dame a fait ce qu'aucun homme n'avait osé tenter, et ce n'a pas été sans quelque succès. Madame Piozzi, élève du célèbre Johnson, publia en 1794, deux volumes de *Synonimes anglais*. On trouve dans cet ouvrage bon nombre d'articles écrits avec esprit, avec finesse où elle saisit très-bien les différentes significations des mots, et les fait sentir à son lecteur. Mais souvent son style est inégal, négligé, incorrect; son ton est tantôt celui du commérage et tantôt celui du pédantisme. Beaucoup de ses exemples sont mal choisis, peu intéressans: ceux sur-tout relatifs aux événemens politiques, n'auraient jamais

dû entrer dans un ouvrage de cette nature. On regrette aussi qu'une femme douée de talens aimables, ait cru devoir imiter souvent le ton dur et tranchant, pour ne pas dire l'humeur brutale de son maître. Malgré ces défauts madame Piozzi n'en a pas moins la gloire d'avoir parcouru la première, une carrière difficile, dans laquelle personne n'avait osé entrer.

Ce qui fait encore partie de la perfection d'une langue, c'est une prononciation facile fixe et déterminée par des règles constantes. La langue anglaise n'a point ces avantages. On a remarqué que toutes les autres langues doivent beaucoup aux poëtes, pour la douceur et l'harmonie, mais c'est tout le contraire pour la langue anglaise. Les poëtes ont contribué à la rendre plus dure et plus sourde, en retranchant un grand nombre de voyelles, ce qui a été imité par les prosateurs. Les difficultés que la prononciation anglaise offre aux étrangers sont connues; on sait qu'ils ne parviennent jamais à la saisir, quoiqu'ils possèdent la langue et qu'il leur faut des années pour comprendre les Anglais lorsqu'ils parlent entr'eux. La prononciation de la langue anglaise n'est point fixe, car il n'y a point de règles qui soient applicables à tous les cas auxquels elles semblent

appartenir, tant sont nombreuses les exceptions qui dépendent du caprice et de l'usage. Beaucoup de mots sont prononcés différemment par différentes classes de personnes et dans différens comtés. Les dialectes, dans plusieurs parties du royaume, ne se ressemblent pas. Le premier écrivain qui ait donné avec clarté et précision des règles pour la bonne prononciation anglaise, est Sheridan, père du célèbre parlementaire de ce nom. Il trouvait des si grandes difficultés dans la prononciation de la langue anglaise, qu'il les croyait presque insurmontables. Son ouvrage intitulé : *Principes d'élocution*, est regardé comme classique et a beaucoup contribué à former une prononciation plus régulière et plus uniforme. Un ouvrage plus récent de M. Walker, intitulé : *Idées sur l'art de se perfectionner dans la prononciation de la langue anglaise*, est aussi très-estimé et d'un usage général.

L'orthographe de la langue anglaise présente aussi de grandes imperfections. Il n'est point de langue dont l'orthographe soit moins d'accord avec la prononciation. On serait tenté de croire que l'écriture et la prononciation sont séparées par l'intervalle de plusieurs siècles. M. Elphinston a proposé une nouvelle *ortho-*

graphe plus simple, plus conforme à la prononciation, et en a lui-même fait usage dans le recueil de ses lettres en 8 vol. (1794) intitulé: *Correspondance de cinquante ans.* Mais ses critiques ont prétendu qu'il a donné une méthode d'*hétérographe*, et peu de personnes l'ont adoptée, quoiqu'on en reconnaisse l'utilité.

CHAPITRE XXIX.

Poésie. — Notice des poëtes épiques, didactiques, satiriques, lyriques, etc.

LA poésie est une des branches les plus riches de la littérature Anglaise. Peut-être après les Shakespeare, les Milton, les Dryden, les Pope, les Thompson, n'a-t-il existé aucun poëte qu'on puisse mettre au même rang; mais il en est plusieurs qui méritent après eux une place honorable. Sans remonter à une époque reculée, l'Angleterre a vu fleurir pendant les quarante dernières années du dix-huitième siècle, Gray, Whithead, Collins et Warton, dont les poésies lyriques sont supérieures à celles de leurs prédécesseurs, si on excepte l'ode sublime de Dryden sur la musique. Elle a vu paraître à

cette époque, quatre poëmes didactiques d'un grand mérite : les *Plaisirs de l'imagination* d'Akensinde, l'*Art de conserver la santé* d'Amstrong, la *Chasse* de Somerville et le *Jardin Anglais* de Mason. Elle a possédé en même temps, l'intéressant Goldsmith, l'ingénieux Tickell, le satyrique Churchill, etc.; enfin, elle a eu plusieurs poëtes traducteurs, Colman, West, Pitt, qui, comme l'interprète d'Homère, ont su retracer dans leurs copies, les beautés des originaux.

Parmi les poëtes vivans, il en est plusieurs qui ne cèdent pas en mérite à ceux que nous venons de nommer; tels sont MM. Cowper, Béattie, Rogers, Hoole, Walcott, Gifford, etc.; mais à côté de ces écrivains justement estimés, combien de versificateurs sans talent, ou remplis d'inégalités et de mauvais goût! Jamais l'Angleterre n'eut un aussi grand nombre de prétendus poëtes; chaque jour voit éclore quelque recueil de poésies; ils se succèdent presque aussi rapidement que les romans. « On ne peut attribuer, dit M. Aikin, cette abondance de productions poétiques, qu'à l'indulgence excessive avec laquelle on les traite. Le vrai goût ne saurait aprouver cette négligence de composition, que nous observons tous les jours dans

les ouvrages de nos versificateurs : l'absence de la rime, les vers prosaïques, les tournures communes, voilà ce qui les caractérise. On multiplie les mauvais vers, en se rendant peu difficile sur leur mérite, et on perd le goût de la bonne poésie, en lisant des vers qui n'en méritent pas le nom. (*). »

Nous ne donnerons ici les notices que des poëtes dont le succès a été confirmé par le suffrage des hommes de goût. Il en est plusieurs qui se sont essayés dans l'épopée, la carrière la plus vaste où puisse entrer le génie poétique ; mais aucun ne l'a parcourue avec succès. Il faut cependant reconnaître que M. Robert Southey, auteur de *Jeanne d'Arc*, poëme en dix chants, a montré un talent d'un ordre supérieur. Voltaire avait, pour ainsi dire, profané ce sujet vraiment épique : M. Southey, ardent ami de la liberté, l'a choisi parce qu'il l'a trouvé favorable au développement de tous les sentimens généreux ; il n'avait que vingt-cinq ans, lorsqu'il a achevé ce poëme. Si on l'examinait d'après les règles d'Aristote, on y trouverait de grands défauts ; mais la richesse et la variété des descriptions, l'énergie et la noblesse des sentimens, un intérêt vif et soutenu,

(*) V. *Lettres d'un père à son fils*, t. II.

le font lire avec plaisir. M. Southey travaille à un autre poëme épique, qu'il se propose de finir et de corriger avec soin. La même année (1801) a vu produire trois poëmes épiques; l'*Alfred* de M. Pye, le *Richard cœur-de-lyon* de M. Burgess et la *Britannia* de M. Ogilvie. On dirait que c'est aujourd'hui la mode en Angleterre, d'entreprendre des poëmes épiques, comme jadis en France, à l'époque où les Chapelain, les Scuderi, les Demarets, les Lemoine, Les St.-Amand, (*). etc., embouchaient en même temps la trompette héroïque.

Les Anglais ont été plus heureux dans la traduction des poëmes épiques. John Mickle, mort depuis peu d'années, a traduit la *Lusiade* de *Camoens*, avec tout le feu, toute l'élégance d'un auteur original. Les critiques anglais, le placent parmi les traducteurs classiques, et s'étonnent qu'il n'ait pas une plus grande célébrité. M. John Hoole, à qui on doit les traductions du *Tasse*, de *l'Arioste* et de *Métastase*, paraît jouir de toute sa réputation; on donne la préférence à celle de la *Jérusalem délivrée*. Il était sans doute moins difficile de rendre dans

(*) Auteurs de la *Pucelle*, de l'*Alaric*, du *Clovis*, de la *Louisiade*, du *Moïse sauvé*.

la langue anglaise, le style élégant, noble et énergique du Tasse, que de prendre tour à tour tous les tons avec l'Arioste, ou de retracer la grâce, la délicatesse et l'harmonie de Métastase. Plusieurs années après avoir donné la traduction complète de *Rolland furieux*, M. Hoole, forma le projet de le réduire en vingt-quatre chants, et de suivre dans le récit, l'ordre prescrit par les règles de l'art; mais il a mutilé l'Arioste, sans faire de son poëme un ouvrage régulier. M. Hayley a donné des traductions estimées de *l'Enfer* du *Dante* et de *l'Araucana d'Ercilla*. Il a mieux réussi à rendre les descriptions pleines d'images du poëte Espagnol, que la majestueuse simplicité et la mâle énergie, du père de la poésie Italienne.

Les poëtes anglais de nos jours ont obtenu plus de succès dans la poésie didactique. M. Hayley, que nous venons de citer, a publié quatre poëmes de ce genre qui lui assurent un rang distingué après Pope; quelques critiques ont même voulu le comparer à ce grand poëte qu'il a pris pour modèle, mais il est aisé de voir qu'il n'a pas été aussi favorisé de la nature. Il a beaucoup d'élégance et d'harmonie dans son style; ses images sont justes et nobles; son ton est égal et soutenu, mais il manque souvent de

force et de précision, de chaleur et d'intérêt. Le premier poëme didactique de M. Hayley est intitulé : *Essai sur la peinture ;* le second, *Essai sur l'histoire ;* le troisième, *Essai sur la poésie épique*, et le quatrième, *le Triomphe du caractère*. Le second de ces poëmes est celui qui a eu le plus de succès. Il y a plus de talent poétique dans le quatrième ; mais on y désire un style plus simple et moins d'allégories. Ces poëmes sont accompagnés de notes assez étendues, où l'on trouve beaucoup de connaissances, d'esprit et de goût.

Le poëme de M. Darwin, intitulé le *Jardin Botanique*, est connu en France par l'élégante traduction qu'en a faite M. Deleuze. On y trouve des tableaux rians, des détails heureux, mais il manque de simplicité ; il y a souvent de la recherche dans les pensées, et de l'affectation dans les ornemens. « M. Darwin, dit un critique anglais (*), a certainement beaucoup d'imagination, mais la bonne poésie demande quelque chose de plus. » Le poëme de M. Sargent, intitulé *la Mine*, a pour sujet les merveilles du règne minéral. L'auteur a fait une heureuse tentative pour unir la poésie à la science ; il a

(*) *The Pursuits of literature.*

rendu son poëme intéressant, en prenant pour sujet l'histoire d'un noble autrichien condamné aux mines, et de sa femme, également d'une haute extraction, qui dans la fleur de la jeunesse et de la beauté voulut le suivre dans sa prison souterraine. M. Sargent a fait plusieurs odes que les Anglais comparent à celles de Gray, un de leurs meilleurs poëtes lyriques.

M. Bloomfield, auteur du *Valet du Fermier*, sera cité parmi les phénomènes littéraires; sans avoir reçu aucune instruction, et au milieu des occupations de son humble métier de cordonnier, il a composé un poëme qui tient un rang distingué parmi les ouvrages anglais du genre pastoral et didactique. Sans doute les circonstances de sa vie particulière ont contribué au succès de son poëme, que les Anglais ont accueilli avec enthousiasme; mais on ne peut s'empêcher d'y remarquer un caractère original, une naïveté et une espèce d'abandon champêtres, toujours accompagnés de la morale la plus pure, et de réflexions où l'ame douce et bienveillante de l'auteur se peint toute entière.

M. Knight a donné deux poëmes didactiques: le premier intitulé *Le Paysage* (*The Landscape*) (en 3 liv.), traite de la théorie des jardins. Les critiques anglais l'ont loué comme ouvrage

de poésie; mais ils n'ont pas approuvé ses principes, parce qu'il attaque le système de Brown et de ses disciples (*); le second poème de M. Knight a pour titre *Les Progrès de la société civile* (en 6 liv.); l'auteur décrit les différens degrés de civilisation, par lesquels l'homme a passé; l'état de chasseur, celui de pasteur et celui d'agricole. Il expose l'origine et les progrès des arts, des manufactures et du commerce, et leurs effets sur la société et les mœurs; il examine l'influence du climat et du sol sur l'homme, et enfin celle du gouvernement. M. Knight a de l'élévation dans les sentimens, de la justesse dans les idées, de la force et de l'élégance dans le style. On lui a reproché de n'avoir pas assez poli son ouvrage pour en faire disparaître les vers faibles ou négligés. M. Polwhele a cru, comme deux écrivains français (**), que l'on peut traiter de l'éloquence en vers, et que l'art du poète et celui de l'orateur ne sont qu'un seul art; son poème didactique, intitulé *l'Orateur anglais*, a beaucoup de mérite: les règles qu'il

(*) *V.* le chap. *Des Jardins.*

(**) L'abbé Villers, auteur d'un poème sur l'*Art de prêcher*; et l'abbé de Lisserre, auteur d'un poème sur l'*Eloquence*.

prescrit sont judicieuses; mais les exemples qu'il donne pour éclaircir les préceptes n'ont pas assez de beauté et d'intérêt pour en faire disparaître entièrement la sécheresse.

Les Anglais unissent souvent au genre didactique le genre descriptif et moral. On met dans cette classe un autre poëme de M. Polwhele, supérieur à celui dont nous venons de parler, intitulé *l'Influence de l'attachement local* (en sept liv.); l'auteur a su joindre les discussions philosophiques sur le principe de l'association des idées aux descriptions poétiques propres à expliquer les principes qu'il a adoptés. Son poëme est écrit en stances, comme ceux de Spencer; il y a de l'élégance, du feu et de l'intérêt, et il mérite, selon les critiques anglais, d'être placé au rang des meilleurs ouvrages de poésies qui ont paru dans le siècle dernier. Parmi les poëtes anglais vivans, il n'en est aucun qu'on lise et que l'on cite davantage que M. Cowper. Personne, si on excepte Thompson, n'a étudié la nature avec plus de soin et ne l'a copiée avec plus de fidélité. Il traite presque toujours des sujets de morale qu'il sait embellir par les grâces de l'imagination et par l'intérêt du sentiment. Ses petits poëmes, intitulés *les Propos de table*; *les Progrès de l'erreur*;

la Vérité; l'Espérance; la Charité; la Conversation; la Retraite, etc., montrent une grande variété de style, des pensées exprimées avec la précision qu'exige le genre didactique, et des tableaux pleins de sentiment. Quelquefois on désirerait plus d'élégance dans l'expression et plus d'images dans le style, mais en général l'auteur sait les proportionner aux sujets qu'il traite; c'est sur-tout par son poëme intitulé *the Thask*, que M. Cowper s'est placé parmi les poëtes anglais les plus célèbres. Ce poëme n'a pas proprement de plan, défaut moins sensible dans un poëme de morale. L'auteur profite de la liberté qu'il s'est réservée pour traiter des sujets très-variés; il plaît, il attache, il instruit en s'adressant tour à tour à la raison, à l'imagination et au cœur. Peu de poëtes l'égalent dans la peinture des scènes domestiques et de la vie champêtre.

M. James Beattie, célèbre comme philosophe moraliste, ne l'est pas moins comme poëte. Le plus considérable de ses ouvrages de poésie est le poëme intitulé le *Menestrel*, (*the Minstrel*); son but a été de tracer les progrès d'un génie poétique né dans des temps d'ignorance, depuis les premiers développemens de l'imagination et de la raison jusqu'à l'époque où il est capable de paraître dans le monde comme *Me-*

nestrel, c'est-à-dire, comme un poëte et un musicien *itinerant*, caractère qui dans les idées des anciens Bretons était non-seulement respectable, mais sacré. Le goût de M. Beattie est pur, sa versification élégante, et pour le choix des expressions et des images, il ne cède à aucun de ses contemporains. Les Anglais regrettent qu'il n'ait pas, comme Pope, cultivé les muses jusqu'à la vieillesse.

Peu de poëmes ont eu autant de succès que *les Plaisirs de la mémoire*, de M. Samuel Rogers, publié en 1793, et réimprimé depuis dix fois. Il est plein de descriptions riantes et variées, de sentimens délicats, de fictions ingénieuses. A la suite de la dernière édition on a mis plusieurs pièces du même auteur, où l'on trouve la même élégance de style. M. Merry, plus connu sous le nom *Della Crusca*, a fait sous le titre des *Peines de la mémoire*, un pendant au poëme de M. Rogers. Celui-ci avait offert les scènes les plus intéressantes des époques heureuses de la vie, dont le souvenir cause des sensations agréables. M. Merry fixe l'attention sur ces circonstances tristes et affligeantes qui produisent des souvenirs pénibles et amers. On trouve dans son poëme de l'imagination, du sentiment, un style élégant et poétique. Quel-

ques critiques l'ont préféré à celui de M. Rogers. M. Thomas Campbell a chanté des plaisirs plus grands que ceux de la mémoire, les *Plaisirs de l'Espérance*. Son poëme manque d'un plan régulier, mais il contient un grand nombre de tableaux pleins d'imagination, de force et d'intérêt, et il respire partout l'enthousiasme des sentimens les plus généreux. Le premier ouvrage de M. Campbell a fait espérer qu'il sera un jour au rang des poëtes anglais les plus célèbres.

M. James Hurdis, ci-devant professeur de poésie à l'Université d'Oxford, a donné un poëme intitulé : *le Curé de Village*, distingué par une élégante simplicité et une délicatesse de sentimens qui rappellent les auteurs classiques. Il a aussi publié un recueil de poésies où l'on trouve le même goût et le même talent, mais moins d'intérêt que dans son *Curé de Village*. Le poëme sur la *Sympathie* par M. Pratt, est un des meilleurs qui aient paru dans ces dernières années. L'auteur y montre un grand talent pour décrire, pour embellir les maximes de la morale, et sur-tout pour émouvoir la sensibilité. Ses poëmes intitulés : *les Larmes du génie*, *le Triomphe de la bienfaisance*, *l'Humanité ou les droits de la nature*, etc., ont

le même mérite (*). M. Pye, poëte lauréat, a publié en 1783, sous le titre de *Progrès du rafinement*, un poëme sur le luxe et les arts. C'est un des meilleurs ouvrages de ce poëte qui joint à une versification élégante, un goût sûr et la justesse des idées. On a aussi de lui une bonne traduction de l'*Art de la guerre* du roi de Prusse. Les poëmes descriptifs et moraux de M. Crabbe, intitulés *la Bibliothèque*, *le Papier-nouvelle*, et *le Village* ont eu beaucoup de succès. Le dernier offre un tableau intéressant et fidèle des mœurs des villageois. M. Coombe, dans son *Paysan l'Auburn* ou l'*Émigrant* a donné une imitation heureuse du *Village abandonné de Goldsmith*.

M. Jephson, a fait un long poëme, intitulé les *Portraits romains*, dans lequel il trace les caractères des hommes les plus célèbres de Rome, depuis sa fondation jusqu'au temps d'Auguste. Son ouvrage n'a aucune espèce de cadre, c'est une galerie divisée en sections, et l'exécution répond au plan. Il y a des morceaux, sur-tout ceux qui sont imités des auteurs classiques, où l'on trouve de l'énergie et du talent;

(*) *V.* le chap: *Romans*.

mais il est souvent incorrect, dur et prosaïque. M. Jephson a tracé ses portraits dans l'idée de déprimer le gouvernement et les vertus de l'ancienne Rome, « et de montrer (ce sont ses expressions) son admiration réelle et son respect pour la plus excellente constitution et le plus heureux gouvernement qui aient jamais réglé les affections et la conduite de l'homme, et sur-tout pour exprimer son horreur pour la révolution française. » Les longues notes de cet ouvrage, orné de belles gravures et imprimé avec magnificence (*in*-4.°), sont remplies d'invectives contre les républicains français. C'est dans le même esprit que M. Jephson a publié, en 1794, un libelle infâme (en 2 vol. *in*-12), intitulé *les Confessions* de *J.-J. Couteau, citoyen français*, écrites par lui-même. M. Jephson a été membre du parlement d'Irlande. Il n'est pas besoin d'ajouter que *cet ennemi des vertus romaines* était du parti ministériel (*).

M. John Ogilvie a donné plusieurs poëmes, parmi lesquels on distingue ceux sur *le Jour du jugement* et sur *la Providence;* ce qui les caractérise c'est l'élévation des idées, et la richesse des images. On désirerait quelquefois

(*) *V.* le chap : *Auteurs dramatiques.*

plus d'élégance dans le style. Le poëme sur la *Mer*, par M. John Bidlake, offre un grand nombre de belles descriptions, entremêlées de réflexions philosophiques et morales, et de récits intéressans et pathétiques. M. Bidlake s'était fait connaître par un poëme sur les *Progrès de la poésie, de la peinture* et *de la musique*, où l'on trouve de l'invention, des idées justes et un style plein d'images, mais déparé souvent par des inégalités et des négligences. Ces défauts se font beaucoup moins apercevoir dans le poëme de *la Mer*. M. Alexandre Thompson a aussi publié deux poëmes estimés : l'un est intitulé le *Jeu du whish*, et l'autre le *Paradis du goût*. Il a su dans le premier intéresser par des fictions ingénieuses; dans le second, le dieu du goût apparaît à l'auteur et l'enlève pour lui faire voir les merveilles de son empire. Il parcourt avec lui le jardin de la Beauté; la vallée de la Pitié; la maison du Ridicule; la montagne du Sublime; l'île de l'Imagination. Dans ces différentes divisions les plus célèbres écrivains anciens et modernes sont représentés dans une forme dramatique et caractérisés avec exactitude. L'auteur change de mètre en changeant de sujet; il n'est pas également heureux dans les différens styles.

La satyre, qui n'est qu'une branche de la poésie didactique, est cultivée avec succès par les Anglais. On distingue parmi les poëmes satyriques, le *Nouveau guide de Bath*, de M. Cristophe Anstey, un des poëtes les plus originaux qu'ait aujourd'hui l'Angleterre. Ce poëme, rempli de sel, d'enjouement et d'une critique fine et délicate décrit les mœurs et le genre de vie de ceux qui fréquentent ce lieu, célèbre par ses eaux et encore plus par le concours de ceux qui s'y rendent pour jouir de tous les plaisirs. On trouve dans ce poëme les allusions les plus heureuses aux auteurs classiques, une ironie pleine de grâce et de finesse, et des portraits ingénieux et ressemblans; la versification est harmonieuse et facile. Le *Ball d'élection*, second ouvrage de M. Anstey, est dans le même genre que le précédent, mais peut-être d'un mérite inférieur. Ces poëmes ont produit une foule d'imitations; aucune ne mérite d'être citée, si ce n'est le *Guide du plaideur*, ouvrage d'un des fils de M. Anstey, qui présente avec beaucoup de sel et d'*Humour* tous les secrets de la chicane. On a encore de M. Anstey, une satyre très-piquante intitulée *le Prêtre disséqué*; et deux poëmes, l'un sur la mort du marquis de Tavistock, père du feu duc de Bed-

ford, et l'autre sur la séduction, intitulé *la Fille du Fermier*. Ces deux derniers ouvrages prouvent que monsieur Ansley n'a pas moins de talent pour le genre pathétique que pour celui de la satyre.

M. William Gifford est célèbre par deux poëmes satyriques, la *Baviade* et la *Meviade*, les meilleurs qui aient paru dans la langue anglaise depuis la *Rosciade* de Churchill. Dans le premier, il censure le mauvais goût introduit par M. Merry (*Della Crusca*), et par une foule de ses imitateurs. Quoique leurs ouvrages eussent du succès, ou plutôt de la vogue, M. Gifford parvint à faire sentir que ces poëtes n'avaient qu'un faux brillant, et qu'ils devaient être proscrits par le bon sens et le bon goût. La *Meviade* est principalement dirigée contre ceux qui ont introduit au théâtre le genre romanesque et l'usage des machines. Ces poëmes sont non-seulement remplis de sel et de bonne plaisanterie; mais on y trouve de l'imagination et un style poétique. Quelques critiques anglais regardent M. Gifford comme le plus correct de tous les poëtes qui ont écrit après Pope.

Le docteur Jhon Walcott, plus connu sous son nom poétique de Pierre Pindare (*Peter Pindar*), est un des poëtes les plus originaux

qu'ait eu l'Angleterre; il excelle sur-tout dans la satyre, à laquelle il a su donner toutes sortes de formes, mais il n'est pas moins supérieur dans le genre lyrique et dans la poésie de sentiment. On trouve ordinairement dans ses vers l'union des qualités que demandent ces différens genres. Peu de poëtes ont été aussi féconds: il n'est arrivé aucun événement intéressant depuis plus de vingt ans qui n'ait exercé sa muse. Parmi ses ouvrages, un des plus estimés est le poëme héroï-comique, intitulé la *Longiade*; l'anecdote suivante en fournit le sujet: Le roi actuel, étant un jour à dîner, aperçut sur son assiette un insecte dégoûtant; choqué de cette vue, il porta aussitôt le décret que les cuisiniers, les marmitons, et tous les membres de la cuisine royale auraient la tête..... rasée. Il y eut beaucoup de murmures et de plaintes contre ce décret, mais il fut exécuté. On reproche au docteur Walcott d'avoir souvent abusé du dangereux talent de la satyre et d'avoir trop écrit sur des sujets de circonstance, dont l'intérêt n'est que passager.

L'auteur de la Revue de la littérature (*Pursuits of Littérature*) poëme satirique en quatre dialogues, est très-inférieur en mérite poétique aux trois écrivains dont nous venons de parler; cependant cet ouvrage, dont la première partie

parut en 1794, a eu un succès prodigieux : il le doit en partie au genre satirique, qui plaît toujours à une classe nombreuse de lecteurs, et à l'attention de dénigrer tous ceux qui sont dissidens en religion et sur-tout en politique. Les longues notes, pour lesquelles le texte semble avoir été fait, ont aussi contribué au succès de l'ouvrage ; elles sont en général ingénieuses, piquantes et instructives, quoique hérissées de passages grecs, latins, français et italiens. On attribue la revue de la littérature à M. James Mathias, commis de la trésorerie. Cette qualité explique pourquoi, sous prétexte d'attachement à l'église et à l'état, il prêche la superstition et le despotisme. Elle fait aussi connaître le motif de ses déclamations virulentes et calomnieuses contre la France et contre tous ceux qui se sont déclarés pour la paix.

Il nous reste à parler des poëtes qui ont donné des recueils de poésies de peu d'étendue, et de différens genres. M. Jerningham a fait plusieurs pièces dans le genre élégiaque, où l'on trouve beaucoup d'élégance et de pathétique : son élégie intitulée *la Religieuse* a souvent été citée. Le recueil de ses poésies, en deux volumes in-12, a eu de nombreuses éditions. M. Irwin, natif de Calcuta, est sur-tout connu par ses *Eglogues*

orientales. Au talent poétique que demande ce genre, il joint celui de bien peindre les mœurs des orientaux. Le recueil de poésies diverses publié par M. Coleridge a fait espérer à l'Angleterre qu'elle aura un grand poëte de plus. Il a de la hardiesse dans les idées, de la nouveauté dans les images et de la sublimité dans les sentimens. On y trouve cependant des négligences et quelquefois de l'affectation. Son *monody*, sur la mort du poëte Chatterton a été admiré par les critiques les plus sévères. On a encore de lui un drame historique, intitulé *la Mort de Roberspierre*. M. Southey avait publié, avant son poëme de *Jeanne d'Arc*, un recueil de poésies diverses qui ont eu un grand succès. On distingue dans ce recueil les *Sonnets sur l'esclavage des nègres*, les *Plaintes du pauvre*, le *Triomphe de la femme*, etc. Quelques-unes de ces poésies se ressentent de la prodigieuse facilité avec laquelle il compose.

M. John Bowles n'est inférieur à aucun des poëtes que nous venons de nommer; ses sonnets élégiaques et descriptifs offrent une simplicité noble et élégante, et beaucoup de délicatesse et de pathétique; on trouve le même mérite dans son *Tombeau d'Howard*. Les poëmes de *Coombe-Ellen* et du *Mont St.-Michel*, contiennent des

descriptions très-vives et des récits pleins d'intérêt. M. Georges Dyer, un des défenseurs les plus éloquens des droits du peuple, a donné un recueil de poésies remarquables par la justesse et la force des pensées et par l'énergie et l'élégance de l'expression. M. Merry, dont nous avons déja parlé, ayant été reçu à l'académie *della Crusca*, pendant son séjour à Florence, a depuis publié presque tous ses ouvrages sous le nom *della Crusca*; ils ont eu presque tous beaucoup de succès, ce qui n'a pas empêché qu'ils n'aient été censurés avec beaucoup de rigueur par les auteurs de la *Meviade* et de la *Revue de la littérature*, et par d'autres critiques. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ses vers de faux brillans, de la négligence et de l'obscurité. Mais, quoiqu'il manque de goût, il a beaucoup de talent et d'esprit poétique; ses vers respirent les sentimens les plus généreux et sur-tout l'amour de la liberté, circonstance qui, sans doute, lui a suscité des censeurs et les a rendus plus sévères à son égard.

CHAPITRE XXX.

Chansons politiques, erotiques et bachiques.

L'évêque Lowth, dans son traité de la poésie sacrée, rapporte la chanson politique en l'honneur d'Harmodius, faite par Callistrate, que les enfans d'Athènes chantaient dans leurs symposies et que le peuple répétait dans les rues. Il observe ensuite que, si après les mémorables ides de Mars, les tyrannicides romains, eussent donné une pareille chanson à chanter au peuple du Suburra et du Forum; c'en était fait du parti et de la tyrannie des Césars. « Une pareille chanson, dit M. Knox, aurait fait plus que toutes les *Philipiques* de Cicéron, et cependant elle ne vaut pas mieux comme composition, que beaucoup de nos chansons patriotiques. Elle ressemble à beaucoup de nos chansons populaires, composées par Tom d'Urfey, et Alexandre Stevens, qui méritent autant que Callistrate, le nom de bons citoyens et de bons poëtes. Souvent des airs populaires, donnent du mérite aux paroles les plus simples et les plus triviales; les Anglais en ont un exemple

dans le *Lillabulcro*. Lord Wharton se vantait d'avoir chassé Jacques II du royaume, avec cette chanson. »

Parmi les chansons patriotiques des Anglais, la plus fameuse est, le *God save the king*, etc., qui fut faite au moment où Charles Édouard fit de grands progrès en Écosse; elle est devenue l'expression de l'attachement du peuple au monarque, et a été souvent répétée dans la dernière guerre. Le *Rule Britania, etc.*, (règne Bretagne, etc.,) a été faite pour célébrer les victoires des Anglais et réveiller l'orgueil national. La chanson *Hearts of oak are our ships*, etc., (nos vaisseaux sont des cœurs de chêne, etc.,) a été faite pour les marins, pour les animer et les encourager dans leurs travaux; d'autres chansons politiques ont aussi produit beaucoup d'effet dans le temps où elles ont été faites. Il est certain que le gouvernement Anglais ou les partis dominans, n'ont pas négligé d'employer le ressort de la poésie unie à la musique, qui a toujours un grand pouvoir, même sur les peuples les plus grossiers.

Les chansons politiques des Anglais, ne le cèdent pas à celles des autres peuples, mais il n'en est pas de même des chansons destinées à chanter l'Amour et Bacchus, qui ont autant

d'influence dans la vie privée, que les autres en ont dans la société politique; il importe aux bonnes mœurs, que les chansons de ce genre, n'inspirent que des sentimens honnêtes. On a dit que rien ne fait mieux connaître le caractère d'un peuple et ses mœurs du jour, que la composition de ces chansons, qui sont dans la bouche de tout le monde. Si on jugeait les Anglais d'après les chansons qui circulent, on ne s'en formerait pas une idée avantageuse. « Nous n'avons pas fait autant de progrès, dit M. Knox, dans l'art d'écrire les chansons, que dans les autres genres de poésie, car les anciennes sont encore les meilleures. Les airs des nouvelles chansons sont plus agréables, mais les paroles sont en général dépourvues d'esprit et d'élégance, et souvent de bon sens. Si ces chansons ont cours, malgré leur platitude, c'est qu'on a soin de les assaisonner d'équivoques grossières, ou même d'obscénités ouvertes.

» Les chansons que l'on compose pour le *Vaux-hall*, le *Ranelagh* et d'autres lieux d'amusement, ne valent guère mieux; il n'y en a presque pas que les femmes puissent chanter sans blesser les bienséances. Les meilleurs poëtes classiques anglais, ont écrit des chansons;

ils savaient qu'Anacréon, Sapho, Horace, doivent leur immortalité à ce genre : ils ne le dédaignaient pas; mais, qui est-ce, qui compose aujourd'hui des chansons pour le *Vaux-hall?* »

Dans les provinces, on chante encore les anciennes ballades, dont le docteur Percy a publié le recueil. Quoique dans l'enfance de la poésie Anglaise, la versification des bardes bretons fut dure et *inharmonieuse*, cependant l'élévation de sentiment et la moralité qui respiraient dans leurs compositions, les rendaient souvent intéressantes et instructives. Quelques poëtes de nos jours, ont composé des ballades dans le genre des anciennes : celle de Goldsmith, intitulée *Edwin* et *Angelina*, est un chef-d'œuvre de sentiment, qu'on a traduit dans toutes les langues, et qui a produit une foule d'imitations.

CHAPITRE XXXI.

Nouveaux recueils de poésies erses. Leur authenticité.

Depuis que M. Macpherson a donné la traduction des poëmes d'Ossian, on a recueilli plu-

sieurs autres poëmes galliques, qu'on a également traduits et dont plusieurs ont été publiés aussi dans leur langue originelle. Les plus estimées de ces collections sont celles de MM. John Smith, Clarke, Macdonald et Hill. On y trouve le même fonds d'idées et d'images, et souvent le même sublime dans les descriptions et le même pathétique de sentimens qu'on admire dans Ossian. Ces nouveaux monumens du génie des bardes Celtes, n'ont pas empêché d'élever encore des doutes sur l'authenticité des ouvrages du fils de Fingal. La plus forte objection qu'on ait faite contre cette authenticité, est tirée de la *presqu'impossibilité* d'apprendre par cœur des poëmes d'une si grande étendue. On doit observer d'abord que la coutume de confier beaucoup de choses à la mémoire, est très-ancienne dans la Grande-Bretagne. Probablement elle date du temps des druides, qui étaient obligés d'apprendre vingt mille lignes par cœur, avant d'être reconnus capables d'exercer les fonctions sacerdotales; car c'était une maxime constante parmi eux, de ne jamais confier à l'écriture aucun de leurs principes religieux. Les mœurs et les coutumes de *Highlanders* (montagnards d'Écosse), étaient propres à conserver les différentes productions

écrites ou dictées en leur langue. La constante pratique de réciter, qui est encore en usage, leur donnait les occasions d'entendre une longue composition assez souvent pour l'apprendre. Leur désir de s'amuser dans la solitude de la chasse ou de la vie pastorale, et de contribuer à l'agrément de la société, les porta à répéter ces poëmes aussi souvent qu'il était nécessaire pour les retenir. Cet usage empêchait qu'un poëme ne pût être oublié au point d'être perdu pour toujours, car si une personne en oubliait une partie, il y en avait mille autres qui s'en souvenaient.

Dans le pays de Galles, il y a encore aujourd'hui plusieurs personnes en état de répéter le récit des actions fabuleuses du roi Arthur et de ses mille héros, qui est aussi long que les poëmes d'Ossian. Les poëmes de Taliessen, le prince des bardes Welches, qui florissait en 800, ont été transmis par la tradition, comme les poëmes du barde Écossais. Les *Contes galliques*, qui ressemblent beaucoup pour la forme aux *Mille et une nuits arabes*, se sont conservés de la même manière. Quoique des *Schialachdas* ou des conteurs de profession, ne soient plus entretenus comme autrefois, dans les grandes familles, il y a encore des *Highlanders* qui peuvent

répéter du commencement jusqu'à la fin, le conte de *Cian-o-catham*, assez long pour fournir à l'amusement de plusieurs soirées.

Le docteur Johnson et d'autres critiques anglais, ont affirmé qu'il n'existe pas un manuscrit erse qui ait plus d'un siècle de date. Mais il est prouvé d'une manière incontestable qu'on a écrit très-anciennement en langue gallique, des poëmes, des histoires, des généalogies de familles, et des traités, sur différens sujets. Junes, dans ses *Recherches* (*), rapporte une chronique des rois d'Écosse, depuis Kennet Macalpine jusqu'à Kennet III, extraite d'une histoire écrite en langue gallique, avant l'année 1291. M. Macnicol rend compte de plusieurs manuscrits en caractère et en langue gallique, possédés par M. Macintyre de Glencoe. M. Mackenzie, secrétaire de la société des *Highlanders*, est dépositaire d'un grand nombre de manuscrits écrits également en langue et en caractères galliques. Aucun n'est d'une date aussi moderne que ceux dont parle le docteur Johnson. Plusieurs ont été écrits depuis plus de cinq cents ans, et d'autres sont si anciens, que les dates ne peuvent être devinées que par

(*) V. *Inquiry*, p. 605.

les sujets qu'ils traitent. Parmi ces derniers, il y a deux volumes qui sont très-remarquables. L'un est un grand *in-folio*, appelé *An Duanaireadh Ruadh*, (ou le Rimeur rouge,) qui fut donné à M. Macpherson, traducteur d'*Ossian*, par M. Macdonald de Kiles. Il contient différens ouvrages, et entr'autres plusieurs poëmes d'Ossian et les contes galliques. L'autre est intitulé : *An Leabhor Deary*, ou le Livre Rouge, qui fut donné à M. Macpherson par le barde Macvurich. Ce barde possède un grand nombre de manuscrits galliques. A la sollicitation de M. Macdonald, traducteur et éditeur des poésies erses, il a consenti à ouvrir son dépôt et à laisser emporter à Edinburgh, une partie de ces manuscrits, pour la satisfaction des curieux. M. Macnicol a vu plus de mille pages de ces manuscrits, cédés par le barde Macvurich.

Il n'est, au reste, nullement nécessaire pour démontrer l'authenticité des poëmes d'Ossian, de prouver que plusieurs existaient manuscrits avant que M. Macpherson en donnât la traduction. Il est incontestable, et c'est une vérité, que les amis de l'anti-écossais Johnson, n'osent plus révoquer en doute, que les plus beaux passages des poëmes galliques, sont encore répé-

tés dans les *Highlands*. Les critiques les plus difficiles se bornent à dire que M. Macpherson à combiné, disposé et lié avec art des rapsodies, des morceaux détachés. C'est ce que M. Macpherson disait lui-même à qui voulait l'entendre. Un ouvrage ainsi formé, quelques beautés qu'il renferme, ne peut avoir le mérite de l'ensemble. « Il n'est aucun lecteur de goût, dit un critique anglais, qui n'admire la chaleur et l'énergie des descriptions d'Ossian; qui ne soit touché des sentimens pathétiques exprimés dans Fingal et Temora; mais les ouvrages du barde Celte, considérés dans leur ensemble, ne sont qu'une agréable rapsodie poétique (*a delightful piece of poetical patchwork.*) On peut les comparer avec les productions irrégulières de l'imagination orientale; ils ne perdront pas beaucoup à cette comparaison : mais les mettre en parallèle avec les sublimes modèles du génie grec, c'est insulter au bon goût et au bon sens ».

La dispute sur l'authenticité des poésies d'Ossian, n'aurait jamais eu lieu, si Macpherson n'avait eu la faiblesse impardonnable d'aimer à en passer pour l'auteur, et s'il n'avait en conséquence refusé de donner des éclaircissemens qui auraient dissipé tous les doutes. L'un des meilleurs ouvrages qui aient paru sur cette ma-

tière, est celui de M. Clarke, éditeur et traducteur d'un recueil de poésies erses. Il réfute de la manière la plus satisfaisante l'*Examen de l'authenticité des Poésies* d'Ossian, que le docteur Williams Shaw composa à la sollicitation de son ami le docteur Johnson. L'opinion du docteur Shaw semblait avoir d'autant plus de poids, qu'il a une connaissance profonde de la langue erse, ainsi que le prouve son dictionnaire gallique et anglais, en 2 vol. in-4°.

CHAPITRE XXXII.

Tombeau d'Ossian.

DANS le comté de Perth, il y a une vallée nommée *Glen-Almon*, formée par des rochers si élevés, et si projetés des deux côtés, qu'on n'y voit le soleil que deux à trois heures dans les plus longs jours. C'est dans cette obscurité presque continuelle que se trouve le *Clachan-Ossian* ou le tombeau d'Ossian. Il est formé d'une pierre de sept pieds et demi de long et de cinq de large, et de quatre autres pierres grises, telles que Ossian en décrit dans ses poëmes. Le tombeau est en-

touré d'une enceinte circulaire de deux cents pieds de circonférence, et formée de pierres brutes de trois pieds de hauteur.

Lorsque l'on construisit la route militaire de Stirling à Inverness, qui traverse l'enceinte, les soldats soulevèrent avec des machines la pierre supérieure du tombeau, et trouvèrent au-dessous un cercueil rempli d'ossemens brûlés. L'intention de l'officier qui dirigeait les travaux dans cette partie, était de laisser les restes d'Ossian dans le tombeau, et dans la même position où on les avait trouvés, jusqu'à ce que le général Wade eût pu les voir ou donner ses ordres à ce sujet. Mais les habitans des environs au nombre de quatre à cinq cents, pleins de respect pour la mémoire de ce barde immortel, se rassemblèrent autour de sa tombe, enlevèrent ses restes au son des cornemuses et en faisant des rits funèbres, et les déposèrent avec beaucoup de solemnité dans un cercle de larges pierres, sur le sommet d'un rocher écarté et d'un accès difficile, afin qu'on ne vint plus troubler leur repos. Les habitans de Glen Almon montrent aux voyageurs ce second tombeau du fils de Fingal, qui méritait sans doute d'autres honneurs et un monument plus digne de sa renommée.

Une tradition immémoriale et uniforme

prouve que le *Clachan-Ossian* est en effet le tombeau de ce barde celèbre. Une foule de circonstances confirment cette tradition. Les poëmes galliques attestent que Fingal avait fixé sa résidence dans cette partie de la Calédonie, afin d'être plus à portée de surveiller les mouvemens des Romains. Ce fut là le théâtre de sa gloire, et qu'il défit l'empereur Sévère et Caracalla. (*). Près de l'Almon, est un petit village appelé *Fingal's Thatch-house*, la maison de Fingal ; et à la partie méridionale du lac Fraochy, est un lieu nommé *Fingal's Burial-place* (le tombeau de Fingal.) On voit aussi à trois milles de distance de *Clachan-Ossian*, une grotte qui porte le nom de Fingal. Les poëmes galliques nous apprennent également que dans la vallée de Turret, qui communique à celle d'Almon, il y avait des forges à Lochenlour où l'on forgeait les épées et les autres armes destinées pour l'armée de Fingal. Les mêmes poëmes disent qu'Ossian a résidé près de la rivière Barn, qui coule près de celle d'Almon. Il y a aussi une tradition qui porte qu'Ossian était possesseur de Monivard ou la colline des Bardes, située à peu de distance. Il est encore dans ce

(*) V. *Herodien*, *Dion*, etc.

pays d'autres monumens et d'autres traditions qui sont confirmées par les poésies des anciens Bardes, et qui servent à leur tour à expliquer ces poésies, et à en prouver l'authenticité. (*).

CHAPITRE XXXIII.

Théâtre.

LE parlement rendit en 1720, un bill pour réprimer la licence du théâtre. En vertu de ce bill, le nombre des théâtres fut restreint, et les nouvelles pièces furent soumises à la censure royale qu'exerce le lord Chamberlain. Ce ne fut point l'intérêt des mœurs qui provoqua cette mesure, comme on l'a prétendu, ce fut l'intérêt des ministres. La conduite de Robert Walpole, ayant été sévèrement censurée dans une comédie satirique, il fut alors résolu de réprimer la licence du théâtre qui allait toujours croissant; il proposa un bill auquel le célèbre lord Chesterfield s'opposa avec vigueur

(*) V. *Prospects and observations on a Tour in England and Scotland by Thomas Newte*; in-4°.

comme à une infraction de la liberté de la presse.

Ce qui prouve que réellement l'intérêt des ministres avait seul fait porter ce bill, c'est que depuis cette époque on a représenté plusieurs pièces licencieuses, qui ne pouvaient avoir qu'une funeste influence sur les mœurs du peuple. De toutes ces pièces, la plus immorale est l'*Opéra des Gueux*. Le principal personnage, voleur de grand chemin de profession, est doué de tant de courage, de générosité et d'autres bonnes qualités, qu'il est un objet d'imitation. On a vu nombre de jeunes gens, qui ayant été emprisonnés pour vols de grand chemin, ont affecté le caractère de Macheath, et se sont conduits, de la même manière que ce héros de l'*opéra des Gueux*. Ils chantent des airs, s'entretiennent avec leurs maîtresses et imitent à tous égards la conduite de leur modèle. Sans doute on ne peut avoir de plus fortes preuves des pernicieux effets de cette pièce. Fielding, magistrat de police, assurait que les vols étaient plus fréquens, toutes les fois qu'on la représentait: il demanda même qu'on en défendit la représentation.

Depuis environ quarante ans le théâtre anglais s'est beaucoup épuré. Cependant on trouve

souvent dans les comédie, des mots à double entente, des expressions libres qui peuvent faire rougir la modestie, « mais que la majorité des spectateurs du sexe, dit M. Wenderburn, aiment assez : elles sourient en se couvrant avec leurs évantails. » Lord Chesterfield attribue cette réforme au bon exemple du théâtre français ; et Hume dit, « que les Anglais ont senti la licence scandaleuse de leur théâtre, par l'exemple de la décence et de la moralité du théâtre français. » (*).

Ce qui a aussi contribué à cette réforme, c'est l'introduction d'un nouveau genre de comédie que les Anglais appellent *comédie sentimentale*, et qui répond à ce qu'on appelle en France *drame*, comédie larmoyante. Ce genre occupe presque entièrement le théâtre anglais. S'il en a banni les obscénités, les principes dangereux, il a fait en même temps dégénérer la véritable comédie. Au lieu de ces pièces où l'on trouvait une peinture vraie des mœurs, un dialogue naturel, on n'eut plus que des romans dialogués, quelquefois intéressans et toujours semés de lieux communs de morale. « Ce spec-

(*) V. *Essais politiques et moraux* de David Hume, vol. I.

tacle moral, dit M. Cooke (*), ne produit que de l'ennui. Un citoyen peut y conduire sa femme et sa fille avec autant de sûreté qu'à une chapelle de méthodistes, mais c'est avec la même probabilité de les voir faire des progrès dans la perfection. »

Dans ces dernières années, on a introduit sur les théâtres de Londres un nouveau genre connu sous le nom de *drames germaniques*, qui sont des traductions plus ou moins libres des pièces de Kotzebue, et de quelques autres auteurs allemands. Ces drames bizarres, nés également de l'impuissance de faire une tragédie ou une comédie véritable, ont eu beaucoup de succès à la représentation. Leur vogue a été un scandale pour les gens de goût, et tous les écrivains estimés se sont élevés avec force contre cette *invasion des barbares*. Il est intéressant de remarquer que ces auteurs germaniques, que les Anglais éclairés repoussent de leur scène, se disent tous, et sont en effet des imitateurs de Shakespeare. Schiller, le plus célèbre de ces écrivains dramatiques, dans l'épître qu'il adresse à Gœthe, pour lui reprocher d'avoir traduit le Mahomet de Voltaire,

(*) V. *Critique dramatique*.

prétend que Shakespeare, a seul connu la véritable tragédie, que Corneille, Racine et Voltaire, n'ont rien de grand, rien de vraiment tragique, et qu'il faut éviter les fausses règles du théâtre français.

C'est dans ces principes qu tzebue et leurs émules, ont composé leurs tragédies: on ne peut nier qu'ils n'égalent leur modèle, par l'irrégularité de leurs drames, la violation constante des règles, et le mélange monstrueux du comique et du tragique. Cependant les Anglais ne leur ont su aucun gré de ce *mérite* qu'on ne peut leur contester. On a droit d'être étonné de cette espèce d'inconséquence, car Schiller, Kotzebue, etc., sans avoir le génie de Shakespeare, ont cependant beaucoup de talent. Les Anglais, par une suite de l'esprit national, admirent-ils dans leur poëte ce qu'ils blâment dans des poëtes étrangers, ses imitateurs? Leur enthousiasme pour Shakespeare est-il en quelque sorte de tradition plutôt que réel et senti? « Tout admirées que sont les tragédies de Shakespeare, dit un observateur plein de goût et des lumières, ce ne sont pas celles dont le public aujourd'hui paraît le plus touché. Il n'en est aucune à la représentation de laquelle j'aie vu répandre autant de larmes qu'à celle de *Jeanne*

Shore, de *Venise sauvée*, de la *Fille Grecque*, du *Joueur*, etc. Ce serait une étrange prévention de ne pas voir que le mélange des scènes triviales ou bouffonnes, que ce grand poëte affectait d'introduire dans les sujets les plus élevés et les plus tragiques, nuit très-souvent à l'effet du caractère dominant de ses personnages et de leur situation. »

On croit sur le continent, que les Anglais aiment beaucoup plus la tragédie que la comédie. Je ne sais si tel était autrefois leur goût, mais il est certain qu'aujourd'hui on joue beaucoup plus souvent des comédies que des tragédies, et l'on ne peut douter qu'à cet égard les entrepreneurs ne consultent le goût du public. C'est sans doute pour se conformer à ce même goût, que tous les ans on donne sur les grands théâtres des pièces à machines, des pantomimes d'un genre très trivial, qui ne diffèrent de celles des petits spectacles de Paris, que par la variété et la beauté des décorations. Ce sont en effet ces pièces qui attirent le plus de spectateurs, ce qui ne donne pas une idée bien avantageuse de leur goût pour le théâtre. On prétend que tel a toujours été le goût des habitans de Londres, et que c'est ce qui a mis Shakespeare dans la nécessité d'entremêler ses

tragédies de scènes comiques, et d'y introduire des apparitions d'esprits et de spectres. On ajoute que les pièces où Shakespeare a fait usage de ces moyens, sont encore celles qui attirent un plus grand concours de spectateurs.

A Londres, les dernières galeries (*uper-galeries*) exercent à peu près la même influence que le parterre en France; mais elles ne sont pas aussi bien composées, puisque ce sont les spectateurs de la dernière classe qui les occupent. Les acteurs et quelquefois les auteurs, pour être applaudis, sont obligés de s'accommoder à leurs caprices et à leur humeur. Un des priviléges des *uper-galeries*, c'est de faire pleuvoir sur le reste des spectateurs, des débris de pommes et d'oranges. Si elles aperçoivent quelqu'étranger, il n'est pas rare qu'elles le choisissent pour but de ces traits incommodes et dégoûtans.

Ce n'est pas pour plaire seulement aux *uper-galeries*, que les auteurs comiques continuent à répéter les sarcasmes surannés contre la nation française, et a introduire dans leurs pièces des personnages français odieux ou ridicules. Au lieu de fomenter cette antipathie, contre une nation rivale, mais non essentiellement ennemie, pourquoi ne cherchent-ils pas à la

détruire? Pourquoi n'inspirent-ils pas des sentimens de cosmopolisme, qui n'exclut pas l'amour de la patrie? En France on a fait beaucoup de pièces qui respirent ces sentimens: on n'y permettrait pas la représentation d'ouvrages dont l'objet serait d'exciter la haine contre une nation étrangère. Pourquoi la permet-on en Angleterre? On ne peut alléguer pour excuse la liberté de la presse, puisque le théâtre est soumis à la censure, et qu'on ne peut représenter aucune pièce sans l'approbation du lord Chamberlain.

CHAPITRE XXXIV.

Shakespeare. Son caractère. Ennemi du beau sexe et de la liberté.

ON a dit avec raison, qu'en Angleterre il y a opposition sur tout, excepté sur Shakespeare. Rien n'égale l'admiration que les Anglais ont pour ce grand poëte, et certes leur enthousiasme est bien justifié, par les beautés sublimes, dont ses ouvrages sont remplis.

Shakespeare était né avec tout les germes de la poésie: on peut le comparer à la pierre de la

bague de Pirrhus, qui au rapport de Pline, offrait l'image d'Apollon et des neuf Muses, tracées par la main de la nature, et sans aucun secours de l'art. (Addisson.)

Ceux qui accusent Shakespeare d'avoir manqué de savoir, en font le plus grand éloge : il était naturellement savant, il n'avait pas besoin de la lunette des livres, pour lire dans la nature; il regarda en lui-même, et l'y trouva. (Dryden.)

Ce n'est pas Shakespeare qui parle le langage de la nature; mais plutôt la nature, qui parle le langage de Shakespeare; il est moins son imitateur que son maître. La nature est étrangère à des objets que Shakespeare a rendus naturels. (Guthrie.)

La poésie de Shakespeare est une vraie inspiration; il n'est pas tant l'imitateur de la nature qu'il en est l'organe, et il est moins juste de dire qu'il parle par elle, que de dire qu'elle parle par lui. (Pope.)

Le drame de Shakespeare ne resssemble pas au drame ancien; c'est un nouveau genre, un genre supérieur. Shakespeare ne voulut recevoir de lois de personne; il était lui-même législateur. Il a autant surpassé Sophocle et Euripide, Plaute et Terence, que l'aigle aux ailes

vigoureuses, s'élève au-dessus du roitelet. (Anonyme.)

Je ne lis que deux livres, la nature et Shakespeare : l'un est le commentaire de l'autre. (*idem.*)

Shakespeare est une espèce de religion établie en poésie. (Murphy.)

Cette dernière pensée d'un des meilleurs littérateurs Anglais vivans, dit assez que l'admiration pour Shakespeare, n'admet pas souvent l'examen et la discussion. Cependant malgré les éloges enthousiastes, que les Anglais prodiguent à Shakespeare, ceux qui ont le goût formé par les auteurs classiques, n'en reconnaissent pas moins ses grandes imperfections. Ils pensent avec Johnson, que ses défauts sont assez choquans pour obscurcir et détruire tout autre mérite que le sien; avec Blair, qu'il est douteux si ses beautés l'emportent sur ses défauts. Ils blâment l'extrême irrégularité dans la conduite, le mélange grotesque du sérieux et du comique, la fréquence des pensées peu naturelles et obscures, l'enflure, la dureté et la bizarrerie du style, et le goût pour les jeux de mots, qui est pour lui, dit Johnson, la pomme d'or pour laquelle il se détourne sans cesse de sa route. Ils reconnaissent que Shakespeare a à peine une seule pièce qu'on puisse appeler

bonne dans son ensemble, ou qu'on puisse lire avec un plaisir non interrompu, du commencement jusqu'à la fin. Ils disent enfin qu'on doit admirer Shakespeare, non à cause de la violation des règles; mais malgré cette violation, parce qu'il rachète tous ses défauts par deux des plus grandes qualités que puisse posséder un poëte tragique; les peintures vives et variées des caractères, l'expression forte et naturelle des passions.

Les Anglais conviennent d'autres défauts de Shakespeare, qu'il serait en effet difficile de dissimuler; telle est son ignorance que l'état dans lequel il vécut peut faire excuser, mais qui n'en n'est pas moins nuisible à l'effet de ses pièces. Il n'a aucun égard à la différence des temps ou des lieux, et il donne sans scrupule à un siècle et à une nation, les mœurs, les coutumes et les opinions d'un autre temps, et d'un autre peuple. Ses bévues en histoire et en géographie sont quelquefois plaisantes : dans ses deux *Gentlemen de Véronne*, il fait embarquer l'un d'eux à Véronne pour Milan, et un domestique parle de prévenir la marée. « La majorité d'un auditoire anglais, dit un critique, peut supporter un embarquement à Véronne; mais tout Italien qui se trouverait à la repré-

sentation de la pièce, pourrait-il s'empêcher de dire: ce grand Shakespeare, était un grand ignorant.» (*This great* Shakespeare *of the English was an ignorant Blokhead.*)

Un reproche plus grave qu'on peut faire à Shakespeare, c'est d'avoir écrit sans un but moral. Il sacrifie la vertu à la convenance, il cherche plus à plaire qu'à instruire, il laisse agir et parler ses personnages selon leur caractère, sans chercher à exciter l'amour du bien, et l'horreur du mal; leur exemple n'influe que par hasard. C'est un reproche, dit Johnson, que la barbarie du siècle de Shakespeare ne peut atténuer; car le devoir de tout écrivain, est de travailler à rendre les hommes meilleurs, et la justice est une vertu indépendante des temps et des lieux.

Examinez sous le rapport de la morale *Hamlet*, qui au jugement de plusieurs critiques, est la meilleure des tragédies de Shakespeare. Il fait apparaître des royaumes invisibles, un esprit qui exhorte, qui presse *Hamlet* de venger sa mort cruelle, par un meurtre aussi cruel, aussi lâche sur son oncle. Le jeune prince se décide à suivre ce conseil, et il y est si bien déterminé, qu'il ne sera pas content de tuer le corps de son oncle; mais qu'il veut aussi tuer

ı ame. Il aperçoit son oncle dans une hum-
› posture, à genoux, les yeux levés vers le
l, en apparence pénétré de repentir, deman-
nt pardon à Dieu de son offense. Le prince
dispose à le tuer; mais réfléchissant que s'il
fait dans ce moment, l'ame de son oncle s'en-
lera droit au ciel, (*will fly straight to hea-
n*), il s'arrête et se détermine à le tuer, lors-
'il sera dans quelque excès de débauche, afin
l'envoyer tout droit en enfer. (*Send him
ick to hell.*)

On a fait à Shakespeare, un autre reproche qui
st pas moins fondé, c'est d'être le détracteur
la plus belle moitié du genre humain. Il n'in-
troduit presque jamais une femme sur la scène,
que dans la vue de déprimer le caractère du
beau sexe; la simplicité stupide (*Silliness*) de
Desdemona, la folie d'Olivia, la cruauté de
Macbeth et les mauvaises qualités qui, en gé-
néral, distinguent ses autres personnages du
sexe, prouve que cette censure est fondée.

Enfin, Shakespeare a un défaut qui semble-
rait devoir diminuer l'enthousiasme des An-
glais en sa faveur, c'est qu'il ne respire nulle-
ment l'esprit de liberté. « Il serait à souhaiter,
dit Upton, que Shakespeare fût aussi exempt
de flatterie que Sophocle et Euripide. Pour ne

pas parler de plusieurs de ses lieux communs sur les rois qui approchent du blasphême, avec quelle maladresse il a introduit dans Macbeth, un médecin rendant compte à Malcom, qu'Édouard a touché les écrouelles, et cela pour faire servilement sa cour au roi Jacques, qui avait une grande idée de lui-même, à cause du prétendu don miraculeux de guérir les écrouelles, appelées en Anglais le *mal du roi*, (*King's evil.*) Dans son Henri VIII, le sujet qui devait finir au mariage d'Anne de Boleyn, est prolongé, afin de faire le baptême d'Elisabeth, et d'introduire en forme de prophétie, l'éloge de cette princesse. Ce n'est pas tout: lorsque cette pièce fut jouée quelque temps après devant le roi Jacques, Shakespeare y attacha un autre lieu commun prophétique de flatterie pour ce prince. Toutes les fois que Shakespeare emprunte un sujet de l'histoire romaine, il semble craindre de rendre justice aux simples citoyens; il est toujours favorable aux patriciens, qui étaient le *petit nombre en conspiration contre le grand nombre.* On dirait qu'il a été élevé à la cour de Néron, en voyant de quelles couleurs il peint les tribuns et le peuple. Il semble n'en avoir d'autre idée, que celle qu'il avait d'un attroupement de *Watt*

Tylers et de *Jacques Cades;* de là vient qu'il a gâté un des plus beaux sujets de tragédie, que fournisse l'histoire romaine, la vengeance de Coriolan. etc. »

CHAPITRE XXXV.

Commentateurs de Shakespeare.

SHAKESPEARE a à peine trois siècles d'existence, et il a déjà l'honneur d'être aussi peu entendu qu'Homère, et d'avoir autant de commentateurs que lui. C'est un signe des progrès de la raison humaine qu'un commentateur ne soit pas idolâtre de son auteur, et qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Mais malgré les progrès des lumières, les éditeurs de ce grand poëte ne sont pas exempts de cette espèce d'idolatrie, beaucoup plus blâmable en eux que dans les glossateurs des anciens. Quelles que soient en effet les beautés naturelles dont sont semés les ouvrages de Shakespeare, il ne peut être considéré comme auteur classique. Il est trop souvent défiguré par des passages obscurs et de mauvais goût, par des im-

perfections de toute espèce pour qu'on puisse l'offrir comme modèle.

Après le soin d'excuser, sinon de louer, ce qu'il y a de plus défectueux dans Shakespeare, la principale occupation de ses commentateurs est de rétablir le texte de ses ouvrages dans sa pureté primitive; ce travail est d'autant plus ridicule que non-seulement ce poëte est un auteur à demi barbare, mais qu'il n'existe aucun manuscrit authentique de ses pièces et qu'il n'a pas publié lui-même celles qui furent imprimées de son vivant. « Shakespeare, dit un critique anglais (*), paraît avoir entièrement négligé ou dédaigné d'avoir de la réputation dans les temps à venir. » Ce ne fut que sept ans après sa mort (en 1623), que ses pièces furent pour la première fois recueillies et publiées en un corps (*in*-fol.°), par deux comédiens, Hemminge et Condell. Une seconde édition, corrigée par les mêmes éditeurs, parut en 1632. C'est un fait remarquable qu'il n'y ait eu d'autre édition de ce poëte, aujourd'hui si populaire, que quatre-vingt-deux ans après, c'est-à-dire en 1714, époque où Rowe donna la troisième sans presqu'aucune correction. Dans ce long intervalle

(*) V. *Pursuits of litt.* p. 82.

de temps la collection des œuvres de Shakespeare était extrêmement rare, et on ne connaissait de lui que quelques pièces, la plupart mutilées par les comédiens qui les arrangeaient à leur manière pour le théâtre, comme cela se pratique encore aujourd'hui. La grande réputation de Shakespeare date de l'édition qu'en donna Pope, comme celle de Milton date des observations d'Addisson sur le *Paradis perdu*. Ainsi les Anglais n'ont senti tout le mérite de leurs deux plus grands poëtes que lorsqu'ils en ont été avertis par deux hommes dont l'autorité était imposante.

L'édition de Pope a été suivie par celles de Théobald, de Hanmer, de Warburton, de Capell, de Johnson, de MM. Steevens et Malone, etc. Parmi ces éditeurs il y en a, tel que Johnson, qui ont du goût, une saine critique et une érudition choisie; mais la plupart se livrent à des recherches minutieuses, entassent des citations inutiles, éclaircissent et expliquent longuement les expressions, les pensées, les allusions les plus triviales, les plus grossières et souvent les plus obscènes. « Les commentateurs de Shakespeare, dit le critique que nous avons cité, donnent avec un soin particulier, et même avec zèle, de longs détails sur les ma-

nières et les recettes différentes que le siècle de la *reine vierge*, Élisabeth, connaissait ou recommandait pour le service de la *reine d'amour*. Des pages entières sont remplies de détails sur les stimulans vénériens, sur les vertus de la *confiture kissing*, des *prunes stewed* et de la racine de *panicaud*. M. Steevens a traité si complétement ce qui regarde les *prunes stewed*, qu'il n'a oublié que d'en dire le prix. On ne sait plus quel livre on tient quand on lit de pareils commentaires : on est tenté de croire que ces révérends ou irrévérends commentateurs ont changé de sexe, et qu'ils sont devenus ce que Milton appelle dans son apologie (*old prelatesses*) de vieilles abbesses de certains couvens. »

M. Georges Steevens, le plus ancien des commentateurs vivans de Shakespeare, publia, en 1766, vingt pièces de cet auteur, avec des remarques la plupart historiques. L'édition du célèbre Johnson avec des notes critiques, en huit vol. *in*-8.°, avait paru un an auparavant. Ces deux éditeurs se réunirent pour faire une édition en dix vol., qui parut en 1773, et qui fut réimprimée en 1778 et en 1785. M. Steevens eut ensuite l'idée de faire une quatrième édition, dans laquelle il réunirait un choix de notes, de prolégomènes et de dissertations pris des

autres éditeurs. Cette espèce de *variorum* parut en 1793, en quinze gros vol. *in*-8.°. « Si on suit le plan de M. Steevens, dit un critique anglais, nous aurons bientôt une édition de Shakespeare en cinquante vol. *in*-4.°. »

M. Malone, qui a aussi consacré tout le temps de sa vie à l'étude et à l'explication de Shakespeare, donna d'abord un supplément, en deux vol. *in*-8.°, à l'édition de Shakespeare, publiée en 1778 par Johnson et Steevens. Le succès qu'eut ce supplément où l'on remarqua du goût et de la critique, l'engagea à donner une édition de toutes les œuvres de Shakespeare, qui parut en 1790, en dix vol. *in*-8.°. MM. Steevens et Malone ont beaucoup profité dans leurs éditions des observations que leur avait communiquées M. Capell, avant de publier son *École de Shakespeare*, en trois vol. *in*-4.°. Cet ouvrage, fruit d'un travail de vingt-trois ans, a fait donner à son auteur le nom de *père de tout légitime commentaire sur Shakespeare*. M. Capell prétendait être le seul qui eût entendu ce poëte.

Après tant de commentateurs, M. Whiter a cru que Shakespeare avait encore besoin de commentaire; il annonce que le sien est fait d'après de nouveaux principes; mais on ne

voit pas en quoi il diffère des autres : il y montre cependant un goût sûr, une sagacité judicieuse, et le même bon emploi de l'érudition qu'on trouve dans sa critique des poésies attribuées à Rowley. Le docteur Farmer, bibliothécaire de l'université de Cambridge, a donné un *Essai sur le savoir de Shakespeare.* A l'exemple des commentateurs d'Homère qui ont trouvé dans l'*Illiade* les principes de toutes les sciences, le docteur Farmer s'efforce de prouver que les pièces du poëte anglais annoncent des connaissances profondes dans tous les genres : son ouvrage est ingénieux ; mais ce n'est qu'une espèce de paradoxe. Un *Essai sur l'ignorance de Shakespeare*, offrirait des preuves multipliées et serait plus utile. M. William Richardson, professeur de belles-lettres à Glasgow, a publié *l'Analyse philosophique et l'explication de quelques caractères remarquables de Shakespeare.* C'est autant un ouvrage de philosophie que de critique ; en faisant l'analyse des passions que l'auteur juge si le poëte a su les peindre avec leurs véritables caractères. Cet ouvrage, un des meilleurs qu'on ait fait sur Shakespeare, est écrit d'un style élégant, précis et énergique.

Malgré les nombreux volumes qu'on a écrits sur Shakespeare, il paraît souvent des essais

sur son génie et ses ouvrages. Un ecclésiastique s'étant avisé de faire des notes, en porta un échantillon à M. Sheridan, et lui en demanda son avis. « Je suis surpris, répondit cet homme célèbre, de ce que chacun ne se mêle pas uniquement de ses affaires : gâtez votre bible si vous le voulez ; mais au moins laissez-nous la nôtre. »

CHAPITRE XXXVI.

Auteurs dramatiques.

Ceux qui écrivent aujourd'hui pour le théâtre n'ont pas pour les règles le même mépris que leurs prédécesseurs, mais ils suivent le même système dramatique. Ils pensent avec Dryden (*) et presque avec tous les critiques anglais que le goût de la nation n'étant point blessé par les disparates, par les irrégularités que les étrangers reprochent à ses meilleurs poëtes, son théâtre est par là même infiniment plus riche ; les émotions douces ou terribles qu'il peut exciter étant plus nombreuses, plus variées, leur développement plus facile et plus rapide, l'art

(*) V. *Souvenirs de mes voyages en Angleterre.*

y trouve une plus grande abondance de moyens et de ressources, et les spectateurs plus de plaisirs et de jouissances. Ce système dramatique ne saurait produire, sans doute, une illusion aussi suivie, aussi soutenue que celle qui servit de base aux chefs-d'œuvre du théâtre grec et du théâtre français. Mais si les tableaux sont vrais, s'ils ont de l'énergie et de la vivacité, s'ils tiennent tous fortement à l'action, s'ils la développent de la manière la plus sensible, avec chaleur et avec rapidité, le spectateur est toujours occupé, il est toujours entraîné vers quelque objet qui l'attache, et il n'a guère le temps de songer aux moyens par lesquels on a su captiver ses yeux et son attention.

Comme la tragédie ne peut intéresser les Anglais que par des situations très-fortes et très-variées, la comédie ne peut leur plaire que par des situations très-compliquées, des caractères extrêmement tranchans, des plaisanteries très-vives ou très-singulières, un comique tenant plus ou moins de la caricature. Telles sont les idées d'après lesquelles écrivent les auteurs dramatiques anglais ; tel est leur caractère général.

M. Arthur Murphy, le doyen de ces écrivains, a composé presque avec un égal succès

des tragédies, des comédies et des farces. Sa *Fille Grecque* est une des tragédies les plus intéressantes du théâtre anglais et une de celles qu'on représente le plus souvent. Son *Orphelin de la Chine* est fait sur un autre plan que celui de Voltaire, dont il emprunte cependant beaucoup de traits et dont il fait une critique presque toujours injuste. Le style tragique de M. Murphy n'a pas beaucoup de force, mais il est en général noble, simple et élégant. Les meilleures comédies de cet auteur sont *Tout le Monde a tort ; l'École des Tuteurs ; l'Ennemi de lui-même ; le Choix*, etc. Ces pièces offrent une peinture assez fidèle des mœurs des différentes classes de la société. Elles sont bien intriguées et bien conduites. M. Murphy a montré encore plus de talent comique dans ses farces que dans ses comédies. Le dialogue en est plus gai et les situations plus plaisantes. Sa meilleure pièce de ce genre est intitulée : *Trois semaines après le mariage*. M. Murphy a beaucoup imité et souvent copié les auteurs français ; mais, comme la plupart de ses collègues, il ne les cite que pour les dénigrer.

Peu d'auteurs dramatiques sont nés avec autant de talent que M. Shéridan. Quoiqu'il n'ait travaillé pour le théâtre que dans sa première

grande connaissance du monde et du cœur humain, il n'avait que 27 ans.

Après *l'École de la Médisance*, M. Shéridan mit au théâtre deux petites pièces, *le Camp* et *le Critique*. La première est une espèce d'opéra comique très-agréable, et l'autre est une satyre pleine de gaieté et de sel, du mauvais genre qui s'était introduit au théâtre. Le célèbre Garrick étant mort en 1779, M. Shéridan fit un éloge en vers de ce grand comédien qui fut récité au théâtre de Drury-Lane par M.me Yates. Ce *monody* est un morceau de grande poésie. M. Shéridan se proposa l'année suivante comme candidat au bourg indépendant de Stafford, et eut la gloire d'être élu sans avoir employé les moyens ordinaires. Dès ce moment il ne s'occupa plus que des affaires publiques, et, quoiqu'il eut gardé sa part du privilége de Drury-Lane, il négligea entièrement la muse comique. Ce n'a été que vingt ans après avoir abandonné le théâtre que M. Shéridan y a reparu comme simple imitateur du dramatiste allemand Kotzebue. En donnant le *drame à spectacle de Pizarre*, pièce d'un genre, qu'il avait lui-même condamné d'avance dans son *Critique*, il paraît n'avoir consulté que son intérêt comme propriétaire. Elle a eu en effet un succès

prodigieux dont il aura à rougir long-temps, et qu'il ne pourra expier qu'en donnant une pièce digne de l'auteur de *l'École de la Médisance*.

On doit au général Bourgoyne une des bonnes comédies du théâtre anglais. On trouve dans son *Héritière* tout l'esprit, toute la vivacité de l'ancienne comédie, tout ce qu'on en peut concilier du moins avec la décence des caractères, l'intérêt général de l'action, la vérité du dialogue et l'élégance continue du style. On regrette qu'il n'ait pas écrit davantage pour le théâtre. On a encore du général Bourgoyne un mémoire très-éloquent dans lequel il prouve que les revers qu'il eut en Amérique furent l'effet nécessaire des ordres et des mauvaises dispositions des ministres.

M. Richard Cumberland, petit-fils du célèbre Cumberland, évêque de Peterbourough, connu principalement par son *Traité des lois naturelles*, est un des plus féconds auteurs dramatiques qu'ait eu l'Angleterre. Il a fait des tragédies et des comédies, mais il a mieux réussi dans ce second genre. La *Carmélite*, qu'on regarde comme sa meilleure tragédie, est un drame plein d'intérêt, quoiqu'il choque souvent la vraisemblance. M. Cumberland ne fut distingué de

la foule des auteurs dramatiques que lorsqu'il eut donné son *West-Indian* (le Créole). L'intrigue de cette pièce est compliquée sans confusion, le dialogue est vif sans recherche d'esprit, et les sentimens sont nobles et touchans. Les Anglais la regardent comme une des meilleures comédies de leur théâtre. C'est moins cependant une comédie de caractère qu'une pièce de sentiment, genre beaucoup plus facile. M. Cumberland a donné ensuite *l'Amant à la mode*; *l'Homme colère*; *le Fils naturel*; *le Juif*; *la Roue de la fortune*, etc., qui ont soutenu sa réputation sans l'augmenter. La dernière seule n'est pas inférieure au *West-Indian*. M. Cumberland, en représentant un *juif* honnête et charitable, s'est proposé de combattre un préjugé odieux, consacré au théâtre par Shakespeare dans son *Marchand de Venise*. Les Juifs de Londres lui en témoignèrent leur reconnaissance en lui offrant un présent considérable. M. Cumberland a voulu payer tribut à ce que les Anglais appellent le mauvais goût du jour, en donnant une imitation de Kotzebue. On doit lui savoir gré d'avoir intitulé sa pièce de *Joanna*, *Roman dramatique*, car les pièces de ce genre ne sont en effet que des romans dialogués qui doivent leur succès non au génie de l'auteur, mais au jeu des acteurs,

aux effets de la musique et des décorations.

M. John Home, écossais, est auteur de cinq tragédies. La première, intitulée *Douglas*, fut d'abord représentée avec beaucoup de succès à Edinburgh, et ensuite, à la recommandation du célèbre Hume, à Londres où elle n'eut pas moins de succès. On la regarda comme la meilleure tragédie qui eut paru sur le théâtre anglais après celles de Rowe. Un écossais, se trouvant au parterre de Drury-Lane pendant qu'on représentait *Douglas*, s'écria dans un transport d'amour-propre national et avec l'accent de son pays : Où est maintenant votre Shakespeare ? (*Whor's your Wully Shakspur now ?*) Les quatre autres tragédies de M. Home intitulées *Agis*, *le Siége d'Aquilée*, *la Fatale découverte* et *Alonzo* sont toutes inférieures à sa première pièce. Ce qui diminue encore le mérite dramatique de cet auteur, c'est que la *Mérope* de Maffei est la *véritable mère* de *Douglas*, selon l'expression d'un critique anglais, et qu'on y trouve beaucoup de vers et plusieurs situations de l'*Alzire* de Voltaire. M. Home, ministre de l'église presbytérienne, en travaillant pour le théâtre, encourut les censures du clergé, qui en plusieurs points affecte le rigorisme des Puritains; il fut même destitué de sa

place ; mais le ministère l'en dédommagea en lui accordant une pension.

M. Jephson, autre auteur tragique, a obtenu à peu près les mêmes succès que M. Home. Sa première tragédie, intitulée *Bragance*, fut annoncée par quelques critiques de Londres comme la meilleure tragédie qui eut paru depuis Shakespeare. On trouva que le plan de cette pièce dans plusieurs parties ressemblait de trop près à *Venise sauvée* d'Otway. Sa seconde tragédie, *la Loi de Lombardie*, a aussi beaucoup de rapport avec la pièce de Shakespeare intitulée : *Much ado about nothing*. *Le Comte de Narbonne* et *l'Amant italien* ont eu beaucoup de succès. Il y a des sentimens élevés et quelquefois même sublimes ; le style est digne de la tragédie, mais le plan et la conduite ne répondent pas aux beautés de détail. D'ailleurs M. Jephson est trop souvent imitateur pour mériter un rang distingué parmi les auteurs tragiques.

M. Lewis a fait des tragédies d'un genre extraordinaire. Les critiques ont dit au sujet de son *Alphonse*, que cette pièce a un grand mérite comme poëme dramatique, mais qu'elle n'en a pas comme tragédie faite, pour être représentée. On peut dire le contraire de son

Spectre du Château, drame lyrico-tragi-comique, qui a eu cinq éditions en peu de semaines et a fait courir tout Londres pendant plusieurs mois. Il a fait le plus grand usage de la terreur : les apparitions s'y succèdent ; la musique accompagne l'action et rompt de temps en temps la monotonie du dialogue; enfin les lazzis et l'esprit des tréteaux y reviennent souvent. Les pièces germaniques n'offrent rien de plus monstrueux. Shakespeare a accoutumé les Anglais à toutes les disparates. Un auteur qui n'est pas dépourvu de talent se donne des titres aux succès en imitant jusqu'à ses écarts. Il y a dans le drame de M. Lewis des beautés qui peuvent en expliquer le succès. On y trouve des caractères bien tracés, des situations touchantes et fortes, de beaux développemens et même des traits de génie. Mais comme il copie souvent les romanciers et les tragiques, le défaut d'originalité ôte à sa production une grande partie de son mérite.

M. Holcroft, un des meilleurs auteurs comiques qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, paraît s'être formé à l'école des bons modèles. Il s'attache à peindre les mœurs ; il saisit bien les traits essentiels des caractères ; son dialogue est naturel et ses intrigues sont bien conduites.

Mais il n'a ni assez de comique de situation, ni assez de gaieté et de saillie dans le style. Sa meilleure comédie, *l'École de l'arrogance*, est une imitation du *Glorieux* de Destouches. Ses autres comédies sont intitulées : *La Duplicité*; *la Séduction*; *la Fille délaissée*; *l'Homme à tout le monde*; *Road to Ruin*, etc. Cette dernière a eu plus de succès que les autres, et c'est celle qui s'écarte davantage du bon genre.

M. O'Keeffe a fait un grand nombre d'opéra comiques, de farces et de comédies, qui ont été réunis en quatre vol. *in*-8°. Celles de ses pièces qu'on voit le plus souvent au théâtre, sont le *Château d'Andalousie*; *Fontainebleau* et le *pauvre Soldat*, opéra comiques; l'*Homme tranchant*; le *Fermier* et le *Prisonnier*, farces; et le *Jeune Quaker*; les *Orges* (*Wild-Oats*); le *Monde au village*; l'*Hermite de Londres*, comédies qui ne sont guère que des farces. Ce qui caractérise les œuvres dramatiques de M. O'Keeffe, c'est l'*Humour*; mais il n'a ni pureté dans la diction, ni esprit dans le dialogue, ni vraisemblance dans les intrigues. Il a contribué à introduire le mauvais goût qui règne aujourd'hui sur la scène anglaise. Il plaît cependant assez généralement, ce qui prouve qu'il n'est pas dépourvu de talent, et que les

spectateurs anglais n'ont pas un goût bien difficile.

M. Frédéric Reynolds, après s'être essayé sans succès dans le genre tragique, débuta dans la comédie par le *Dramatiste*, pièce qui annonçait, disait-on, un auteur capable d'égaler M. Sheridan. Mais il n'a pas tenu ce que promettait cette première pièce : il n'en a pas même fait de meilleure. M. Reynolds y censure les auteurs dramatiques qui n'ont pas de talent ou qui introduisent de mauvais genres au théâtre. On peut avec raison lui reprocher de n'avoir pas profité de ses propres leçons. Ses autres comédies, *Notoriety*; le *Moyen de devenir riche*; la *Rage*; le *Bonheur d'un sot*; la *Spéculation*; le *Testament*, etc., dégénèrent souvent, selon l'auteur de la *Baviade*, en farces dignes de la foire de St.-Barthélemi. Le comique en est souvent bizarre et peu naturel; il a des situations plaisantes, mais souvent invraisemblables; son dialogue ne manque pas de vivacité et de saillies, mais on trouve presqu'à chaque scène des marques de mauvais goût. Les dernières comédies de M. Reynolds et sur-tout celle intitulée la *Vie*, ont un défaut de plus que les autres : elles offrent un mélange forcé du pathétique et du comique.

MM. Cobb et Morton, tous les deux dignes émules des deux auteurs précédens, n'ont pas eu moins de succès au théâtre. Les pièces du premier sont l'*Humoriste*; les *Étrangers chez eux*; le *Premier étage*; la *Tour aux revenans*, etc. Celles du second, ont pour titre: *Colomb*; *Zorinski*; le *Moyen de se marier*; le *Remède contre le mal de cœur*. « Nous devons espérer, dit un critique anglais, que le succès de ces comédies sera éphémère, car si jamais les spectateurs anglais ont un goût passable, ils croiront difficilement qu'on ait pu entendre de pareilles pièces, et encore plus difficilement qu'on ait pu les applaudir. »

MM. Hoare, Macnally, Morris et Colman, paraissent avoir plus de talent comique et plus de goût que les auteurs précédens. Le premier a donné plusieurs farces très-plaisantes. Celles qu'on voit le plus souvent au théâtre sont le *Lot* (*prize*), et *Point de chanson*, *Point de souper*. Le second est auteur de plusieurs pièces estimées, entr'autres de *Retaliation*, *Tristrham Shandy*, et les *Travers à la mode*. M. Morris, principalement connu par ses chansons, a débuté au théâtre par la comédie intitulée les *Fausses couleurs*, qui mérite son succès. M. George Colman, fils de l'auteur des

jeunesse, il s'est placé au rang des premiers comiques anglais. On trouve dans sa première comédie, *les Rivaux*, jouée en 1775, une intrigue bien conduite, du comique de situation, un dialogue plein de saillies. Il donna ensuite une farce, *le Jour de St.-Patrice*, ouvrage de quelques jours, par lequel il voulut s'essayer dans un genre qui plaît beaucoup aux anglais. L'année suivante il donna un opéra comique, *la Duègne*, supérieur à tout ce qui avait paru jusqu'alors dans ce genre. Il eut soixante-seize représentations, douze de plus que n'en avait eu le fameux *Opéra des Gueux*. La même année M. Shéridan, étant devenu un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane, refit presque entièrement une pièce oubliée de Vaubrugh, *le Relaps*, qui fut jouée avec succès sous le titre de *Voyage à Scarbourough*. Il donna ensuite *l'École de la Médisance*, qu'on regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la comédie anglaise. Elle n'a peut-être d'autre défaut que d'offrir une peinture des mœurs peu propre à les corriger; mais ce défaut est aussi celui des meilleures pièces de Congrève et de Farquhar, et les Anglais n'en font point un sujet de censure. Il est à remarquer qu'à l'époque où il donna cette pièce, qui suppose une

comédies de la *Femme jalouse*, et du *Mariage clandestin*, les meilleures comédies anglaises qui aient paru dans le dernier siècle, si on excepte l'*École de la médisance*, a succédé à son père dans la direction du petit théâtre d'Hay-Market; mais, comme auteur dramatique, il n'a hérité que d'une partie des talens de son père. Ses pièces les plus estimées sont *Inkle et Yarico*, opéra plein d'intérêt; *Ways and means*, comédie en trois actes, d'un genre un peu bizarre, et les *Montagnards*, drame.

On compte encore parmi les auteurs comiques, MM. Birch, Andrews, Dudley, Stuart, Dibdin, Pearce, O'Hara. Le premier a composé plusieurs comédies ou farces, entr'autres le *Fils adoptif*, et les *Contrebandiers*. Celles de M. Andrews, la *Dissipation*; *Il vaut mieux tard que jamais*; la *Réparation*, ont eu peu de succès. En revanche, on applaudit beaucoup les prologues et les épilogues qu'il compose pour les pièces des autres. Il a le talent d'y faire la censure des travers du jour. On doit à M. Dudley, plusieurs opéra comiques applaudis. Le *Woodman*, qu'on regarde comme un des meilleurs du théâtre anglais, est imité du *Bucheron* de Guichard. Les opéra comiques de M. Stuart *Gretna-Green*; le *Baronet dans l'embarras*;

l'*Irlandais en Espagne* : ceux de M. Dibdin, le *Batelier* ; la *Récolte* (harvest horme) ; ceux de M. Pearce, le *Pont d'Harford* ; l'*Abbaye de Netley* ; le *Vagabond de nuit*, etc., ont été également applaudis, mais la plupart doivent leur succès à la musique.

Nous avons indiqué dans cet article tous les auteurs qui se sont fait quelque réputation dans le genre dramatique. On pourrait citer encore nombre d'écrivains, même célèbres, dont les tentatives dans ce genre n'ont pas été heureuses. De ce nombre sont MM. Mackenzie, Pratt, Pye, Jerningham et Hayley. Ce dernier a essayé d'introduire au théâtre la comédie écrite en vers. Peut-être serait-il parvenu à faire adopter cette innovation, si ses pièces avaient été plus comiques et plus intéressantes.

CHAPITRE XXXVII.

Comédiens.

L'ÉTAT de comédien, en Angleterre, n'a rien de dégradant. Les acteurs qui ont des talens distingués, et dont la conduite est irréprochable, sont recherchés par les personnes de la première classe et reçus dans les meil-

leures sociétés. On a lu dans la gazette du mois de janvier, que M.me Siddons étant à Dublin, y a donné un *rout*, auquel assista le vice-roi d'Irlande avec la première noblesse. Non-seulement on ne refuse pas aux comédiens la sépulture ecclésiastique, mais on les enterre avec beaucoup de pompe à l'abbaye de Westminster parmi les hommes illustres, s'ils ont eu des talens sublimes.

Quoique l'Angleterre ait eu de grands comédiens, et qu'elle puisse vanter un Garrick et une Siddons, plusieurs observateurs ont jugé que les acteurs anglais, en général, sont médiocres, et que cette nation a peu d'aptitude pour l'art de la déclamation. Le docteur Burney (*Histoire de la Musique*), est de cette opinion. Parlant d'une comédie qu'il avait vu jouer à St.-Omer, par une troupe de comédiens ambulans : « ils semblaient, dit-il, plus à leur aise, et ressemblaient plus aux personnages qu'ils représentaient, que ceux du théâtre anglais, qui, à l'exception d'un petit nombre de principaux acteurs sont si gauches, si peu naturels qu'ils détruisent toute illusion. »

Il y a dans la déclamation du théâtre anglais des habitudes, des formes, des singularités qui choquent les étrangers et sur-tout les Français

De ce nombre sont les révérences que fait tout acteur chéri du public, lorsqu'il entre sur la scène, quelque contre-sens que fasse cette révérence, avec le caractère de son rôle et de sa situation : le mouvement symétrique qui fait passer un acteur à droite, dès que son interlocuteur se porte sur la gauche; la fréquence des transports où l'on se croit obligé de se jeter parterre tout de son long; l'affectation avec laquelle on est dans l'usage de prolonger le son de certains cris, de certaines exclamations, etc. Le théâtre anglais offrait des usages encore plus choquans avant que Garrick, après son retour de Paris, y eût porté la réforme. Il est encore loin de la perfection ; et plusieurs Anglais reconnaissent que le seul moyen d'y atteindre, c'est l'établissement d'un spectacle français à Londres. On a déjà tenté plusieurs fois de l'introduire, mais toujours sans succès. La haine que la nation en général porte aux Français, est un obstacle invincible. Elle aime à voir les Français au théâtre, mais c'est dans les pièces anglaises où ils sont toujours représentés sous les traits les plus odieux et les plus faux.

Le théâtre anglais possède aujourd'hui quelques acteurs de beaucoup de talent. Dans la tragédie, M.^me^ Siddons, au jugement de bien des

Anglais, est supérieure à Garrick lui-même qui, tant qu'il vécut, l'écarta par son crédit, des théâtres de la capitale. Cette sublime actrice n'a aujourd'hui en Europe aucune émule qu'on puisse lui comparer.

Tous les acteurs tragiques, si on excepte M. Kemble, frère de M.me Siddons, sont au-dessous du médiocre. Le père de M. Kemble, directeur de troupe, l'envoya au collége anglais de Douai, dans la vue de le mettre en état d'embrasser l'état ecclésiastique. Mais le jeune Kemble qui avait joué quelques rôles dans son enfance, conserva le goût du théâtre et embrassa la profession de comédien sans le consentement de sa famille. Comme le Kain, ce n'est qu'avec le temps, et à force de travail et de réflexion, qu'il est devenu un grand acteur. Personne avant lui n'a joué le rôle d'Hamlet avec autant de succès; il excelle également dans ceux de Coriolan, de Macbeth, d'Octavien, etc. Sa taille, ses traits, son maintien, sa prononciation, le rendent particulièrement propre à la tragédie. Dans les rôles d'amans tendres, et dans les rôles pathétiques, il laisse beaucoup à désirer; mais il rend avec autant d'énergie que de chaleur le désespoir de Béverley, la jalousie d'Othello, les frayeurs du roi Jean, etc. On lui

reproche de trop aspirer à être original dans la manière de rendre les caractères, et de n'être pas toujours heureux dans ses tentatives.

M. Kemble, au mérite de l'acteur, joint celui de l'homme de lettres. Pendant qu'il était à Edinburgh, il a fait avec beaucoup de succès un cours public sur l'art oratoire. Il a composé une tragédie sur *Bélisaire*, et un poëme intitulé: *le Palais de la compassion*. Il a aussi arrangé pour le théâtre des pièces anciennes ou françaises.

La fille d'un ministre d'état avait conçu une forte passion pour M. Kemble. Le père de la demoiselle en ayant été instruit, proposa à l'acteur la somme de trois mille liv. sterl. à condition qu'il épouserait incessamment toute autre femme que sa fille. M. Kemble crut devoir accepter cette proposition.

Le théâtre anglais a perdu depuis peu le doyen de ses acteurs comiques. On a cité en France, comme un fait remarquable dans l'histoire du théâtre, le célèbre Baron, jouant à quatre-vingts ans le rôle de Rodrigue, dans le Cid. La vie de Macklin offre un trait bien plus extraordinaire: à l'âge de cent ans, il a joué au théâtre de Convent-Garden, le rôle du juif Shylock, dans la comédie de Shakespeare, le *Marchand de*

Venise, qu'il rendait, ainsi que plusieurs autres, mieux que Garrick. Il est mort en 1797, âgé de cent sept ans. On a publié depuis sa vie, en deux volumes, écrite d'après ses propres mémoires, qui est infiniment plus curieuse que celle de plusieurs acteurs de Londres, dont on nous a donné la traduction. Elle contient l'histoire du théâtre anglais pendant près d'un siècle.

M. King, le doyen actuel du théâtre anglais, est un des meilleurs acteurs comiques qu'ait eus ce théâtre. Son triomphe est dans le rôle de lord Ogleby, du *Mariage clandestin*. Garrick avait eu envie de jouer lui-même ce rôle, mais il reconnut qu'il ne s'en acquitterait pas aussi bien que M. King. Aucun acteur n'a le talent de débiter un prologue avec autant d'effet. On regrette qu'il soit au bout de sa carrière : il y a plus de cinquante ans qu'il est au théâtre.

On doit citer aussi parmi les bons acteurs de Londres, M. Lewis qui joue, avec beaucoup de finesse et de vérité, les rôles de petit-maître et d'autres rôles dans le comique noble, et M. Bannister le jeune, dont le jeu est plein de grâce, de finesse et de légèreté. Dans les *Fourberies de Scapin*, traduites par Otway, son masque et son jeu laissent peu à désirer, même au sou-

venir de Préville. Dans le rôle d'apothicaire du *Prize*, il a toutes les caricatures de Dugazon; mais elles sont dans l'esprit du rôle, et il est impossible de les rendre avec plus de verve et plus d'effet comique. M. Bannister a rendu aussi avec beaucoup de succès plusieurs rôles de caractère, et entr'autres celui du *Juif*, comédie de M. Cumberland.

Le théâtre de Drury-Lane a perdu depuis peu sa meilleure actrice dans le comique noble, miss Farren, qui a quitté le théâtre pour épouser le comte de Derby. Elle est du petit nombre des actrices qui ont su conserver une réputation intacte dans un état qui expose une femme à tant de dangers. Elle jouissait de l'estime de plusieurs dames de la première noblesse, qui l'admettaient dans leur société et chez lesquelles elle a fait connaissance avec le comte de Derby. Peu de jours après son mariage, elle a été présentée à la cour, et a été du nombre des dames qui ont fait cortége à la princesse royale, dans la cérémonie de son mariage avec le duc de Wirtemberg. Miss Farren a emporté les regrets de tous les amateurs de la bonne comédie. Aux avantages d'une taille pleine d'élégance et de grâce, d'une physionomie spirituelle et aimable, elle joignait un jeu plein de décence

et de vivacité, et d'intentions justes et fines. C'est dans l'*École de la médisance*, dans lady *Emily* de l'*Héritière*, dans le *City Wives*, qu'elle était sur-tout admirable.

M.^me^ Jordan est propre à moins de rôles que miss Farren, mais dans ceux qui lui conviennent, il est impossible de montrer un talent à la fois plus naturel et plus piquant. Elle excelle dans les rôles naïfs. Parmi ceux qu'elle joue avec une grande perfection, on aime sur-tout à la voir dans celui de miss *Peggy* du *Country-Girl*; dans celui du *Spoild-Child*; dans celui d'*Hypolite* du *she Would and she Would not*, etc. M.^me^. Jordan réunit à la gaieté la plus franche, la sensibilité la plus exquise. Personne n'ignore, en Angleterre, que cette aimable actrice a fait depuis long-temps la conquête du duc de Clarence. Ceux qui fréquentent les spectacles, ont été souvent à portée de les voir l'un et l'autre, sur le premier banc d'une grande loge.

CHAPITRE XXXVIII.

Romans.

L'ANGLETERRE est le pays des romans; aucun genre d'ouvrages de littérature n'y est plus généralement recherché, ni plus avidement lu. Les Anglais n'ont pas l'inconséquence de ne faire aucun cas d'un genre qu'ils aiment; ils regardent le roman comme le véritable tableau des mœurs privées, et le romancier comme un moraliste. C'est cette opinion qui a engagé beaucoup d'hommes à talent à composer des romans, et qui a fait la supériorité des Anglais en ce genre. Deux hommes de génie, Richardson et Fielding, leur ont donné le modèle, l'un du roman sentimental et l'autre du roman critique. L'imitation de ces deux auteurs et celle de Sterne a fait créer un genre de composition qu'on peut appeler *la manière anglaise*: elle consiste dans une association du pathétique et du plaisant, du style descriptif et du style dramatique; dans une intention très-marquée, dans un soin scrupuleux de représenter la vérité physique et morale. Leur manière dans les jardins peut donner une idée

assez exacte de ce qu'on doit entendre par leur manière dans les romans.

Le grand nombre de personnes du sexe qui ont écrit des romans a beaucoup contribué à former cette manière. De tous les ouvrages d'esprit, le roman est celui dont les femmes sont le plus capables; l'amour, qui en est presque toujours le sujet principal, est le sentiment qu'elles connaissent le mieux. Il y a, dans cette passion, une foule de nuances délicates et imperceptibles qu'en général elles saisissent mieux que les hommes, soit parce que l'amour a plus d'importance pour elles, soit parce que, plus intéressées à en tirer parti, elles en observent mieux les caractères et les effets. La sensibilité exquise et l'imagination vive des femmes sont rarement unies à cette force de conception réfléchie et de travail suivi, nécessaires pour développer les grands effets des caractères et des passions; aussi leurs romans ont-ils rarement ce mérite: ce qui les distingue en général de ceux des hommes, c'est un amour ardent de la vertu, une observation délicate des bienséances, un soin constant de faire sentir aux femmes toute leur dignité.

Il paraît tous les ans nombre de romans sans nom d'auteur, avec cette seule signature *By a*

Lady (par une dame). Ce serait une grande erreur de croire que ces romans sont en effet les productions des femmes ; la plupart ont pour auteur quelqu'écrivain obscur, qui, en les donnant comme l'ouvrage d'une personne du sexe, en facilite le débit ; en effet, les femmes qui s'occupent sur-tout de la lecture des romans, sont flattées de lire l'ouvrage d'une personne de leur sexe, et croient y trouver plus de délicatesse et de sentiment ; souvent on les voit s'extasier sur la sensibilité exquise que doit posséder la dame auteur de tel roman ; presque toutes disent qu'il n'y a qu'une personne du sexe qui puisse exprimer des sentimens si délicats, si tendres, etc. Il arrive ordinairement que cet auteur si vanté est un écrivain à gage, sans talent et sans goût, n'ayant aucune connaissance du monde et des mœurs, et d'autres idées que celles qu'il a prises dans d'autres romans.

Une femme douée d'une grande imagination et du talent d'écrire, a introduit un nouveau genre qui mérite tous les reproches qu'on fait aux romans en général. M.me Radcliffe s'est attachée à exciter la curiosité, à captiver l'attention par une suite d'événemens extraordinaires et mystérieux ; à frapper l'imagination par les objets les plus propres à faire impression, tels

que les spectres, les revenans, les souterrains, les ruines, les meurtres, les tombeaux, etc. Les grands succès qu'elle a eus dans ce genre *terroriste et fantasmagorique*, ont produit une foule d'imitateurs qui ont encore exagéré ses défauts. Le goût et le bon sens ont proscrit un genre qui choque la vraisemblance, qui n'offre aucune critique des mœurs, aucun objet moral, et qui tend au contraire à consacrer et à répandre des préjugés et des erreurs. On revient au bon genre même en Angleterre, mais on n'y abandonnera pas le nouveau, parce que nulle part la croyance des esprits, des revenans, des sorciers etc., n'est aussi générale.

Il serait difficile de déterminer le nombre de romans qui paraissent tous les ans en Angleterre. Quelques personnes le font monter à plus de deux cents. Presque tous n'ont qu'une existence éphémère et ne servent qu'à amuser pendant quelques instans, dans leur nouveauté, l'ennui des oisifs et sur-tout des femmes.

CHAPITRE XXXIX.

Romanciers.

Nous commencerons cette notice des romanciers les plus estimés par M. Henri Mackenzie, un des meilleurs écrivains qu'ait aujourd'hui la Grande-Bretagne (*). Il est principalement connu sur le continent par son roman intitulé *l'Homme sensible*. Il n'est personne qui n'ait lu ce chef-d'œuvre du genre sentimental et qui ne l'ait comparé à ce que Sterne a de plus parfait en ce genre. Les critiques anglais les plus sévères reconnaissent qu'il est écrit d'un style pur, exempt de *scoticismes*, facile, noble et élégant, sans pompe et sans recherche. Ils lui reprochent d'employer quelquefois des gallicismes, et ce reproche peut être fondé, car M. Mackenzie, comme les autres écrivains écossais célèbres, a fait une grande étude des auteurs français. Ils prétendent aussi que le caractère de *l'Homme sensible* a été formé en partie d'après celui de St.-Preux de la *Nou-*

(*) V. le chap. *Moralistes*.

velle Héloïse. M. Mackenzie donna ensuite *l'Homme du monde*, qui est comme la seconde partie de *l'Homme sensible*. Dans ce dernier roman il avait imaginé un personnage qui obéit constamment à toutes les impulsions de son sens moral, et qui lui doit tous les plaisirs et toutes les peines de la vie. Dans *l'Homme du monde* il présente un homme qui se livre à toutes sortes de désordres, qui répand le malheur et se rend malheureux lui-même en poursuivant un bonheur qu'il espère obtenir, quoiqu'il ne suive jamais le sens moral. M. Mackenzie a mis ainsi en action le système de Shaftersbury, d'Utcheson et de Smith, leur élève. Ce second ouvrage fut bien reçu du public, mais non pas avec le même enthousiasme que le premier. Celui-ci offrait un caractère nouveau; l'homme du monde avait déjà été tracé avec plus d'énergie et de profondeur. Le troisième roman de M. Mackenzie, *Julie de Roubigné*, est en forme de lettres. Il est écrit, comme les autres, avec une simplicité élégante, et on y trouve beaucoup d'intérêt; mais les caractères en sont peu naturels et les incidens peu vraisemblables. M. Mackenzie a publié aussi un poëme intitulé *la Recherche du bonheur*, deux tragédies, *le Prince de Tunis* et *la Fa-*

tale Curiosité, et une comédie intitulée *l'Hypocrite*. Ces ouvrages n'ont pas eu le même succès que ses romans et ses essais de morale.

L'Angleterre a peu d'écrivains qui réunissent au même degré que M. Pratt l'imagination, le pathétique du sentiment et le talent d'observer et de peindre les mœurs et les caractères. S'il avait plus de goût, et s'il se livrait moins à sa facilité, il occuperait un des premiers rangs dans la littérature anglaise. Le premier ouvrage qui a fait sa réputation est intitulé *Opinions libérales sur les animaux, les hommes et la providence, avec l'histoire de Benignus*. L'auteur s'est peint lui-même sous le nom de Benignus ou du Philantrope. Il paraît avoir voulu imiter la singularité de Sterne, et il n'a fait que nuire à l'intérêt de son ouvrage. Les *Opinions libérales* contiennent plus de philosophie, de richesse d'idées, de tableaux variés que *Tristram Shandi*. Mais si celui-ci fatigue par sa bizarrerie, son désordre et son obscurité, l'autre ne fatigue pas moins par la recherche, les longueurs et les répétitions. Dans son *Élève du Plaisir*, M. Pratt a mis en action les principes que lord Chesterfield donnait à son fils pour en faire un homme aimable. Son objet est d'en rendre plus sensible le danger; mais on a re-

proché à l'auteur d'offrir des tableaux du vice si séduisans qu'il produit un effet contraire. M. Pratt, pour répondre à ce reproche, fit *l'Élève de la Vérité*, qui n'eut pas le même succès, quoiqu'il eût le même mérite. *Le Village de Shenstone* a pour objet de faire voir l'impossibilité d'établir une société *Utopienne*, telle que le poëte Shenstone l'avait imaginée. *Emma Corbet* est un des romans les plus pathétiques de la langue anglaise : il met dans le plus grand jour les horreurs de la guerre civile. *Les Secrets de Famille*, le dernier roman de M. Pratt, contenait des épisodes, des discussions qui en affaiblissaient l'intérêt. Il les a abrégés ou supprimés, et son ouvrage y a gagné (*).

Le docteur Richard Graves, un des doyens de la littérature anglaise, est principalement connu par plusieurs romans critiques et moraux. Le premier, intitulé *Columella*, a pour objet de montrer les dangers de la solitude. *Eugène, ou les Anecdotes de la Vallée d'or*, montre les avantages de la vie champêtre. *Plexippe* fait connaître les dangers de l'ambition. Le *Don Quichotte spirituel* est une satyre

(*) V. les chap. : *Poëtes* et *Voyages*.

ingénieuse et plaisante des prédicateurs méthodistes qui avec plus d'enthousiasme que de lumières prêchent dans les campagnes pour faire des prosélytes. Ces romans sont écrits d'un style simple et élégant, offrent des portraits bien tracés et une critique fine des mœurs. On y désirerait plus d'invention et d'intérêt. M. Graves est aussi estimé comme poëte. Son recueil de poésies diverses, intitulé *Euphrosine* et sa collection d'épigrammes ont eu plusieurs éditions.

Les romans qui contiennent la peinture des mœurs et dont les dialogues sont autant de scènes, nous paraissent supérieurs à la comédie même, en ce que leurs détails sont plus développés. C'est ce mérite qui a placé *Gilblas* à la tête de tous les romans. MM. Cumberland et Holcroft, auteurs dramatiques comme Le Sage, ont écrit avec beaucoup de succès dans ce genre. M. Cumberland s'est proposé pour modèle Fielding, qu'il imite assez heureusement dans *Arundel*, et encore plus dans *Henri*. On lui a reproché d'avoir dans le premier de ces ouvrages fait l'apologie de l'adultère et du duel. Sans doute ce n'était pas son intention; mais il arrive souvent que les écrivains mettent plus d'éloquence et d'esprit à

soutenir des préjugés et des paradoxes que des vérités. M. Holcroft a aussi donné deux romans, d'un mérite inégal, *Anne de St.-Ives* et les *Aventures de Hugh Trevor*. Ce dernier, bien supérieur à l'autre, a été traduit en français sous le titre de *Gilblas anglais*. Il offre, comme le roman de Le Sage, le tableau fidèle et piquant des mœurs de toutes les conditions.

Le docteur Moore et M. Godwin ont écrit des romans, parce qu'ils croient que le romancier doit être moraliste et philosophe. Le *Zeluco* du premier, quoique rempli d'événemens intéressans et de caractères bien tracés, peut être regardé comme un traité d'éducation. Il y montre les dangers de ne pas réprimer les passions d'un enfant chéri. On a encore du docteur Moore, un autre ouvrage de morale en forme de roman intitulé *Édouard*, ou *Différentes vues de la Nature*; Il offre sur-tout le tableau des mœurs anglaises. Le dernier ouvrage, publié en 1800, par cet écrivain que les lettres ont perdu depuis peu, est intitulé *Mordaunt, ou Essai sur la vie, le caractère et les mœurs, dans différens pays*: ce n'est ni un roman, ni un voyage, ce sont des mémoires intéressans qui contiennent beaucoup d'anecdotes et d'observations. Le docteur Moore, à une grande con-

naissance du cœur humain, joignait une imagination vive, un esprit plein de sagacité et l'art d'écrire d'une manière agréable.

M. Godwin a mis en action dans ses romans, d'autres passions que celle de l'amour. Il a vu que la curiosité, l'envie, la vengeance, l'ambition, l'avidité des richesses remplissent bien plus la vie des hommes, et qu'elles offrent dans leur développement des leçons bien plus utiles que celles que présentent des intrigues d'amour. Peu de romans ont eu autant de succès que les *Aventures* de *Caleb William*. M. Godwin a été censuré avec amertume par nombre de critiques, qui prétendent qu'en dévoilant dans ce roman les désordres de la société, il a voulu faire l'apologie des principes établis dans son traité de la *Justice politique*. Quelle qu'ait été l'intention de M. Godwin, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il fait un tableau fidèle de la société. Ce qui a déplu à ses censeurs, c'est qu'il fait connaître les imperfections des lois et des procédures criminelles en Angleterre, et qu'il dévoile les horreurs des prisons qu'on ne s'attendait pas à trouver chez une nation admirée pour l'administration de la justice. Le second roman de M. Godwin, a pour base une idée chimérique; St.-Léon a la faculté de faire

de l'or, et il est le plus malheureux des hommes: tel est le sujet de ce roman, qui renferme un grand nombre de tableaux des mœurs et des passions, beaucoup d'observations et de pensées philosophiques, ordinairement justes mais quelquefois paradoxales. M. Godwin y montre comme écrivain, le même talent que dans ses autres ouvrages. (*).

M. Lewis, auteur du *Moine*, n'avait que vingt-deux ans, lorsqu'il publia ce roman. Il a pu en prendre la première idée, dans le *Diable amoureux de Cazotte*, et dans quelques autres productions de ce genre; mais son ouvrage n'en est pas moins original. Il y montre beaucoup d'imagination et de talent, dont, sans doute, il aurait pu faire un meilleur usage. Son style est brillant et animé; les vers qu'il a insérés dans son roman, ne sont pas inférieurs à sa prose. Le poëme sur les aventures du *Bravo Alonzo*, et de la *Belle Imogène*, est rempli du plus touchant intérêt. Il s'en faut cependant, que ce roman ait tout le mérite littéraire que suppose son succès. Les incidens en sont variés, mais souvent invraisemblables; les tableaux de la dé-

(*) V. le chap. *Morale et Politique*.

pravation humaine, sont tracés avec beaucoup d'énergie, mais exagérés et vraiment *diaboliques*. Enfin le sujet de l'histoire, et sur-tout le dénouement, sont d'un merveilleux absurde et ridicule. Sous le rapport de la morale, ce roman a mérité la censure la plus sévère: les obscénités qu'il renferme, sont si scandaleuses, que beaucoup de bibliothèques circulantes, ont refusé de le donner en lecture. M. Lewis, fils d'un commis du département de la guerre, est membre du parlement; ce qui a fait dire à un écrivain estimé : « Qu'un législateur, un gardien et un défenseur élu des lois, de la religion et des bonnes mœurs, n'a eu ni scrupule ni honte, de publier un système de séduction infâme, et des blasphêmes contre la religion (*). » Le reproche d'impiété fait à M. Lewis, porte sur ce qu'il désaprouve, qu'on fasse lire aux jeunes personnes, la bible où tout est appelé par son nom. Les expressions dont il se sert, sont sans doute très-blamables, mais son opinion en elle-même n'a rien que de plausible: c'est celle de beaucoup de théologiens anglais respectables, dont plusieurs ont proposé de

(*) V. *The Pursuits of literature*. 1798.

faire une nouvelle traduction de la bible.

M. Hayley, auteur de *l'Essai philosophique, historique* et *moral sur les vieilles filles*, où l'on trouve plusieurs contes moraux très-intéressans, a publié un roman intitulé *la Jeune Veuve* ou *Cornélia Sedley*. Cet ouvrage a un but moral très-marqué; on y trouve des caractères bien développés, des incidens naturels et beaucoup d'intérêt. On a du révérend Croft, un roman en forme de lettres intitulé : *Amour et folie, histoire trop véritable;* le fonds en est historique; l'auteur y fait entrer l'histoire de Chatterton, poëte célèbre, qui se tua au printemps de l'âge, pour se soustraire aux peines de l'indigence. Ces lettres sont écrites avec beaucoup d'élégance et de feu; M. Croft a été ami intime du docteur Johnson, et a fourni quelques articles aux *Vies des poëtes anglais*, publiées par ce célèbre critique. Les romans de M. John Potter, le *Curé de Conventry*; les *Vertueux villageois*, et les *Aventures d'Arthur O'Bradley* ont eu du succès : le dernier passe pour une des meilleures imitations de *Tom Jones*.

On cite parmi les romans estimés, *Philippe Waldegrave*, par le docteur Towers; l'*Histoire de Charles Wentworthe*, par M. Ban-

croft; *Edington* par M. Hey; les *Contes Turcs*, et l'*Hermite du Caucase*, par M. Moser; le *Comte de Strongbow*, le *Château de Conway*, les *Aventures de Richard Cœur de Lyon*, etc., par M. James White; l'*Indépendant*, de M. Donald Macdonald; le *Vaurien*, de M. d'Israeli, dont l'objet est de censurer le mauvais goût, et les opinions dangereuses qui infectent la littérature; les *Mystères de la tour noire*, par M. Palmer. Ce dernier est un de ces romans, dont le but est de faire naître une sorte d'intérêt fugitif qui dérive de la curiosité, et qui, cessant avec la surprise, n'est pas susceptible de se répéter. Le talent même de M.me Radcliffe si supérieure à M. Palmer, ne peut engager à lire une seconde fois des romans de ce genre.

Nous terminerons cette notice, par trois romanciers justement estimés, MM. Latham, Bisset et Walker. On doit au premier, un roman intitulé : les *Hommes et les mœurs*, qui offre un tableau fidèle et intéressant de la société : le second est auteur de *Douglas ou le montagnard*, où l'on trouve beaucoup d'imagination et d'intérêt : le troisième est connu par ses romans intitulés : la *Maison de Tyniam*, *Théodore Cyphon ou le juif bienfaisant*, et le *Vagabond*. Peu de romanciers possèdent au même

degré que M. Walker, le talent de faire parler aux passions, le langage qui leur est propre, et de les rendre éloquentes.

CHAPITRE XL.

Éloquence. — Causes qui en empêchent les progrès en Angleterre.

Hume remarque qu'il y a dans la naissance et les progrès des arts, quelque chose d'accidentel et qui tient du hasard. « Supposons, dit-il, qu'un aussi beau génie que Waller, né pour l'art oratoire, comme celui-ci l'était pour la poésie, eût paru pendant les guerres civiles, dans ce temps, où les fondemens de notre liberté furent posés, et où les assemblées populaires commencèrent à traiter les matières les plus essentielles qui concernent le gouvernement; je suis persuadé qu'un exemple aussi illustre, eût donné un tour tout à fait différent à notre éloquence, et l'eût rapprochée de son ancienne perfection. Notre patrie s'honorerait autant de ses orateurs que de ses poëtes et de ses philosophes.

» Quoique ce que je viens de dire de l'influence

du hasard sur l'origine et les progrès des arts, regarde toutes les nations, je ne puis cependant m'empêcher de croire que si quelqu'autre des nations savantes de l'Europe eût joui, comme nous, des avantages d'un gouvernement populaire, l'éloquence y serait parvenue au plus haut point. Les sermons français, sur-tout ceux de Bossuet et de Massillon, sont infiniment plus éloquens que tout ce que l'Angleterre a dans ce genre. Quoiqu'en France on ne plaide devant les parlemens et les cours de judicature, que les causes des particuliers, plusieurs des avocats de ce pays, font briller une éloquence qui pourrait aller bien loin, si elle était encouragée.

» Il y a je l'avoue, dans le tempérament et le caractère de notre nation, des qualités préjudiciables aux progrès de l'éloquence, et qui rendent les tentatives de cette nation, plus difficiles et plus dangereuses chez nous, que partout ailleurs. Les Anglais sont recommandables par leur bon sens, et ce bon sens inspire de l'ombrage pour tout ce qui tient de l'illusion; ils ne veulent point se laisser éblouir par des fleurs de rhétorique, et par les charmes de la diction. Me permettra-t-on d'ajouter que généralement parlant, ils n'ont pas le goût fort délicat, ni l'esprit fort sensible aux agrémens

des beaux-arts; les muses ne leur ont pas dispensé leurs faveurs avec trop de largesse. Pour leur plaire, leurs poëtes comiques n'ont que la ressource des obscénités, et leurs auteurs tragiques ne sauraient les toucher, sans ensanglanter les scènes. Les orateurs, ne pouvant recourir ni à l'un ni à l'autre de ces moyens, ont renoncé à toute espérance de les émouvoir, et se sont réduits à une simple argumentation.

» Ces obstacles, modifiés par d'autres accidens, peuvent retarder les progrès de l'éloquence dans ce royaume, mais il ne les empêcheront pas de naître avec le temps. On peut dire que c'est ici un champ fertile en lauriers, qui attendent une main assez adroite pour les cueillir. La dépravation du goût ne vient que d'un défaut de modèles propres à faire naître de plus justes idées, et à épurer les plaisirs que donnent des ouvrages de génie : ces modèles n'ont qu'à paraître pour réunir tous les suffrages en leur faveur. »

Hume finit ses réflexions sur l'éloquence anglaise, en observant que quand même les orateurs anglais ne pourraient pas s'élever au point de disputer la palme aux anciens, il y a pourtant dans presque toutes leurs harangues, un défaut essentiel, qu'ils pourraient corriger sans

sortir de ce genre argumentatif, où ils bornent toute leur ambition. « Leur affection pour les discours impromptu, dit-il, leur a fait négliger tout ordre et toute méthode, chose cependant si nécessaire pour bien argumenter et pour porter la conviction dans l'esprit. »

CHAPITRE XLI.

Éloquence. — Orateurs parlementaires.

« Dans une assemblée comme la chambre haute, composée d'hommes dont l'éducation a été soignée, qui sont ou qui doivent être animés par la considération du rang qu'ils occupent et l'exemple de leurs ancêtres, il semble, dit M. Knox, qu'on devrait souvent trouver de grands orateurs; mais il est réellement difficile de citer des pairs dont l'éloquence ait été perfectionnée par le goût, et dont les discours puissent servir de modèles. Les lords juges, se bornant aux connaissances de ce qui a rapport à leurs fonctions, font souvent des discours pleins de force; mais accoutumés à fixer la vérité des preuves et à prononcer des sentences, plusieurs d'entr'eux

conservent leur ton décisif et assuré en passant à la chambre haute. Le bruit, l'obstination et un ton impérieux ne sauraient plaire, même dans un chancelier, à ceux qui ont formé leur goût par l'étude des auteurs classiques. La véhémence et l'emportement peuvent intimider quelques jeunes pairs et les entraîner dans le parti du ministère ; mais, dans le silence du cabinet, des discours qui n'offrent pas un autre mérite oratoire, n'obtiendront jamais les suffrages des gens de goût.

» Quelques lords du parti de l'opposition ont évité le bruit et la violence, mais non l'incorrection du style, le mauvais goût et le désordre des idées. La passion et l'animosité personnelle ont produit des invectives qui flattaient l'esprit de parti, et qu'on a élevées au-dessus de tous les chefs-d'œuvre d'éloquence de l'antiquité : mais les plus célèbres orateurs de la chambre haute ont-ils laissé un volume de discours qu'on puisse citer comme des ouvrages classiques et mettre à côté de ceux des grands maîtres ? C'est envain qu'on cherche un orateur à qui cette épithète de *classique* puisse justement être appliquée. On ne peut trop regretter que la fureur des partis et la bassesse de la vénalité aient exclu d'une des assemblées les

plus augustes de l'Europe ce goût, cette justesse, ces bienséances sans lesquelles la véritable éloquence ne saurait exister.

« La chambre des communes a toujours été regardée comme un des plus beaux théâtres qu'ait eus l'éloquence moderne. En effet, quoiqu'elle soit sujette aux mêmes inconvéniens que la chambre des pairs, elle a sur celle-ci de grands avantages. Elle offre à ses membres de puissans motifs qui excitent leur ambition, l'espérance de s'élever et de parvenir aux plus grandes places. Plusieurs ont su par leur éloquence entraîner les suffrages et diriger les résolutions du parlement; mais il en est peu qui aient laissé des modèles dignes d'être imités. La plupart ont eu une grande réputation, tant que le public a été occupé des intérêts qu'ils ont eu à discuter et à défendre; mais leurs discours ont rarement cette solidité de mérite qui fait lire un ouvrage avec plaisir, lors même que les circonstances qui les ont fait produire sont changées. Il n'appartient qu'aux chefs-d'œuvre de l'art de plaire dans tous les lieux et dans tous les temps (*).»

Parmi les orateurs parlementaires qui ont

(*) V. *Essays moral and literary* (tom. 2.).

laissé, sinon des modèles, du moins de grands souvenirs, William Pultney, Comte de Bath, et William Pitt, comte de Chatham, occupent le premier rang. L'un et l'autre excellaient également dans l'argumentation et le pathétique. Pultney, dit Chesterfield, était agréable, fort et pathétique selon que les circonstances l'exigeaient. Il avait à son commandement, les raisons, l'esprit et les larmes. L'éloquence de Pitt embrassait aussi tous les genres. Mais il était sur-tout terrible dans les invectives. Il avait tant d'énergie dans le style, tant de dignité et de chaleur dans l'action qu'il intimidait ceux mêmes qui avaient le plus de moyen pour s'opposer à ses vues.

Quels qu'aient été les talens et les succès de ces deux hommes célèbres et de leurs émules, les critiques anglais sont d'opinion qu'ils ont été effacés par leurs successeurs. En effet ceux-ci ont étudié davantage l'art proprement dit de l'éloquence. Ils ont senti que, pour être orateur, il ne suffit pas d'avoir quelques mouvemens rapides, quelques traits énergiques qui échappent à tout homme passionné; mais qu'il faut un ordre progressif dans les idées, une élocution soutenue, un goût sain, la perfection du langage unie à la sublimité des pensées.

Burke doit être cité parmi les orateurs qui ont porté l'éloquence parlementaire à une plus grande perfection. Doué d'une imagination vive et d'une grande sensibilité, il perfectionna par l'étude les grands talens qu'il avait reçus de la nature. Au goût de la véritable éloquence il joignait une connaissance profonde des sciences morales et politiques. Parmi les nombreux discours qui ont captivé les suffrages de ses compatriotes et excité l'admiration des lecteurs, on distingue celui qu'il adressa au peuple de Bristol qui refusait de l'élire pour son représentant. Jamais on ne se justifia avec autant de force et de dignité. Comme Socrate devant ses juges, il paraît plutôt leur maître que leur suppliant. La péroraison de ce discours est digne de l'écrivain qui a traité du sublime, et comparable aux plus belles de Cicéron. Cet orateur si éloquent était tellement dominé par son imagination qu'il allait souvent au-delà des limites que prescrivent la raison et le goût. De là les longueurs, le pédantisme et le style ampoulé qui déparaient ses discours, sur-tout dans ses dernières années. De là les inconséquences dans sa conduite et les contradictions dans ses principes qui ont été si funestes à l'humanité. Après avoir porté pendant la révolution

d'Amérique l'amour des principes de la liberté jusqu'à la démagogie; après s'être montré l'ennemi de tout pouvoir absolu jusqu'à insulter son roi (*) dans le malheur, on l'a vu se déclarer le premier contre les principes de la révolution française dès son origine, provoquer la guerre contre la France, et causer le schisme de l'opposition qui donna au ministère ou aux amis du roi les moyens de la faire et de la rendre générale.

M. Fox est le premier orateur du parlement, peut-être même le plus grand qui y ait paru; aucun n'a possédé au même degré cette force de raisonnement, cette logique exacte et pressante qui met dans le plus grand jour la vérité ou l'erreur, cette rapidité étonnante de mouvemens oratoires qui montrent un homme passionné que la vérité tourmente, et non un écrivain élégant qui veut être admiré. Il est comme Démosthène l'athlète de la raison: il la défend de toutes les forces de son génie. Son éloquence est un torrent: il résume des séances

(*) Dans les discussions, sur la régence, qui eurent lieu pendant la maladie du roi, Burke dit *que la main de Dieu s'étoit appesantie sur le monarque et l'avait précipité du trône.* (*Hurled him from his throne.*)

de dix à douze heures, répond à tous les discours de ses adversaires, ne laisse passer aucun de leurs argumens, aucun de leurs sarcasmes, et, quoique sans organe favorable, sans dignité et sans grâces dans l'action, il maîtrise, pendant des heures entières, l'attention de ses auditeurs (*).

M. Shéridan réunit, au degré le plus rare, toutes les parties qui constituent la véritable éloquence, le fonds même des idées, leur abondance, leur choix, la manière heureuse de les présenter et de les développer pour produire le plus grand effet possible. Personne n'emploie avec autant d'art le sarcasme et l'ironie. Ses moyens sont toujours proportionnés à son sujet: il s'élève graduellement avec lui et parvient ainsi à l'effet qu'il désire. Parmi les discours prononcés par M. Sheridan, qui méritent de servir de modèle, on peut citer celui qu'il prononça dans le procès de M. Hasting; les orateurs de la Grèce et de Rome n'eurent jamais de plus grands intérêts à défendre. C'était la cause de l'humanité; M. Sheridan se montra digne d'en être l'orateur. Son discours est peut-

(*) V. le chap. *Opposition*.

être le plus beau qui ait jamais été entendu dans la chambre des communes.

M. Pitt, sans réunir les qualités essentielles de l'orateur, au même degré que ceux que nous venons de nommer, mérite d'être placé au premier rang. Il ne cède à aucun de ses rivaux pour la correction, l'élégance et la facilité. Quoiqu'il ait peu d'images dans son style et qu'il emploie peu les sarcasmes, il s'anime lorsqu'il s'agit de repousser les attaques de ses adversaires et conserve toujours beaucoup de noblesse et de dignité. Son mérite essentiel tient à la présence d'esprit avec laquelle il résume toutes les idées qui servent à son but, en écartant toujours, avec la simplicité la plus adroite, celles qui voudraient l'en éloigner. La force de sa dialectique est dans la clarté, dans la précision avec laquelle il ramène les discussions les plus compliquées à leur premier objet, au résultat le plus praticable et le plus décisif.

Après les orateurs que nous venons de nommer, on place MM. Grey, Tierney, Windham, et le marquis de Lansdown. M. Grey est un des plus fermes appuis de l'opposition, et un des plus ardens partisans de la réforme parlementaire; il a beaucoup d'énergie et de chaleur, et son style est correct et élégant sans recherche.

M. Tierney a montré un talent perfectionné dès son entrée dans la chambre des communes; il porte la plus grande clarté et même de l'intérêt dans les discussions qui en paraissent le moins susceptibles. M. Windham, disciple de Burke, passe pour exceller dans l'argumentation; il met tant de subtilité dans ses raisonnemens que souvent il devient obscur: c'est ce qui lui a fait donner le nom d'orateur métaphysicien. Aucun membre de la chambre haute ne réunit au même degré que le marquis de Lansdown, les talens de l'orateur; il parle avec dignité, avec énergie; il discute avec beaucoup d'ordre et de justesse dans les idées, et s'exprime avec beaucoup d'élégance. Aux talens de l'orateur il joint les lumières et l'expérience de l'homme d'état; aussi n'est-il aucun membre qu'on écoute avec plus d'intérêt, quoiqu'il ne soit ni du parti du ministère ni de celui de l'opposition.

CHAPITRE XLII.

Éloquence de la chaire. — Notice des orateurs les plus célèbres.

Les orateurs de la chaire anglaise ont de fréquentes occasions de déployer tous les res-

sorts de l'éloquence: tels sont les discours qu'on fait à l'abbaye de Westminster devant la chambre des pairs ou celle des communes. Ces discours sont ordinairement imprimés; on ne peut rien lire de plus froid et de plus ennuyeux: « Dans la plupart, dit M. Knox, on ne trouve pas une seule fois le nom de Jésus-Christ, et celui de Dieu ne s'y rencontre que rarement; l'orateur semble croire qu'un passage de l'écriture gâterait ses périodes, ou donnerait à ses discours un air commun. Il ne tente pas de frapper l'imagination, ni de toucher le cœur; tout ce qu'il se propose c'est de ne point choquer son auditoire; il pourrait nuire à ses propres intérêts, s'il rappelait leurs droits à ses auditeurs, aussi préfère-t-il de leur parler du roi David, des Juifs, des Samaritains, des Scribes et des Pharisiens, des Grecs et des Romains (*). »

On a adopté le même style pour les sermons des assises. Ce serait une occasion favorable d'inspirer au peuple le respect de la justice, de le détourner de la violation des lois en lui faisant craindre les châtimens qui suivent le crime: mais le prédicateur veut montrer son savoir aux juges et aux gens de loi, et il parle ordinaire-

(*) V. *Lucubrations on life and letters. tom.* 2, n.° 68.

ment de jurisprudence, du code romain, de l'origine du gouvernement civil, des lois municipales, et d'autres matières semblables, qui peuvent édifier les juges, mais qui ne sont pas à la portée du peuple, des jurés et des autres auditeurs. Les sermons prononcés devant le *Jury of court* sont aussi remarquables par leur insipidité et leur froideur. « On dirait que le prédicateur lit un statut ou un acte, comme un clerc aux assises ; il semble trembler devant les robes longues, et croirait faire injure à la raison des juges s'il s'adressait à leurs passions ; il oublie que saint Paul fit trembler Félix sur son tribunal. (*).

Les sermons qu'on prononce dans les universités ne sont que des dissertations théologiques, quoique les églises des universités soient en grande partie remplies de jeunes gens et d'auditeurs de la classe du peuple, qui n'entendent pas la théologie. On voit que l'orateur est plus occupé à montrer son esprit et son savoir, qu'à toucher et à convaincre. C'est la vanité qui le fait monter en chaire ; mais il semble que sa vanité serait mieux satisfaite s'il parlait avec énergie, avec chaleur. L'impression qu'il ferait se-

(*) V. *Lucubrations on life and letters.* ibid.

rait plus profonde, et l'on en conserverait une idée avantageuse de l'éloquence et des talens de l'orateur.

Selon M. Knox, et d'autres critiques estimés, ce qui caractérise assez généralement l'éloquence de la chaire anglaise, c'est la *Dulness*, c'est-à-dire la froideur, la sécheresse et l'insipidité : les discours des orateurs sont des dissertations quelquefois savantes, mais nullement propres à intéresser, à toucher une nombreuse assemblée, et à atteindre le but que doit se proposer l'orateur de la chaire. Cette manière de prêcher est adoptée parce que c'est la plus sûre pour le prédicateur ; comme on la suit peu et qu'on l'entend encore moins, elle ne peut choquer personne, ni attirer au prédicateur le reproche d'un zèle outré ou d'hétérodoxie, ni le faire tomber dans aucune de ces difficultés qui pourraient empêcher son avancement dans l'église. Il semble que le grand soin de ces orateurs soit de conserver leur dignité, et qu'ils croient que rien n'est plus propre à atteindre ce but que de disserter froidement, comme un professeur de théologie Ils craignent cette popularité qui peut seule rendre utile l'éloquence de la chaire : leur orgueil leur fausse délicatesse, leur affectation les empêchent de prêcher d'une manière populaire.

Le peu de cas que les orateurs de la chaire anglaise ont fait de l'art de la déclamation, leur manière de débiter calme et froide, et l'habitude de lire leurs discours, ont dû influer aussi sur le caractère de leur éloquence: de là vient qu'ils se permettent rarement les grands mouvemens, les figures fortes et pathétiques; de là le ton de dissertation qui règne dans leurs discours, et cette instruction solide qui y domine plus que le sentiment.

Nulle part, même en Italie, où l'éloquence de la chaire offre une carrière très-brillante, on n'imprime un aussi grand nombre de sermons qu'en Angleterre; il n'y a pas d'année où il n'en paraisse au moins dix à douze collections en plusieurs volumes. Le nombre des sermons détachés est immense, ce qui n'empêche pas les journalistes d'en rendre compte. Il n'est pas de ministre, quelque médiocres que soient ses talens oratoires, qui n'aime à jouir des honneurs de la presse: mais le sort de ces discours est bien éphémère; on les reproduit quelquefois dans des collections, qui, pour avoir une existence plus solide, n'en voient pas davantage la lumière.

Dans cette foule d'orateurs de la chaire, il y en a qui méritent d'être distingués: le plus cé-

lèbre de tous est M. Hug Blair, connu dans toute l'Europe; il a réformé le goût de l'éloquence de la chaire en Angleterre; ses sermons ont eu tant de succès que même les personnes du bon ton les lisaient avec autant d'avidité que des romans. On pourra juger de la progression du succès de ces sermons par le prix que lui en donnèrent les libraires: le premier volume fut payé cinquante liv. sterl., le second deux cents, le troisième six cents, et le quatrième deux mille. L'éloquence de M. Blair n'est point forte et énergique; elle est douce, sage, et souvent touchante. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ses sermons, c'est l'enchaînement des preuves, la solidité des raisonnemens qui y règnent d'un bout à l'autre. Le style de M. Blair n'est pas sans défaut: les Anglais lui reprochent de l'incorrection et des *scoticismes*; il paraît sur-tout aux étrangers qu'il se sert trop souvent d'expressions figurées, de métaphores affectées, et de comparaisons un peu trop orientales.

Le révérend Polwhele, auteur d'un poëme didactique estimé, intitulé: l'*Orateur Anglais*, a aussi publié un recueil de sermons. Il a su mettre en pratique ses propres préceptes. Son style est élégant, sans recherche, sa manière est libre et animée, il parle à la fois au cœur

et à l'esprit, et ses sermons conviennent aux hommes de toutes les classes et de tous les âges.

L'évêque de Londres, le docteur Beilby Porteus, est un des bons écrivains qui honorent aujourd'hui la Grande-Bretagne, et un des meilleurs orateurs de la chaire. Il a beaucoup de force et d'onction, et son style est élégant et simple. Le docteur Porteus est très-exact à remplir un devoir que la plupart de ses confrères négligent entièrement : il prêche non-seulement à Londres, mais même à la campagne. (*).

Les sermons de William Enfields, un des écrivains les plus distingués parmi les dissidens, ont été publiés par M. Aikin. Ils roulent presque tous sur des sujets de morale. Personne n'a su mieux distinguer les nuances délicates qui séparent la vertu et le vice. Il ne s'attache pas simplement à montrer ce qui est juste ; il montre aussi ce qui est convenable et aimable. Son objet est de rendre les hommes, non-seulement utiles, mais encore agréables les uns aux autres. Il peint la véritable bonté avec des couleurs qui la font chérir. C'est un nouveau genre qu'il a in-

(*) V. le chap. *Prélats distingués d'Angleterre.*

troduit dans l'éloquence de la chaire. Son style est clair, pur, exempt de toute affectation et de toute singularité. Enfield a aussi donné un recueil très-estimé, intitulé: le *Prédicateur anglais ou Sermons sur les principaux sujets de religion et de morale choisis, revus et abrégés de différens auteurs*, en neuf vol. *in*-8°., chez Johnson, 1774. On avait publié en 1751, un recueil de sermons choisis et quelquefois abrégés, sous le titre de *Système de Théologie et de Morale*, en cinq vol. *in*-12. Cet ouvrage dont un M. Nicol Laïque était l'éditeur, devenant rare, le docteur Ferdinand Warner en donna une nouvelle édition, en quatre vol. *in*-8°. avec de grands changemens. Ce recueil est composé des sermons des plus célèbres orateurs de l'église établie. Vers le même temps, il parut une autre collection de sermons, intitulée: *Système protestant de théologie et de morale*, composé des discours choisis et non abrégés des ministres dissidens les plus célèbres, en deux vol. in-8°. Enfin, en 1762, il parut une collection intitulée: le *Prédicateur pratique*, où l'éditeur a réuni tout ce qu'offrent de meilleur les orateurs de toutes les sectes. Ces différens recueils, quelque estimés qu'ils soient, ne sont point comparables à celui du docteur Enfield.

Il est également connu comme historien et critique. Son *Histoire de la philosophie*, en deux vol. in-4°., d'après Bruker, a eu un grand succès.

M. Bidlake, chapelain du duc de Clarence, tient un rang distingué parmi les orateurs de la chaire anglaise. On a de lui deux vol. de sermons de morale, où l'on trouve beaucoup d'onction et de solidité. « La religion, dit un critique, y prend un langage qui s'accorde avec celui de la raison et de la nature. » M. Bidlaké est aussi estimé comme poëte (*).

Il a paru au docteur John Dun, que les sermons du docteur Blair et de quelques autres prédicateurs estimés, étaient d'un ton trop grave et trop austère. Il a cherché à unir l'amusement et l'instruction : on peut l'appeler le *Sterne* de l'Écosse; mais s'il n'a pas autant que son modèle, l'art de donner des émotions vives et profondes en se servant d'un style simple, il n'a pas comme lui, gâté ses sermons en voulant paraître plaisant et spirituel.

Le célèbre docteur Parr a publié quelques sermons qui sont remarquables pour la force du style. Ceux du docteur Dupré, en deux vol.,

(*) V. le chap. : *Poésie*, etc.

joignent au même mérite beaucoup d'onction et de solidité. Le docteur Hewlett, auteur de deux volumes de sermons, est placé au rang des meilleurs orateurs de la chaire anglaise.

M. Fawcett, professeur de théologie à l'université de Cambridge, a publié un volume de sermons qu'il a prêchés devant ce corps savant. C'est un modèle du genre d'éloquence qui convient devant un pareil auditoire. M. White, professeur d'arabe à l'université d'Oxford, a donné un recueil de sermons intitulé : *Vue du christianisme et du mahométisme comparés dans leur histoire, leur preuves et leurs effets.* Cet ouvrage remarquable par la force du raisonnement, la beauté de la composition et l'énergie du style avait fait une grande réputation à l'auteur, mais il ne lui en reste qu'une partie depuis qu'on a su que le savant docteur Badcock a eu beaucoup de part à l'ouvrage, et que le docteur Parr en a retouché le style.

CHAPITRE XLIII.

Critique.

LA critique, qu'on a définie, l'art de juger des écrits et des écrivains, embrasse dans sa

signification la plus étendue, la grammaire et la connaissance des langues, la théorie de la poésie et de l'éloquence, et l'examen des faits. L'Angleterre a produit nombre d'écrivains qui ont cultivé avec succès ces différentes branches de la critique. Les Warburton, les Johnson, les Harris, les Warton, etc., tiendront toujours un rang distingué parmi les critiques les plus célèbres. On a reproché aux écrivains anglais de cette classe, de porter trop loin la liberté qui appartient à ce genre; de donner des conjectures comme des vérités, des inductions comme des faits, des vraisemblances comme des démonstrations. Ils montrent en général beaucoup de pénétration et de sagacité, mais ils manquent souvent de ce goût qui défend de porter la faux de l'analyse, sur des beautés délicates que le sentiment doit juger. D'autres, au lieu de remonter aux principes du cœur humain pour rendre raison des effets que produisent les ouvrages de l'art, ne savent que compiler; ils font le travail de l'érudit, et ne commencent même pas celui du philosophe; ils prennent, selon l'expression d'un écrivain anglais, les matériaux pour l'édifice.

Le docteur Hurd, évêque de Worcester, l'élève et l'ami du savant Warburton, est le

doyen des critiques anglais ; il doit sur-tout sa célébrité à son commentaire, sur l'art poétique d'Horace, trois vol. *in*-8°., où le bon goût, l'esprit philosophique et une érudition choisie règnent également. On le regarde comme un des meilleurs ouvrages de critique qui existent dans la langue anglaise. Le docteur Joseph Warton, auteur d'un essai sur le génie et les écrits de Pope, n'est pas moins estimé comme critique, que son frère Thomas Warton, auteur d'une excellente histoire de la poésie anglaise. Il a aussi donné une édition des ouvrages de ce poëte, avec des notes et des commentaires qui n'ont pas rempli entièrement l'attente du public. L'éditeur s'est presque borné à donner un choix des notes de Warburton, et à copier les observations qu'il avait données dans son essai. Cette édition, remarquable par son luxe typographique, neuf vol. *in*-8°., 1797, ne contenant pas la traduction d'Homère, et quelques autres ouvrages de Pope, M. Gilbert Wakefield les a publiés avec des notes et des commentaires qui ne sont pas moins estimés que ceux du docteur Warton.

Le célèbre Priestley qui, comme on sait, a parcouru avec succès presque toutes les sciences, a publié plusieurs ouvrages de cri-

tique. Nous ne parlerons ici que de celui où il a donné des règles de cet art, intitulé: *Cours de leçons sur l'éloquence et la critique.* Il a porté dans ce traité le même esprit philosophique qu'on remarque dans ses autres ouvrages. Il y fait de nouvelles applications de la doctrine de l'association des idées, et prouve que la critique comme la géométrie, est une bonne logique. Le docteur Blair n'a pas moins de célébrité en Angleterre, comme critique, que comme orateur. Il a professé pendant vingt ans la rhétorique et les belles-lettres, dans l'université d'Edinburgh, et a publié l'abrégé de ses leçons en trois volumes. Tout dans son cours, n'est pas original à beaucoup près, ainsi qu'il en convient lui-même dans sa préface. Il a surtout emprunté des écrivains français: mais on y trouve beaucoup de goût, de critique et de méthode, et un style aussi orné que le permet le genre didactique. Cet ouvrage, dont le manuscrit fut vendu quinze cents liv. sterl., est un des plus propres à donner des idées justes de la composition littéraire et des principes de fine critique. La dissertation du docteur Blair sur les poésies d'Ossian, sans avoir la même utilité que le précédent, lui fait encore plus d'honneur. C'est peut-être le meilleur ouvrage

de critique qui existe dans la langue anglaise.

Les Anglais mettent au nombre de leurs bons ouvrages de critique, les *Essais sur la nature et les principes du goût*, par M. Alison, un vol. in-4°., 1790, et les *Observations critiques et philosophiques sur la composition*, par M. Ogilvie, deux vol. in-8°., 1774. On y trouve quelques vues neuves, des réflexions ingénieuses et l'esprit d'analyse, mais souvent le goût national influe sur le jugement et même sur les principes de ces écrivains.

Parmi les Anglais qui ont traité de la partie philosophique et critique des beaux-arts, on distingue le docteur James Beattie et M. Daniel Webb. Le premier, dans son *Essai sur la poésie et la musique, considérées par rapport aux affections de l'ame*, n'a guère fait que donner du développement aux idées des écrivains qui ont traité ces matières. On a remarqué son affectation de n'en citer aucun, parce que la plupart sont français. M. Webb montre beaucoup d'esprit, de goût et de connaissances dans ses *Recherches sur les beautés de la peinture*, et dans ses *Observations sur les rapports entre la poésie et la musique*.

On pourrait former un assez long catalogue, si on voulait citer tous les écrivains qui de nos

jours ont publié des mélanges de critique. Nous nous bornerons à nommer les plus connus à la tête desquels on doit mettre M. Knox. Ses *Soirées d'hyver*, et ses *Essais moraux et littéraires*, dont nous parlerons ailleurs plus en détail, contiennent un grand nombre d'articles de critique pleins de goût, d'esprit et de véritable philosophie. M. Godwin, offre dans son *Héraut de la littérature*, la même originalité, la même indépendance d'idées, et quelquefois aussi le même amour des paradoxes qu'on remarque dans ses autres ouvrages. Les *Heures littéraires* ou les *Essais critiques et narratifs* de M. Drake, forment un recueil instructif et amusant, et donnent une idée avantageuse des talens de l'auteur. Les *Curiosités de la littérature*, de M. d'Israeli, quoiqu'elles aient eu beaucoup de succès, ne sont guère qu'une compilation d'ouvrages français assez connus. Il manque souvent dans ses critiques d'impartialité et de jugement. Rien de plus singulier, par exemple, que la manière dont il juge les nations étrangères: il parle des Italiens comme d'un seul peuple, et cite, pour les caractériser, des auteurs qui ont vécu dans trois siècles différens. Il ne serait pas plus absurde de faire un seul peuple des Anglais, des Écossais, et des

Irlandais, et de prétendre tracer le tableau de leurs mœurs et de leur caractère, en rapportant les opinions des auteurs contemporains de Henri VIII, d'Élisabeth, de Cromwell, de Jacques II, de Guillaume III, et de George III. M. d'Israeli montre plus de critique dans ses *Dissertations sur les anecdotes et sur le caractère littéraire.*

Nous avons déjà fait connaître plusieurs ouvrages de critique, en parlant de la langue anglaise, des journaux littéraires, et des commentateurs de Shakespeare. Nous donnerons dans les chapitres suivans les notices d'un grand nombre d'ouvrages qui appartiennent également à la critique.

CHAPITRE XLIV.

Étude des langues anciennes. — Langue grecque. — Hellenistes. — Traducteurs des auteurs grecs.

Depuis long-temps on fait en Angleterre une étude approfondie de la langue grecque. La connaissance en est presque aussi généralement répandue que celle de la langue latine.

Parmi les nobles et les personnes d'une fortune indépendante, on en trouve beaucoup qui lisent avec facilité les auteurs grecs, ce qui n'est pas aussi commun dans d'autres pays. L'étude des Saints.-Pères, pour les controverses religieuses et pour l'histoire ecclésiastique, a été une des causes principales qui ont mis en crédit la langue grecque en Angleterre, et qui la font cultiver avec assiduité.

On doit aux savans anglais plusieurs bonnes éditions des classiques grecs, ainsi que plusieurs ouvrages estimés sur la littérature grecque; mais le nombre n'en est pas aussi considérable qu'on pourrait l'attendre, lorsque l'on considère combien de temps on consacre à l'étude du grec dans les écoles de grammaire et dans les universités. Les Barnes, les Clarke, les Bentley, les Warton, etc., justement célèbres par leurs ouvrages sur la langue et la littérature grecques, n'ont pas beaucoup d'émules. Nous citerons ici tous ceux qui ont quelque réputation comme philologues, critiques ou traducteurs.

Le docteur Vincent, chef de l'école de Westminster, a donné un ouvrage intitulé *le Verbe grec analysé*, qui lui a mérité une place parmi les plus habiles hellenistes de l'Angleterre.

M. Knigth a composé un *Essai analytique sur l'alphabeth grec*, où l'on trouve beaucoup d'érudition et des observations philosophiques.

M. Webb a publié une dissertation plus ingénieuse que solide, intitulée : *Raisons pour penser que la langue grecque est dérivée du chinois.* On doit au docteur Huntingford une *Introduction à la langue grecque*, ouvrage devenu classique en Angleterre, et de la plus grande utilité pour faciliter l'étude de cette langue. Le docteur Huntingford a adopté la méthode suivie par Clarke dans son *Introduction à la langue latine.*

Plusieurs Anglais ont essayé d'écrire en grec, et même de composer des vers. De ce nombre est le docteur Cooke, ci-devant professeur de l'université de Cambridge. Quelques critiques ont regardé sa traduction grecque de l'élégie de Gray sur un cimetière, comme supérieure aux plus belles pièces de Bion et de Moschus. Ils n'ont pas moins donné d'éloges à la traduction que M. Glass a faite du *Samson agoniste* de Milton et du *Caractacus* de Mason. Ils regardent aussi le recueil de poésies grecques, composé par le docteur Huntingford, comme un des meilleurs qui aient paru dans les temps modernes. Ils trouvent qu'il a heureusement

imité les grâces faciles d'Anacréon, la simplicité piquante des épigrammes grecques, l'énergie et la variété des mètres de Pindare. Ces éloges sont exagérés sans doute, ainsi que l'a prouvé le docteur Charles Burney, en découvrant nombre de fautes dans les vers de MM. Glass et Huntingford. Mais ce genre de composition, dont il y a si peu de juges, a son utilité, puisqu'il oblige à faire une étude approfondie de toutes les richesses de la langue grecque.

Parmi les critiques et les philologues qui ont donné des éditions estimées des classiques grecs, on distingue le docteur Cooke, auteur d'une édition de la poétique d'Aristote; le docteur Porson, son successeur dans la chaire de langue grecque à l'université de Cambridge, à qui l'on doit une nouvelle édition d'Eschyle et de plusieurs autres pièces du théâtre grec, avec des notes et de courts commentaires. Il prépare pour les presses de l'université de Cambridge une édition du *Lexicon* grec de Photius, qui n'a jamais été imprimé. Les amateurs de la langue grecque et de l'antiquité désireraient que cet habile helleniste donnât aussi une nouvelle édition de la *Bibliothèque grecque* du patriarche de Constantinople, ouvrage bien

plus important que son *Lexicon*, puisqu'il contient un grand nombre d'extraits curieux et intéressans de plusieurs auteurs, dont les écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'Angleterre a eu peu de philologues et de critiques comparables à M. Wakefield. Il embrasse la littérature ancienne et moderne, sacrée et profane (*). Il a donné une belle édition de Bion et Moschus avec des notes pleines d'érudition et de goût, et un choix de tragédies grecques.

L'Angleterre compte aujourd'hui plusieurs traducteurs des chefs-d'œuvre de la Grèce, qui ne sont pas moins estimables que ses critiques et ses philologues. M. Twinning a donné une traduction de la poétique d'Aristote avec des notes et des dissertations qu'on regarde comme un des meilleurs ouvrages de ce genre. Elle est préférée à celle de M. Pye, poëte laureat, dont les commentaires annoncent cependant du goût et de la critique. Le docteur Gillies s'est fait d'abord connaître par une traduction des harangues de Lysias et d'Isocrate. Il a ensuite publié une analyse des ouvrages d'Aristote avec la traduction de ses traités de morale et de politique. Cet ouvrage a

(*) V. le chap. *Langue latine, Critique*, etc.

été très-bien accueilli, et il ne serait pas surprenant, dit un critique, qu'il remît en vogue la philosophie du péripatéticien. M. Gillies a fait pour Aristote ce que Pope a fait pour Homère, c'est-à-dire, qu'il l'a habillé à la moderne; mais, comme Pope, il n'a pas toujours conservé la manière de l'original; souvent il n'en saisit pas le sens, et il ajoute des idées qui ne sont pas dans le texte. On reproche au docteur Gillies d'avoir un peu de luxe dans sa manière d'écrire, mais, dans cet ouvrage, son style est tempéré par l'austérité de celui d'Aristote, en sorte qu'il est un modèle d'élégance sans ornemens inutiles.

M. Thomas Taylor, dit le platonicien, à cause de son attachement à la philosophie de Platon, est un exemple de ce que peut produire le désir de s'instruire et la persévérance dans le travail. Sans avoir eu d'éducation classique, et au milieu des occupations les plus pénibles et les plus désagréables, il a acquis par lui-même une connaissance profonde des mathématiques, des langues anciennes et de la philosophie des Grecs. L'Angleterre lui doit un grand nombre de traductions fidèles et élégantes, accompagnées de notes et de commentaires, où l'on trouve beaucoup d'érudition et de critique, des

vues philosophiques et quelquefois des opinions bizarres. M. Taylor a traduit toutes les œuvres de Platon, la *Métaphysique* d'Aristote, les *Hymnes mystiques* d'Orphée, les *Cinq livres* de Plotin, le *Commentaire de Proclus sur Euclyde*, la *Description de la Grèce*, par Pausaunias, etc. Le docteur Graves, un des doyens de la littérature anglaise, célèbre par ses romans moraux et politiques, a donné aussi des traductions estimées des *Pensées de* Marc-Aurèle, de l'*Hiéron* de Xénophon et de la *Vie de Commode* par Hérodien. Il a dans son style cette élégante simplicité qui est sur-tout nécessaire lorsqu'on traduit les classiques grecs; mais il manque de précision, et il tombe quelquefois dans la paraphrase pour donner plus de clarté à son style. M. William Beloe, auteur de plusieurs ouvrages de poésie et de critique, est principalement connu par sa traduction d'*Hérodote*, qu'on regarde comme un des meilleurs ouvrages de ce genre qui existent dans la langue anglaise.

Les Anglais semblent croire que leurs traductions en vers ne sont pas inférieures à celles en prose. On ne peut nier que leur langue ne soit riche, hardie et poétique : mais prétendre que leurs traducteurs égalent et quelquefois même surpas-

sent les originaux, c'est oublier que toute traduction est un ouvrage forcé et nécessairement imparfait. En effet, quoique les hommes aient à peu près les mêmes idées principales, la différence des temps et des climats, et par conséquent celle des objets et des impressions, en met une grande entre les métaphores ou les images qui expriment ces idées dans les différentes langues. De là vient qu'il est très-difficile, et souvent impossible de transmettre dans une traduction l'expression même de son auteur. La différence de la versification offre, comme celle du langage, de grandes difficultés à vaincre. Il est constant que les pensées et les expressions prennent d'elles-mêmes une tournure, une configuration correspondante à la versification respective des différens poëtes. La longueur ou la briéveté des vers, la variété des pauses et des cadences, la double harmonie qui résulte et du nombre des syllabes et de l'arrangement des mots, etc., tout cela modifie le sentiment et lui communique une beauté propre et distincte. Transportez les mêmes idées dans un autre mètre, changez la disposition des mots, altérez la mesure du vers, tout périt, tout est détruit : les idées prennent une attitude violente et forcée; il n'y a plus d'accord entre les

sons et les sentimens, et les objets se présentent sous un autre point de vue.

Quelque mérite qu'ait une traduction, surtout en vers, on la lit rarement avec plaisir et souvent avec dégoût, si on est en état de lire et de goûter les originaux. On trouve, par exemple, que des vers anglais, fussent-ils de Pope ou de Dryden, ne peuvent jamais représenter des vers grecs ou latins. Mais cette imperfection, nécessairement attachée aux meilleures traductions, n'empêche pas d'en sentir l'utilité. On reconnait qu'au mérite de faire connaître au moins une partie des beautés des auteurs classiques à ceux qui ignorent leur langue, elles joignent celui de contribuer à former et à répandre le bon goût.

Les Anglais mettent au rang de leurs meilleurs traducteurs-poëtes M. Potter qui a traduit les trois tragiques grecs avec autant de fidélité que d'élégance et de force. On trouve cependant que sa traduction d'Eschyle est supérieure à celle de Sophocle et d'Euripide. M. Potter a aussi publié un recueil de poésies estimées et des observations pleines de goût sur les vies des poëtes par Johnson. Les poésies de Callimaque n'avaient jamais été traduites en anglais: M. Tytler en donna, en 1793, une tra-

duction aussi élégante que fidèle. Théocrite, Tyrtée, Bion et Moschus n'ont pas été traduits avec moins de succès par M. Polwhele. Cette traduction est accompagnée de notes très-étendues, intéressantes et ingénieuses.

M. Cowper, un des meilleurs poëtes que l'Angleterre ait produits dans le dernier siècle, a donné une nouvelle traduction d'Homère. Il dit qu'on ne peut pas l'accuser d'avoir voulu rivaliser avec Pope, parce que la traduction de celui-ci est en vers rimés, et que la sienne est en vers blancs. Ce serait, ajoute-t-il, comparer deux musiciens jouant le même air sur deux instrumens différens : mais cette comparaison manque de justesse ; deux traducteurs qui s'efforcent de rendre le même auteur dans la même langue non-seulement jouent le même air, mais emploient le même instrument : la rime n'en change pas la nature. M. Cowper aurait dû se borner à dire qu'il s'est proposé de faire une version plus fidèle que celle de Pope, et plus propre à donner une juste idée du caractère de son original. S'il n'a pas eu d'autre objet, on peut dire qu'il a réussi ; mais, s'il a cru atteindre, comme son prédécesseur le premier but de la poésie, celui de plaire, le succès n'a pas répondu à ses espérances.

CHAPITRE XLV.

Langue latine. — Latinistes. — Traducteurs des auteurs latins.

ON ne fait pas une étude moins approfondie de la langue latine, que de la langue grecque dans les grandes écoles et dans les universités anglaises. Cependant, quoiqu'on donne dans ces universités toutes sortes d'encouragemens à ceux qui se dintinguent par leurs compositions latines, l'Angleterre a eu peu de latinistes qu'on puisse citer, et le nombre en est aûjourd'hui plus petit que jamais. Ils sont à cet égard inférieurs non-seulement aux Italiens, mais même aux Allemands, quoiqu'ils appellent *latin germanique* le mauvais latin qu'on appelle ailleurs de *cuisine*. Les compositions écrites en cette langue, qui sortent des universités, offrent un mélange de styles imités de différens auteurs classiques, et souvent des expressions de la basse latinité.

Il y a en Angleterre peu de personne qui parlent latin. Cela vient en partie de la manière dont ils le prononcent, qui est si différente de

celle des autres pays, qu'un étranger ne peut s'en servir pour converser avec un Anglais. Un Allemand ayant été recommandé à un savant d'Oxford, celui-ci pour se faire mieux entendre voulut lui parler latin. Il lui demanda des nouvelles d'Allemagne : *Sant-ne omnia pacata in Germaniâ ?* L'Allemand n'étant pas accoutumé à la prononciation anglaise, entendit *peccata* pour *pacata*, et croyant que l'Anglais voulait plaisanter, répondit avec humeur : *Sunt quidem multa peccata in Germaniâ, sed spero plures virtutes.*

La manière dont les Anglais prononcent le grec, n'est pas moins défectueuse. Un Anglais qui lit un auteur grec, est inintelligible pour un étranger qui possède cette langue, et peut-être encore plus que s'il lisait du latin. Quelques érudits de cette nation ont voulu défendre leur manière de prononcer les langues anciennes, mais il est certain qu'ils prononcent les voyelles latines et grecques, comme celles de leur propre langue, ce qui seul suffit pour défigurer les langues anciennes et les rendre inintelligibles pour les autres nations. Plusieurs savans anglais ont fait sentir les inconvéniens d'une prononciation barbare. On fit même en 1767, un plan pour introduire celle des autres

pays dans les universités et les grandes écoles du royaume, mais la réforme n'a pas eu lieu, sans doute, parce qu'elle aurait dû commencer par les maîtres mêmes.

L'Angleterre n'a aujourd'hui presqu'aucun latiniste dont la réputation s'étende au-delà des universités britanniques. M. Robert Macfarlan a entrepris de traduire en vers exhamètres les *Poésies d'Ossian*, mais l'essai qu'il en a donné n'a pas fait désirer la suite. M. Tweddell a publié sous le titre de *Prolusiones juveniles præmiis academicis dignatæ*, des discours qui ont remporté des prix à l'université de Cambridge. L'affectation de montrer qu'il connaît toutes les richesses de la langue latine, rend son style recherché et quelquefois obscur. Sir George Baker, médecin du roi, a publié un recueil intitulé: *Opuscula medica*, dont on estime la latinité. Les Anglais citent comme un de leurs meilleurs latinistes, le docteur Parr, homme de lettres, qui jouit d'une grande célébrité quoiqu'il ait fait très-peu d'ouvrages. On n'a de lui, en langue latine, qu'une préface ou un discours préliminaire qu'il a mis à la tête de la nouvelle édition du traité de *Bollendenus de Statu*, et qui a aussi été réimprimé séparément. Il y trace le tableau de l'Angleterre, en 1785,

et y fait l'éloge de lord North, de Burke et de M. Fox. Son style est plein de véhémence et d'énergie, mais il manque d'élégance et de pureté. M. Wakefield, dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent, publia étant encore très-jeune, un recueil de poésies latines, sous le titre de *Poemata latine partim scripta partim reddita*, avec des observations critiques sur Horace. Les latinistes admirèrent l'élégance de son style. Il publia ensuite sa *Silva, critica sive in Auctores sacros profanosque commentarius Philologus.* Les trois premiers volumes de cet ouvrage sortirent des presses de l'université de Cambridge, mais M. Wakefield, s'étant brouillé avec ce corps savant à cause de ses opinions religieuses, les deux derniers volumes ont été imprimés à Londres. M. Wakefield a donné des éditions très-estimées d'Horace, de Virgile et de Lucrèce. Cette dernière est accompagnée d'un commentaire. Comme critique, M. Wakefield montre beaucoup de sagacité, de goût et de savoir. Comme éditeur, il est ingénieux et exact, mais souvent trop hardi; son style tient plus de l'énergie pleine de sens de Quintilien, que de la noblesse et de l'abondance de Cicéron. M. Thomas Burgess est un des philologues les plus

estimés qu'ait aujourd'hui l'Angleterre. Son *Conspectus criticarum Observationum in scriptores græcos et latinos*, un vol. *in*-8°.; ses *Initia Homerica*, un vol. *in*-8°., contiennent des recherches curieuses dans lesquelles il est en général conduit par le goût et par une saine critique. M. Burgess a aussi donné des éditions estimées de la *Pantalogia*, de Burton, des *Miscelanea critica*, de Dawes, et des opuscules latins de Gravina.

Parmi les traductions des auteurs latins, qu'on doit aux écrivains vivans, on distingue celles des lettres de Pline, des épîtres familières de Cicéron, etc., par M. Melmoth. Ces versions, qu'on regarde comme les meilleurs ouvrages de ce genre qui existent dans la langue anglaise, seraient plus parfaites si M. Melmoth cédait moins souvent à la vanité ou à la prétention de dire mieux que son auteur. Elles sont accompagnées de notes instructives, ingénieuses et intéressantes. Le docteur Aikin a traduit la vie d'Agricola et les mœurs des Germains, de Tacite, avec une précision, une clarté et une élégance qu'il sera difficile d'égaler : c'est ce que n'a pu faire M. Murphy, traducteur de toutes les œuvres de ce grand historien. Quelles que soient la liberté, l'énergie

et la richesse de la langue anglaise, le célèbre poëte et littérateur Gray déclare qu'après avoir essayé de traduire Tacite, il a cru devoir renoncer à son entreprise. M. Murphy n'a pas fait avec succès ce que Gray trouvait au-dessus de ses forces. Sa traduction est élégante, mais on n'y trouve ni précision ni fidélité. Il manquait aux Anglais une bonne traduction de Tite-Live. M. George Baker, ecclésiastique irlandais, en a donné une, en 1797, bien supérieure à celles qui existaient, mais où l'on désire quelquefois un style plus harmonieux et plus facile. M. William Beloe, traducteur d'*Hérodote*, a traduit aussi avec beaucoup d'élégance et de fidélité les *Nuits Attiques* d'Aulugelle. On doit au docteur Alexandre Thompson, une traduction des vies de Suétone, qu'il a accompagnée de notes et d'un tableau du gouvernement et de la littérature des Romains sous les douze premiers Césars. Il montre dans cet ouvrage beaucoup de goût, une saine critique, et une érudition choisie.

Les bonnes traductions en vers sont encore plus rares. S'il existe un poëte qui paraisse réunir les qualités nécessaires pour faire une bonne traduction de Juvenal, c'est M. Gifford, auteur de la *Baviade* et de la *Meviade*, deux des

meilleurs poëmes satiriques de la langue anglaise. Il n'a pas cependant rempli entièrement l'attente du public. Sa traduction est en général supérieure à celle de Dryden : elle est plus noble, plus élégante et plus fidèle. Mais Dryden rend souvent mieux la force et la verve de son original. Ce grand poëte a trouvé un émule tout à fait indigne de lui, dans M. Beresford, auteur d'une nouvelle traduction de l'Enéide, en vers blancs. Celle de Dryden est à la vérité très-inégale et rend d'une manière très-faible, sur-tout les morceaux pathétiques de Virgile. Mais les Anglais ont la traduction de Cristophe Pitt, en vers rimés, comme celle de Dryden, qui, sans offrir autant de beautés supérieures, est cependant poétique, élégante et fidèle. Elle semblait n'en pas laisser désirer d'autre, mais M. Beresford a été d'une opinion contraire, et s'est chargé de remplir lui-même ce *desideratum*. Jamais tentative ne fut moins heureuse. Malgré les grands éloges qu'il a obtenus de beaucoup de membres de l'université d'Oxford, on a trouvé que sa traduction, selon l'expression de Dryden, ne ressemble pas plus à Virgile qu'un squelette ne ressemble à un corps humain plein de santé et de vigueur, et dans la fleur de la jeunesse et de la beauté.

M. James Elphinston, un des vétérans de la littérature anglaise, a donné une traduction peu estimée des épigrammes de Martial. Il réussissait cependant à rendre avec une singulière précision les pensées morales des auteurs anciens. C'est ce qu'il a prouvé par sa traduction des sentences de Publius Sirus, de Laberius, de Caton et d'Ausone. Le célèbre Johnson fut si frappé du talent de M. Elphinston en ce genre, qu'il le pria de traduire les devises de son *Rambler*. (*).

CHAPITRE XLVI.

Étude de l'antiquité. — Antiquaires.

L'ÉTUDE de l'antiquité n'est vraiment utile que lorsqu'elle est dirigée par l'esprit philosophique ; mais souvent ceux qui s'y livrent manquent d'une méthode propre à discerner le vrai du faux. De là vient qu'on établit des systèmes avant d'avoir discuté et vérifié les faits. M. Pownall, dans son *Traité sur l'étude de l'antiquité*, prétend qu'elle a des règles aussi certaines que les sciences de fait. Mais s'il y a des règles sûres

(*) V. le chap. *Langue anglaise*.

pourquoi s'élève-t-il tant de disputes? Il pose lui-même quelques-unes de ces règles, et il y y en a de judicieuses ; mais il les abandonne pour rêver à sa manière. Ainsi il soutient que Alexandre voulait s'emparer du commerce universel et qu'il bâtit pour cet effet Alexandrie ; que les Cyclopes n'avaient voulu manger Ulysse que parce que c'était un pirate etc. M. Burgess, professeur d'Oxford, auteur d'un *Essai sur l'étude de l'antiquité*, distingue deux classes d'antiquaires. Les uns adorent la rouille des médailles, la poussière des manuscrits, se bornent à déchiffrer les caractères et à les restituer; ce sont les manœuvres de la science. Les autres recueillent les matériaux, les comparent, les appliquent à d'autres sciences, rendent ainsi les découvertes sur l'antiquité utiles au genre humain. Nous indiquerons ici les antiquaires de cette seconde classe, dans laquelle M. Burgess lui-même doit être compris. Il y a dans son ouvrage des recherches sur la formation des langues où il montre beaucoup de savoir et de critique. *L'origine et les progrès de l'écriture* ont été l'objet des recherches de M. Thomas Astle. Ce traité utile et curieux lui a acquis la réputation d'un des plus célèbres antiquaires de l'Angleterre.

M. Jacob Bryant est regardé en Angleterre comme un des premiers savans et un des plus profonds investigateurs de l'antiquité que le dernier siècle ait produits. Son premier ouvrage fut un vol. *in*-4.°, intitulé *Observations sur l'histoire ancienne*. Il doit sa célébrité principalement à son *Système de mythologie*, où il montre une grande érudition, beaucoup de sagacité et souvent beaucoup de hardiesse dans ses conjectures. Il a terminé sa longue carrière littéraire par une *Dissertation sur la guerre de Troye et l'expédition des Grecs*, telle qu'elle est décrite par Homère. Il prétend prouver que les Grecs n'entreprirent jamais cette expédition; qu'il n'exista jamais en Phrygie une ville nommée *Troyes*, qu'Homère était natif d'Ithaque, époux de Pénélope, fils de Télémaque, et petit-fils de Nestor, etc.

M. Chandler, principal auteur des *Antiquités Ioniennes*, fit le voyage de la Grèce aux dépens de la société des *Dilettanti*. Ce fut le célèbre Wood, auteur de l'*Essai sur le génie et les écrits d'Homère*, qui dressa les instructions pour ce savant voyageur et pour ses deux compagnons de voyage, Revett et Pars. Il a fait aussi la préface des *Antiquités Ioniennes*. Quel que soit le mérite des recherches et des des-

criptions qu'on trouve dans cet ouvrage, c'est la beauté des dessins et de la gravure qui en fait sur-tout la célébrité. M. Andrew Lumisden qui a été pendant quelque temps secrétaire du prétendant à Rome, passe pour un des plus savans antiquaires de la Grande-Bretagne. On a de lui une lettre *sur les ruines d'Herculanum*, un vol. *in*-8.°, et des *Remarques sur les antiquités de Rome et de ses environs*, un vol. *in*-4.°. Cet ouvrage annonce du goût et une saine critique, mais il n'y a rien qu'on ne trouve dans d'autres ouvrages. M. Knight a fait des recherches sur le *Culte de Priape*, qui sont aussi exactes que curieuses. Cet ouvrage, enrichi de gravures analogues au texte, n'a jamais été publié. L'auteur s'est contenté de le distribuer à ses amis, ce qui n'a pas empêché de crier au scandale. M. Whitaker, écrivain plein de sagacité, de savoir et même d'imagination, a donné deux volumes sur le *Passage des Alpes par Annibal*. M. Richard Warner a expliqué les restes d'antiquités romaines conservées à Bath, et M. Samuel Lysons celles qu'on voit à Woodchester. Ils montrent l'un et l'autre beaucoup de critique et d'exactitude.

La connaissance des médailles fait partie de l'étude des antiquités ; elles servent de preuve

à l'histoire, quoiqu'elles aient souvent elles-mêmes besoin de preuves. M. William Cooke a fait une histoire romaine d'après les médailles de Rome, qui embrasse un intervalle de près de quatre cents ans. M. Thomas Pinkerton a donné un *Essai sur les médailles*, qui parut d'abord en un volume et qu'il a ensuite considérablement augmenté. C'est un traité complet, sous le titre modeste d'Essai. On a aussi de M. Pinkerton une *Dissertation sur l'origine des Scythes et des Goths*, où il jette un nouveau jour sur l'histoire des peuples qui ont détruit l'Empire romain.

L'étude des anciens monumens que l'on trouve dans le pays où l'on vit est moins sujette aux erreurs. On est au moins à portée d'en voir un plus grand nombre et de les comparer. Cette étude est en Angleterre, ainsi que nous l'avons vu, l'objet de plusieurs sociétés. Parmi les savans qui ont écrit sur les antiquités nationales, deux on fait des recherches exactes et curieuses sur les tombeaux. M. James Douglas a donné la *Nenia Britannica*, ou *Histoire sépulchrale de la Grande-Bretagne*, 1 vol. *in*-fol.; et M. Richard Gough, *Les monumens funèbres de la Grande-Bretagne*, 2 vol. *in*-fol. M. Edward King, ex-président de la société des antiquaires

de Londres a fait des *Observations sur les anciens châteaux.* On trouve dans cet ouvrage beaucoup d'érudition et de vues neuves et ingénieuses; mais ce qui caractérise M. King, c'est une singularité qui lui fait assigner la première place parmi les écrivains excentriques de la Grande-Bretagne. Il publia, en 1788, ses *Fragmens de critique tendant à expliquer plusieurs passages de l'écriture sainte, d'après les principes philosophiques*, dans lesquels il fait une prédiction détaillée des mouvemens qui ont agité l'Europe. Cette prédiction a été citée sérieusement, même par des écrivains de bons sens (*); mais ils ont négligé de dire que M. King dans ce même ouvrage entreprend de prouver que saint Jean-Baptiste était un ange du ciel, le même qui avait paru auparavant dans la personne d'Élie; qu'il y aura un second règne personnel de J.-C. sur la terre; que ce globe est une espèce de comète qui a une tendance continuelle vers le soleil, et qui à la fin s'en approchera de si près qu'il sera enflammé par les rayons solaires, etc. On a encore de M. King des *Considérations sur l'utilité de la dette natio-*

(*) V. *Pursuits of litterature.* Par. IV.

nale, et des Remarques sur les pierres tombées des nues.

M. Dallavay, auteur de *Constantinople ancien et moderne*, a publié des *recherches sur l'origine et les progrès de la science héraldique en Angleterre*, un vol. *in*-4°. M. Nichols, imprimeur célèbre, est aussi un antiquaire infatigable; il a donné l'*Histoire et les antiquités du comté de Leycester*, 4 vol. *in*-fol., et il a eu beaucoup de part à la *Bibliothèque topographique britannique*, 8 vol. *in*-4°. Il est plus recommandable par son activité à recueillir des matériaux que par son jugement à discerner leur valeur. M. James Brand, auteur d'une histoire très-estimée de Newcastle, 2 vol. *in*-4.°, a montré beaucoup de critique dans ses recherches sur les anciens monumens. M. Cordiner a le même mérite dans ses *Antiquités du nord de l'Écosse*, 1 vol. *in*-4.°; celles de l'Irlande n'ont pas été expliquées avec moins de succès par MM. Archdall et Ledwich. Le premier a fait une histoire des abbayes, prieurés et autres maisons religieuses, intitulée : *Monasticum hibernicum*, et le second a donné sous le titre d'*Antiquités d'Irlande* un recueil d'essais curieux et instructifs sur les plus anciens monumens de cette île.

CHAPITRE XLVII.

Étude des langues orientales. — Notices de plusieurs Orientalistes.

LA connaissance des langues orientales est d'une nécessité indispensable pour les Anglais : leur intérêt politique les force à se livrer à cette étude. Ils ne peuvent conserver l'Inde qu'en communiquant avec ses habitans ; et la connaissance de la langue des Gentoux est le seul moyen de favoriser cette communication. Il a paru plusieurs ouvrages pour répandre et faciliter l'étude des langues orientales. On peut citer entr'autres la nouvelle *Grammaire de la langue bengale*, par M. Haled, à qui l'on doit aussi la traduction du code des Gentoux ; la *Grammaire arabe*, de M. Richardson ; le *Dictionnaire persan* et la *Grammaire persanne*, de M. Jones. Outre ses ouvrages sur la littérature orientale, qui ont le mérite de la pureté et de l'élégance du style, M. Haled a donné un recueil d'imitations très-heureuses des épigrammes de Martial. Cet écrivain est un exemple des bizarreries de l'esprit humain. Au grand

étonnement de tout le monde, il s'est fait le champion de l'enthousiaste Richard Brothers, et a déclaré qu'il croyait à la mission de ce soi-disant *prince des Hébreux*. Il a aussi publié un traité absurde sur le *millenium*. M. Richardson, avant sa grammaire arabe, avait publié un essai de poésie persanne avec la traduction anglaise, et depuis il a donné un dictionnaire arabe et persan, à la tête duquel il a mis une dissertation sur la langue, la littérature et les mœurs des peuples orientaux. Cette dissertation savante et ingénieuse a été aussi imprimée séparément.

M. William Jones a été sans contredit le plus grand orientaliste qu'ait eu l'Angleterre, et l'on peut dire aussi l'Europe. C'est lui qui a rendu facile la connaissance des langues, de l'histoire et des antiquités orientales; c'est à lui qu'on doit principalement les utiles découvertes qu'on fait tous les jours. A une connaissance profonde des langues et de la littérature anciennes et modernes, il joignait le jugement le plus solide et une imagination ardente. Il est à la fois poëte, orateur, historien et philosophe. On ne doit pas oublier d'ajouter qu'il avait une indépendance et une libéralité d'esprit, et un amour de l'humanité qui lui faisait tourner les

sciences et les lumières au bien de ses semblables. Si l'on a commencé à établir dans le vaste empire des Anglais un système de gouvernement moins inique et moins barbare, c'est en partie à l'influence de M. Jones qu'on le doit.

Les ouvrages de cet homme célèbre, qu'une mort prématurée a enlevé dans l'Inde, ont été réunis en six vol. *in*-4°. Outre la grammaire persanne, ils contiennent des essais sur la poésie et la littérature des peuples orientaux, un grand nombre de discours sur les points les plus intéressans de l'histoire et des antiquités indiennes, la traduction de plusieurs codes de lois religieuses, politiques, et la vie de Nadir Shah, etc. Jones était président de la société instituée au Bengale pour faire des recherches sur l'histoire, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie. Les transactions de cette société ont été publiées sous le titre de *Recherches asiatiques*, etc. Il en a paru cinq volumes à Calcutta, qu'on a réimprimés plusieurs fois en Angleterre. Ce recueil, qui sera sans doute continué sur le plan tracé par Jones, contribuera à jeter une grande lumière sur l'histoire ancienne et moderne de l'Asie.

M. Maurice, sans avoir quitté l'Europe, a publié un recueil plein de savantes recherches,

d'observations intéressantes et de conjectures ingénieuses, intitulées *Antiquités indiennes*, en sept vol. Chaque volume est divisé en trois parties : la première traite de la littérature, des arts et des sciences qui fleurissaient anciennement dans l'Inde; la seconde, de la jurisprudence de ce pays; et la troisième, des immenses trésors contenus dans cette partie du monde. Comme William Jones, il soutient la très-haute antiquité des arts et des sciences parmi les Indiens, et la supériorité que les Asiatiques tant anciens que modernes ont sur les Européens dans plusieurs arts. M. Maurice a aussi publié l'*Histoire de l'Indostan* dans ses rapports avec les autres grands empires d'Asie pendant les périodes les plus anciennes du monde. C'est à la fois un ouvrage d'histoire, de critique, d'érudition et de philosophie. Cet écrivain, un des plus distingués qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, a beaucoup de traits de ressemblance avec Jones, qu'il parait avoir pris pour guide. Comme lui, il est bon poëte : ses poëmes descriptifs de *Netherby*, de *Hagley* et de *Grow-Hill*, et son recueil d'épîtres, d'élégies et de poésies lyriques montrent un talent aussi heureux que fécond.

On doit à M. Francis Gladwin la traduction des instituts de l'empereur Akber, faite sur

l'original persan, publiée à Calcutta, et réimprimée à Londres en 1800. Cet ouvrage, un des plus curieux et des plus importans qu'on ait traduits des langues orientales, offre la constitution originale de l'empire du Mogol, décrite sous l'inspection de son fondateur Mahomet Akber, par son visir Abulfasel. Akber, sixième successeur de Tamerlan, naquit en 1542, et mourut en 1605, dans la cinquantième année de son règne. Ses instituts sont un système complet de morale, de police, d'économie domestique, de politique et de finance, qui égale, s'il ne surpasse pas, les institutions semblables faites à la même époque chez les peuples les plus policés de l'Europe.

M. Ouseley, à peine âgé de trente ans, est mis déjà au rang des plus célèbres orientalistes. Il s'est d'abord fait connaître par ses *Mélanges persans*, ouvrage très-propre à faciliter l'étude de la langue et de la littérature persanes, et écrit avec beaucoup de goût, d'élégance et de philosophie. M. Ouseley a donné ensuite un *Abrégé de l'histoire ancienne de Perse*, traduite d'un manuscrit persan, et la *Géographie Orientale* d'Ebn Haukal, traduite de la même langue. Ce dernier ouvrage paraît avoir été écrit au commencement du dixième siècle de l'ère chré-

tienne. Si l'on en excepte les parties de l'Afrique habitées par les nègres étrangers à la foi mahométane, et la partie de l'Europe habitée par les chrétiens, il comprend la géographie du reste du monde, depuis Gibraltar jusqu'aux Indes. L'auteur paraît avoir été un grand voyageur, comme Hérodote, et avoir visité plusieurs des contrées qu'il décrit. Leurs divisions politiques, leurs limites naturelles, des traditions sur l'origine des peuples, des détails sur l'état des arts, des mœurs et des coutumes sont exposés d'une manière intéressante dans cet ouvrage; il jette beaucoup de lumière sur l'histoire du monde à cette époque, et montre jusqu'où s'étendaient les connaissances des mahométans. On doit aussi à M. Ouseley, la traduction d'un recueil intitulé : *Contes de Bakhtyar et des dix Visirs.* On y voit quel usage les moralistes orientaux ont fait des fictions qui plaisent au vulgaire, pour répandre des maximes de morale et de politique; ce recueil se fait lire avec plaisir. Cet infatigable orientaliste prépare un grand ouvrage sur la géographie orientale; il publie en même temps un ouvrage périodique, intitulé *Collection Orientale*, qui contient la traduction de plusieurs ouvrages arabes, persans, etc., et des dissertations et des observa-

tions curieuses et savantes sur différens points de l'histoire et des antiquités de l'Orient.

On doit mettre au rang des orientalistes célèbres, le major Rennel, qui le premier a donné des cartes exactes de l'Indostan. Son introduction à la géographie de l'Inde, est un morceau historique très-précieux, où l'on trouve le tableau complet des révolutions qu'a éprouvées ce pays, et qui ont amené l'ordre des choses existant aujourd'hui.

Les universités anglaises ont toujours eu des hommes profonds dans la connaissance des langues orientales; on distingue parmi ceux qu'elles possèdent aujourd'hui, le docteur White, professeur d'arabe à Oxford, et successeur du savant docteur Hunt. Il a débuté par un discours sur l'utilité de la langue arabe dans les études théologiques; il a publié ensuite les *Quatre évangiles d'après la version syriaque de Philoxenus*, et les *Lois civiles et militaires de Tamerlan*, traduites du persan, par le major Davy. Ces ouvrages sont accompagnés de notes critiques et historiques, qui donnent la plus grande idée du savoir de l'éditeur. Le docteur Blayney, professeur d'hébreu à la même université, a publié une nouvelle traduction de Jérémie, et une dissertation sur les prophéties du Daniel. M. Car-

lyle, professeur d'arabe à l'université de Cambridge, a traduit de cette langue les *Annales de l'Égypte*, depuis l'an 971 de l'ère chrétienne, jusqu'en 1453, écrites par Maured Allateft. Il a publié aussi des *Essais de poésies arabes*, traduites avec élégance en vers anglais; il a choisi les pièces des plus célèbres poëtes, en commençant par les plus anciens, et en finissant par ceux qui parurent vers le temps de la décadence du califat; chaque pièce est précédée d'une notice historique et critique du poëte qu'il traduit. M. Carlyle prétend que c'est à tort qu'on croit que le style métaphorique caractérise la poésie arabe, et il soutient que les poëtes du bon siècle ont cette simplicité et cette pureté de style, qu'on remarque dans les auteurs classiques des autres nations. M. Carlyle a accompagné lord Elgin, dans son ambassade de Constantinople, et a ensuite parcouru la Grèce, la Syrie et l'Égypte, pour faire des observations et des recherches sur les langues et la littérature des Orientaux.

CHAPITRE XLVIII.

Etude des langues étrangères.

Peu de personnes apprennent les langues modernes en Angleterre, et la française est presque la seule qu'on y étudie. Dans les grandes écoles de grammaire, la langue française ne fait pas partie du cours d'études. Dans les universités, il y a des professeurs de cette langue, qui ne sont pas salariés par les corps, et que paient ceux qui s'en servent. Ils sont nommés par les principaux des colléges, sur la présentation de l'archevêque de Cantorbery. Le suisse Marat, *d'exécrable mémoire*, a été professeur de langue française à Oxford, et y dut ses succès à la haine qu'il manifestait en toute occasion pour les Français, haine qu'il a si bien satisfaite depuis. Dans les écoles privées, ou les pensions, on enseigne assez généralement la langue française, lorsque les parens le demandent, et paient à part les maîtres, qui sont rarement en état de la bien montrer. Les enfans des deux sexes qui apprennent ainsi le français, l'oublient en quittant les écoles; il n'y a guère que ceux qui voyagent,

qui le parlent par nécessité. Chez eux ils n'aiment pas à le parler même avec les étrangers, quoiqu'on ne coure pas les mêmes dangers qu'autrefois à parler français dans les rues et dans les lieux publics.

« De toutes les nations de ce côté des Alpes, dit Gibbon, mes compatriotes sont ceux qui ont le moins d'usage du français, et qui s'y perfectionnent le moins. Sir William Temple et lord Chesterfield ne s'en servaient que dans des circonstances d'affaires, ou par politesse, et leurs lettres imprimées ne seraient pas citées comme des modèles de composition. Lord Bolinbroke a bien publié en français l'esquisse de ses réflexions sur l'exil; mais sa réputation n'a plus pour fondement que les complimens de Voltaire. » Gibbon prétend être le premier Anglais qui ait eu quelque droit de réclamer un rang parmi les écrivains français; il publia dans cette langue son premier ouvrage, intitulé : *Essai sur l'étude de la littérature*, qu'il écrivit en grande partie à Lausanne, dans un temps où, comme il le dit lui-même, le français était la langue familière de ses études et de sa conversation, et où il lui était plus aisé d'écrire dans cet idiôme étranger que dans sa langue maternelle. Gibbon a aussi écrit en français les pièces détachées et

les extraits raisonnés qui sont à la suite des mémoires de sa vie. Il est difficile, en lisant ces ouvrages, de s'apercevoir qu'ils sont les productions d'un étranger. On peut encore citer parmi les Anglais qui ont écrit en français, le célèbre orientaliste Jones, et M. Sherlock ; le premier a publié en cette langue la vie de Nadir, traduite du persan, et une réponse à M. d'Anquetil du Perron ; et le second, les *Lettres d'un voyageur anglais:* ils n'ont, ni l'un ni l'autre, la pureté et la correction de style de Gibbon. On trouve sur-tout, dans M. Sherlock, des fautes de grammaire, et des tournures singulières qui annoncent sa qualité d'étranger.

Il semble que l'opéra Italien, étant le spectacle favori des gens du bon ton, devrait répandre à Londres le goût de la langue italienne; cependant elle n'est guère étudiée que par les demoiselles qui apprennent à chanter. La plupart des Anglais, quoiqu'ils voyagent en Italie, et qu'ils y séjournent, ne se donnent pas la peine de l'apprendre.

Quelque rapport qu'il y ait entre la langue anglaise et la langue allemande, peu de personnes en Angleterre étudient cette dernière. Il y a quelques années la littérature allemande était inconnue et presque méprisée en Angleterre, et

il aurait été difficile de trouver à Londres un ouvrage allemand. Mais depuis que plusieurs écrivains de cette nation ont acquis de la célébrité dans toute l'Europe, on a commencé à les étudier, à les traduire, et on a même transporté sur la scène anglaise des ouvrages dramatiques allemands.

Il semble que la navigation, le commerce et tous ses rapports, attirant beaucoup d'Anglais dans les pays étrangers, aucune nation ne devrait mieux connaître les langues étrangères ; mais il est certain que bien peu d'Anglais les étudient comme objet de littérature, et que ceux qui les apprennent s'en dispenseraient, si l'intérêt de leurs affaires ne l'exigeait. Ce qui empêche l'étude des langues étrangères, c'est un préjugé commun, même parmi les gens instruits, qui leur fait croire que la Grande-Bretagne est le seul siége de la sagesse et des lumières sur la terre, et que les livres anglais contiennent tout ce qui est connu ou ce qui mérite d'être appris.

Il n'est point de nation en Europe avec laquelle les étrangers aient moins de moyens de communication, qu'avec les Anglais. La prononciation de leur langue est si difficile, si sourde, si *rapide* que non-seulement les étrangers ne parviennent jamais à l'apprendre, s'ils ne vont très-

jeunes en Angleterre ; mais qu'ils ne parviennent à entendre les Anglais qu'après nombre d'années. On pourrait remédier à cet inconvénient, par l'usage des autres langues vivantes ; mais les Anglais n'apprennent guère que le français, et ils n'aiment pas à le parler, lors même qu'ils le savent. La langue latine qui pourrait suppléer à l'usage des langues vivantes, devient inutile avec les Anglais, parce qu'ils la prononcent d'une manière si barbare, qu'ils sont inintelligibles pour tous les autres peuples.

CHAPITRE XLIX.

Histoire. — Historiens.

ON regarde l'Angleterre comme l'empire de la philosophie et de la liberté : il semble que nulle part il ne devrait paraître un aussi grand nombre de bons historiens, mais elle n'a, à cet égard, presqu'aucun avantage sur beaucoup d'autres états de l'Europe. D'abord, elle n'a point d'histoire nationale écrite avec impartialité, et il est aisé de sentir qu'elle ne pourra pas en avoir, tant qu'elle sera divisée en deux grands partis, que la corruption, l'envie et l'ambition tiennent

dans un état de guerre continuelle. L'historien peut, il est vrai, s'y montrer impunément le digne interprète des droits des hommes : l'autorité n'y arrête pas sa plume ; mais elle emploie un moyen plus efficace, elle la dirige à son gré ; elle s'en sert comme d'un instrument de ses projets, et lui fait tracer l'apologie de ses erreurs et de ses crimes. La corruption produit en Angleterre ce que la crainte produit ailleurs ; elle fait mentir l'historien, et quand même un esprit élevé et une ame forte le mettraient à l'abri de ses atteintes, comment pourrait-il se garantir de cet esprit de parti qui devient, à son insçu, une habitude de son ame, dont la force est plus secrète que celle de la corruption, et dont les effets sont aussi dangereux ; de cet esprit de parti qui le pénètre, pour ainsi dire, de tous côtés, et l'environne à chaque instant de sa vie de préventions et d'erreurs ? Qu'importe à la justice et à la vérité que Hume, par exemple, ait été corrompu par la cour ou séduit par le fanatisme du parti royaliste, s'il a trahi la cause de la liberté, en défendant le pouvoir arbitraire ?

Les historiens anglais ne montrent pas plus d'impartialité et d'indépendance, lorsqu'ils traitent l'histoire ancienne et l'histoire étrangère ; ils y portent le même esprit de parti et

les préjugés nationaux auxquels les Anglais en général sont d'autant plus attachés qu'ils les confondent avec le patriotisme. Voyez l'*Histoire de la république romaine* du ministériel Hooke: il y calomnie les plus grands hommes qu'elle ait produits pour exalter la réputation de César. Lisez les *Histoire de la Grèce*, par MM. Mitford et Gillies: ils sont toujours disposés à interrompre le fil des événemens pour justifier le despotisme des gouvernemens modernes. Il n'y a personne qui ait été plus étranger à l'esprit républicain, cette source des plus nobles vertus, que les soi-disant historiographes des républiques anciennes. Les exemples de la partialité des Anglais, lorsqu'ils écrivent l'histoire des nations étrangères ou rivales, n'ont pas besoin d'être cherchés; ils s'offrent à chaque page. On peut dire de ces historiens, en général, qu'ils montrent de la philosophie, s'ils ne caressent pas les préjugés dominans au point d'inspirer et d'entretenir des haines nationales.

La liberté de la presse, dont jouissent les Anglais, si elle ne suffit pas pour former des historiens impartiaux, leur donne du moins des histoires écrites dans des principes contraires qui servent les unes aux autres de préservatif. C'est ainsi que l'histoire de Hume et ses prin-

cipes serviles ont été combattus par l'énergique historienne M.me Macaulay, a qui on a reproché avec raison une partialité trop marquée pour le républicanisme. Les ouvrages historiques deviennent, pour ainsi dire, les pièces contradictoires d'un procès, d'après lesquelles le lecteur peut juger, s'il a lui-même de l'impartialité et des lumières. La liberté de la presse semblerait devoir aussi assurer aux Anglais un des grands avantages de l'histoire, celui de paraître du vivant même de ceux qui ont eu part au gouvernement ou qui ont eu de l'influence sur la société, de leur faire entendre la voix de la vérité, et subir d'avance la justice historique. Mais quand l'esprit de parti dispense la louange et le blâme, ceux qui ne recueillent que ce dernier en appellent toujours à la postérité.

Parmi les Anglais vivans qui ont écrit l'histoire ancienne on distingue MM. Ferguson, Mitford et Gillies. Le premier, compatriote et ami de Hume et de Robertson, occupe une place honorable à côté d'eux comme historien. Dans son *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, il a profité des ouvrages de ceux qui l'ont précédé dans cette carrière, mais d'un fonds qui paraissait épuisé, il a tiré une infinité de choses neuves. L'esprit philoso-

phique qui le guide met une grande distance entre lui et ses prédécesseurs. M. Ferguson laisse cependant desirer plus d'élégance dans son style, et quelquefois même plus de clarté.

L'*Histoire de la Grèce*, par M. Mitford, est un des meilleurs ouvrages historiques qui aient paru en Angleterre, dans le dernier siècle. C'est la production d'un savant profondément versé dans la littérature et les arts des Grecs ; d'un critique éclairé, qui sait démêler les faits authentiques, recueillir les monumens épars, et en faire un ensemble harmonieux ; d'un observateur philosophe, qui a médité sur les institutions civiles, politiques et religieuses, qui connaît l'esprit et le cœur humain. Cependant, toutes les parties de cet ouvrage ne sont pas traitées avec la même supériorité. Il en est où l'auteur n'ajoute rien à ce qui a été dit avant lui, et même où il établit des opinions fausses : Tel est le jugement qu'il porte des gouvernemens républicains de la Grèce. Frappé des troubles, des révolutions, des guerres civiles qui agitèrent ce pays, il semble oublier que les Grecs n'ont été le premier peuple du monde que parce qu'ils furent libres, et que sans les avantages de la liberté, leur nom, comme celui de tant de peuples barbares, se-

rait à peine parvenu jusqu'à nous. Les circonstances dans lesquelles s'est trouvé M. Mitford, ont pu influer sur ses opinions. Il a commencé son histoire pendant la guerre d'Amérique, et il en a même écrit une partie dans les camps. Pour se justifier de combattre contre la cause de la liberté, il a dû chercher à se persuader que les gouvernemens républicains ne produisent que des maux.

M. Gillies s'est fait d'abord connaître par une traduction de Lysias et d'Isocrate. Au lieu d'une préface ordinaire, il mit à la tête de sa traduction un *discours sur l'histoire générale de la Grèce*, qui fit juger que l'auteur était en état de traiter avec succès ce sujet intéressant. C'est ce qu'a prouvé son histoire de la Grèce, publiée en 1785. La première partie comprend l'histoire des Grecs, depuis leur origine jusqu'à l'époque où ils perdirent leur liberté. M. Gillies ne traite pas son sujet avec autant d'étendue et de profondeur que M. Mitford: Son ouvrage n'est, en quelque sorte, qu'un abrégé, mais on y trouve tout ce que l'histoire de la Grèce offre de plus intéressant. Il est maintenant occupé de la continuation de cette histoire, qu'il se propose de conduire jusqu'aux temps modernes. A la mort de Frédéric-le-

Grand, roi de Prusse, M. Gillies, qui avait visité sa cour, fit un parallèle aussi intéressrnt qu'instructif, de ce monarque avec Philippe, roi de Macédoine, comme politique et guerrier. M. Gillies écrit avec élégance et avec agrément, mais on trouve un peu de luxe dans son style, et quelquefois des ornemens déplacés. Il s'attache à imiter la manière de Gibbon, et il oublie que ce n'est pas le style qui fait le principal mérite de ce célèbre historien. On peut encore citer parmi les bons ouvrages qui ont paru sur l'ancienne Grèce, *l'Histoire politique et philosophique d'Athènes*, par sir William Young. Elle est écrite d'un style incorrect, inélégant, et quelquefois obscur; mais on y trouve beaucoup de vues, de pensées énergiques et profondes, et même beaucoup d'imagination.

Si un historien doit se regarder comme un homme sans préjugés, sans patrie et sans religion, c'est sur-tout celui qui écrit l'histoire des nations étrangères. Les Anglais ont peu d'historiens en qui l'on remarque ce caractère d'impartialité. M. Roscoe, auteur de l'*Histoire de Laurent de Médicis*, est du nombre. On sait que cet ouvrage, déjà traduit dans presque toutes les langues, offre non seulement la vie

de ce grand homme, mais le tableau de l'histoire de son temps. Lorsque M. Roscoe écrivit cet ouvrage qui jette tant de jour sur une des époques les plus intéressantes de l'histoire moderne, il n'avait point vu l'Italie, et il consacrait presque tout son temps aux fonctions subalternes du barreau. Son génie et le zèle d'un ami qui lui envoya des mémoires de Florence, le mirent en état d'exécuter son entreprise. Cependant il comptait si peu sur le succès de son ouvrage qu'il n'en fit tirer que deux cent cinquante exemplaires. Le public attend de M. Roscoe l'histoire de Léon X, qui aurait déjà paru, si les événemens politiques lui avaient permis de se procurer plutôt d'Italie les documens dont il a besoin. M. Roscoe a aussi publié des poésies très-estimées et des pamphlets politiques. Dans son poëme intitulé *les Injures de l'Afrique*, il plaida la cause des Noirs, qu'il a défendue aussi dans sa réfutation du traité intitulé *Recherches écriturales sur la légitimité de la traite des Noirs*. Il publia cet écrit à Liverpool, ville qui s'est enrichie par cet exécrable trafic.

Les époques les plus intéressantes de la monarchie espagnole ont aussi occupé les historiens anglais. Le docteur Watson a publié l'his

toire du règne de Philippe II, pour faire suite à celle de Charles Quint, par le célèbre Robertson : il voulait aussi donner l'histoire de Philippe III, dont le règne est l'époque de la décadence de l'Espagne; mais il n'avait que commencé son ouvrage lorsqu'il mourut. Les docteurs Robertson et Blair, chargés des manuscrits de Watson, choisirent M. William Thomson pour continuer cette histoire. Au jugement des meilleurs critiques, le continuateur est supérieur à Watson. M. Thomson a aussi continué l'histoire de la Grèce, de Goldsmith, depuis Alexandre le Grand jusqu'à la prise de Constantinople. La manière dont cet écrivain rédige depuis plus de dix ans la partie historique de l'*Annual-Register*, prouve aussi qu'il réunit les qualités essentielles de l'historien et fait regreter aux Anglais qu'il n'entreprenne pas quelque grand ouvrage en ce genre. M. Talbot Dillon, un des secrétaires de la société d'agriculture, a écrit l'histoire de Pierre le Cruel, roi de Castille et de Léon. Le séjour qu'il a fait en Espagne l'a mis à portée de recueillir les mémoires les plus exacts, et de donner à son ouvrage tout l'intérêt dont il était susceptible.

L'histoire d'aucune nation étrangère n'intéresse autant les Anglais que celle du peuple qui

est leur rival et qu'ils regardent comme leur ennemi naturel ; aussi leurs historiens choisissent-ils souvent ce sujet. Le docteur Anderson a donné une histoire de France, qui commence au règne de François II et finit à celui de Louis XIV. On peut lui reprocher de ne pas bien connaître la constitution intérieure de la France, de n'avoir pas assez consulté les mémoires du temps et d'omettre beaucoup d'anecdotes qui peignent mieux que les portraits les plus finis. Mais son ouvrage est rempli de réflexions judicieuses quoique trop multipliées, et en général il décrit avec intérêt et avec force. M. Wraxall a donné une histoire de France, qui commence à l'avénement de Henri III et finit à la mort de Louis XIV. Le premier volume offre un tableau civil, militaire et politique de l'état de l'Europe au seizième siècle. L'histoire comprend, outre les événemens politiques, tout ce qui a rapport au gouvernement, aux finances, à la force militaire, au commerce, aux colonies, aux mœurs, aux lois, aux sciences et aux arts. M. Wraxall remonte aux sources, et montre beaucoup de critique dans le choix de ses matériaux. Il rapporte dans tous les genres les principaux faits, en recherche les causes et les développe. Son

ouvrage, sans être d'une grande étendue, est très-instructif, et se fait lire avec plaisir ; il est écrit d'un style clair, facile et élégant. M. John Gifford a écrit l'histoire de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours. Son ouvrage a eu beaucoup de succès en Angleterre, mais il le doit sur-tout à l'attention constante de flatter les préjugés nationaux. Il n'est d'ailleurs remarquable ni par le mérite du style, ni par celui des recherches et des vues. Son ouvrage est très-étendu sans être complet. Il a aussi écrit le *Règne de Louis XVI et l'Histoire de la révolution française*. MM. Beckford et Hereford ont donné des *Abrégés de l'histoire de France*, qui ont été bien accueillis du public. Le premier est en quatre vol. *in*-8°., et va jusqu'à la mort de Louis XVI. Le second est moins détaillé. M. Herford a aussi publié un *Abrégé de l'Histoire romaine* et un *Abrégé de l'Histoire* de Gibbon, destiné à faire suite à son propre ouvrage.

La Suisse n'intéresse pas moins les Anglais : ils la visitent dans leurs voyages, ils y séjournent avec plaisir, et ils accueillent chez eux ses habitans avec une prédilection marquée. Cependant, malgré ce grand intérêt, aucun Anglais n'avait encore donné l'histoire de la

Suisse. Le premier ouvrage écrit en cette langue a paru en 1800, sous le titre d'*Histoire de la Confédération helvétique*, 2 vol. in-4°. L'auteur est M. Planta, secrétaire du Musée britannique, descendant d'une famille du pays des Grisons. Son histoire est écrite avec impartialité, avec discernement et avec intérêt. Elle occupera un rang honorable aprés celles de MM. Muller et Mallet.

Parmi les Anglais qui ont écrit l'histoire des peuples étrangers, on doit encore citer M. Shéridan, frère aîné du célèbre parlementaire de ce nom, auteur de l'*Histoire de la dernière Révolution de Suède*, et le docteur John Andrews, auteur de l'*Histoire des Révolutions de Dannemarck*, 2 vol. in-8°. Le premier fait le récit d'un événement dont il a été témoin oculaire. Il en développe les causes avec sagacité, et en décrit les circonstances d'une maniére vive, exacte et impartiale. L'introduction, qui précède son histoire, contient des vues judicieuses et profondes sur le sort de la liberté civile et politique en Europe. L'*Histoire des Révolutions de Dannemarck* offre le tableau des événemens qui ont changé le gouvernement de ce royaume, et y ont établi le despotisme légal. M. Andrews joint au mérite

du style et des réflexions celui de l'exactitude et du choix des faits. On a du même auteur une *Histoire de la guerre d'Amérique*, en quatre volumes *in*-8°., écrite avec assez d'exactitude, quoique M. Andrews fasse l'apologie du gouvernement anglais.

L'histoire nationale a occupé une foule d'écrivains. Nous nous bornerons à donner les notices de ceux qui ont contribué à répandre du jour sur les époques les plus intéressantes, et qui joignent à ce mérite celui de la composition historique. On doit placer d'abord dans cette classe Sir John Dalrymple, auteur des *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, qu'on regarde comme une des meilleures productions de ce genre qui existent dans la langue anglaise. Il remonte aux sources et n'écrit que d'après des pièces authentiques. On trouve dans son ouvrage cette simplicité et ce choix des circonstances qui distinguent les compositions historiques des anciens. On place aussi au rang des meilleurs historiens de nos jours M. Blesham, qui a donné trois ouvrages dont l'ensemble forme le tableau complet de l'histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution jusqu'au commencement de la dernière guerre. Le premier est intitulé : *Mémoires des*

rois de la Grande-Bretagne, de la maison de Brunswick-Lunebourg : le second, *Mémoires du règne de George III jusqu'à la session terminée en* 1795 : le troisième, *Histoire de la Grande-Bretagne depuis la révolution jusqu'à l'accession de la maison d'Hanovre.* Peu d'historiens Anglais ont, comme, M. Blesham, le mérite du style historique, une impartialité aussi rigoureuse et en même temps un aussi grand attachement aux principes de liberté. On trouve dans cet ouvrage quelques discussions qui ont contribué à faire connaître que l'impartialité du célèbre Hume, n'est souvent qu'apparente.

M. Somerville a donné l'*Histoire des transactions politiques et des partis depuis la restauration de Charles II jusqu'à la mort du roi Guillaume.* Sa manière d'écrire n'est pas aussi brillante que celle de plusieurs de ses contemporains, mais elle est noble, simple et agréable. Il est exact dans ses récits, impartial dans ses jugemens, libéral dans ses opinions. On retrouve les mêmes qualités dans son *Histoire de la Grande-Bretagne sous le règne de la reine Anne.* Le docteur Henri, auteur d'une histoire d'Angleterre composée d'après un nouveau plan, avait laissé son ou-

vrage incomplet. M. Petit Andrews en a donné la continuation, en suivant fidèlement le plan de son prédécesseur, qui consiste à traiter séparément l'histoire civile et militaire; celle de la religion; celle de la constitution, du gouvernement, des lois et des cours de justice; celle des lettres, des sciences et des arts, etc. M. Petit Andrews, traçant l'histoire de temps plus rapprochés, dont il nous reste des monumens de toute espèce, a eu moins de difficultés à vaincre que le docteur Henri, et il a pu même donner plus de variété et d'intérêt à son ouvrage. Il ne cède pas à son prédécesseur pour l'impartialité, et il lui est supérieur pour l'élégance et la pureté du style. M. Petit Andrews s'était déjà fait connaître avantageusement par son *Histoire de la Grande Bretagne dans ses rapports avec la Chronologie de l'Europe.*

M. Coote, en écrivant l'*Histoire générale d'Angleterre depuis les temps les plus reculés jusqu'à la paix de* 1783, neuf vol. *in*-8°., s'est proposé de se renfermer dans de justes limites, de n'offrir que ce qui est réellement utile et intéressant, d'éviter tout esprit de parti, d'écrire sans affectation d'ornemens, et de conserver cette simplicité et cette noblesse de style qui conviennent au genre historique. Il paraît avoir

atteint le but qu'il s'est proposé. On doit à M. Noble une *Histoire du Protectorat de Cromwel*, écrite avec beaucoup d'impartialité. Celle du *Règne de George III*, par M. Robert Macfarlan, en 4 vol. *in*-8.°, n'a pas le même mérite. M. William Coxe, célèbre par ses voyages, a publié les *Mémoires de la Vie et de l'Administration de Robert Walpoole*. Il a puisé aux sources, et il jette beaucoup de lumière sur une des époques les plus intéressantes de l'histoire de la Grande-Bretagne. Il montre beaucoup d'exactitude dans ses recherches, beaucoup de sagacité à démêler les causes et les motifs des actions, et en général assez d'impartialité. On blâme cependant M. Coxe d'avoir tenté de justifier le système de corruption, perfectionné par Walpoole, et plusieurs de ses mesures politiques, telle que le *bill septennaire*, etc.

L'Écosse et l'Irlande ont aussi des historiens estimables. M. Heron, dans sa *Nouvelle Histoire générale d'Écosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de l'abolition des jurisdictions héréditaires*, a suivi en partie le plan que le docteur Henri a adopté pour l'histoire d'Angleterre; il a, comme lui, le mérite d'offrir un tableau intéressant et curieux des mœurs, des usages, des lois, etc. du peuple

dont il écrit l'histoire, dans des temps d'ignorance et de barbarie. M. Pinkerton a écrit l'*Histoire d'Écosse depuis l'accession de la Maison Stuart jusqu'au règne de Marie*. Son ouvrage fait suite à celui de David Dalrymple, et finit à l'époque où commence celui de Robertson. L'histoire de M. Pinkerton a beaucoup de mérite; on lui a reproché de n'être pas exempt de causticité, de pédantisme et de mauvais goût: mais il a une connaissance profonde de son sujet, il répand beaucoup de vues dans son ouvrage, et il a beaucoup d'énergie dans le style. L'*Histoire générale d'Irlande*, par M. Sylvestre O'Halloran, en deux vol. *in*-4°, a eu beaucoup de succès. On a trouvé qu'il traite sur-tout l'histoire ancienne d'Irlande avec plus d'exactitude et de profondeur que le docteur Lelland. On a aussi de M. O'Halloran une *Introduction à l'Etude de l'Histoire et des Antiquités de l'Irlande*, un vol. *in*-4°.

La marine et la navigation forment une des parties les plus intéressantes de l'histoire de la Grande-Bretagne : M. Robert Beatson en a tracé l'état et les progrès, pendant la plus grande partie du dernier siècle, dans ses *Mémoires navals et militaires de la Grande-Bretagne*, trois vol. *in*-8°. Cet ouvrage est plein

de recherches curieuses et de faits rapportés avec exactitude, et exposés avec beaucoup d'ordre et de clarté.

M. Robinson, auteur d'un *Tableau des Guerres anglaises depuis l'invasion de Jules César jusqu'à nos jours*, s'est proposé de montrer que très-peu ont été justes et nécessaires; que, dans presque toutes, la vie et les biens du peuple ont été sacrifiés à l'ambition, à l'avarice ou au fanatisme.

Il a paru plusieurs ouvrages historiques sur les possessions des Anglais dans les autres parties du monde. On a remarqué qu'il n'en est aucun qui offre le tableau général de leur empire dans les Indes orientales, de leurs conquêtes, de leur gouvernement, etc. Il paraît que les écrivains ont été retenus par la crainte de donner encore plus de publicité à un système de tyrannie et de brigandage déshonorant pour la nation qui le permet. L'histoire de leurs établissemens dans les Indes occidentales ne présentait pas les mêmes difficultés. Plusieurs anglais l'ont écrite, mais aucun ne l'a fait avec plus de succès que M. Edwards, auteur de l'*Histoire civile et commerciale des Isles britanniques dans cette partie du monde*. Il donne les détails les plus exacts et les plus

étendus sur l'origine et les progrès de chaque établissement; sur son gouvernement intérieur; sur les mœurs de ses habitans; sur l'état de son commerce, de son agriculture, etc. Les observations et les vues dont l'auteur a semé son ouvrage, le talent qu'il a pour décrire les hommes et les lieux en augmentent l'intérêt, et lui assurent une place parmi les meilleurs ouvrages historiques qui aient paru de nos jours.

CHAPITRE L.

Biographie et Biographes.

Les Anglais aiment beaucoup un genre de composition dont l'effet moral est fondé en partie sur l'instinct imitateur : ce sont les ouvrages de biographie. Leur utilité est plus grande que celle de l'histoire proprement dite. Les faits y tiennent ordinairement les uns aux autres, et s'éclairent mutuellement. Les motifs des actions humaines se développent d'une manière plus précise et plus nette; et par-là, l'instruction, qui est l'ame de l'histoire, devient plus sûre. Quel historien est aussi propre que Plutarque à former des hommes, soit pour la vie publique, soit pour la vie privée? Mais

pour que ce genre d'écrits ait l'utilité dont il est susceptible, il faut, à l'exemple du philosophe grec, juger des choses par ce qui en fait le véritable prix, et peindre les hommes par les faits. Peu de biographes anglais ont su imiter un si beau modèle. Leurs ouvrages dégénèrent trop souvent en dissertations ou en panégyriques, et offrent rarement cette simplicité de style, ces détails intéressans, ces réflexions en petit nombre, placées à propos, qui caractérisent les biographes anciens.

Parmi les ouvrages biographiques écrits par des auteurs vivans, on distingue ceux dont nous allons donner une courte notice. La *Vie de Jules César*, par M. Cooté, offre avec beaucoup d'ordre, de clarté et d'intérêt, tout ce que l'histoire nous a transmis sur ce célèbre conquérant. L'auteur répand dans son ouvrage des réflexions judicieuses et libérales, mais il ne développe pas assez les causes morales et politiques qui élevèrent la puissance de Jules César sur les ruines de la liberté de son pays. M. Corry a écrit la vie d'un homme qui n'a pas joué un rôle aussi brillant, mais dont la gloire est chère aux amis de l'humanité, le général Washington, un des fondateurs de la république américaine. L'ouvrage de M. Corry est un des

meilleurs de ce genre qui existent dans la langue anglaise. On ne lit pas avec moins d'intérêt la vie d'un autre homme célèbre, qui a aussi bien mérité de l'humanité, le philantrope Howard, dont M. Aikin a tracé le caractère et rappelé les travaux.

Plusieurs biographes estimés ont écrit la vie de Milton, mais aucune n'est aussi complète, aussi intéressante que celle qu'on lit à la tête de la magnifique édition des œuvres de ce grand poète, publiée par MM. Boydel et Nicol. L'auteur, M. Hayley, fait l'apologie de Milton, et repousse avec force les attaques des critiques Toris, et sur-tout celles du célèbre Johnson. Il fait voir que, comme patriote, Milton mérite l'estime de tous les amis de la liberté; que, comme homme privé, il fut digne d'être aimé, puisqu'il posséda toutes les vertus aimables. On a trouvé que M. Hayley s'est laissé transporter par le désir de justifier son héros du reproche de morosité, et qu'il n'a pas assez prouvé son amabilité. « Etait-il nécessaire, après tout, dit un critique anglais, que le grave, le savant, le sublime Milton fût le plus aimable des hommes; et la réunion de ces qualités est-elle probable? » Il a paru aussi que M. Hayley ne répond pas d'une manière assez satisfaisante

au reproche fait à Milton d'avoir, en quelque sorte, abandonné ses principes en louant l'usurpateur. Il est difficile de croire, quelque fût l'hypocrisie de Cromwel, qu'il ait pu en imposer à Milton, après s'être déclaré protecteur.

Le biographe des poëtes anglais, le célèbre Johnson, a eu lui-même, dans MM. Towers, Robert Anderson et Murphy, des historiens estimés. Les deux premiers le traitent avec une sévérité qu'il a provoquée par ses injustices envers les autres. Le troisième a été l'ami intime de Johnson, et l'on s'en aperçoit à l'intérêt et à la partialité qui règnent dans son ouvrage. On doit encore à M. Murphy une *Vie de Fielding*, dans laquelle le caractère et le génie de ce grand peintre de la nature humaine sont développés avec beaucoup de talent et d'intérêt. On regarde comme un modèle de biographie philosophique la *Vie d'Adam Smith*, que M. Dugald Stewart a mise à la tête des œuvres posthumes de ce grand philosophe. On attend du même écrivain la *Vie du célèbre historien Robertson*. On met aussi au nombre des biographes estimés les docteurs Charles Burney et Robert Bisset. Le premier a donné les *Vies de Handel* et *de Métastase*. Personne n'était plus en état que le savant auteur de l'*Histoire de la Musique*,

d'apprécier les talens d'un des plus grands artistes qui aient existé, et de celui de tous les poëtes qui a su le mieux inspirer les musiciens. M. Bisset a écrit avec beaucoup de goût et de critique les vies des auteurs *du Spectateur*. Il a aussi donné la *Vie de Burke*, qu'on lirait avec plus de plaisir, s'il y avait mis moins de choses étrangères à son sujet ; s'il n'avait pas cherché à imiter le style de ce célèbre orateur, et à justifier tous ses principes et ses préjugés politiques.

M. Pennant, un des plus féconds et des plus savans écrivains qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, après avoir annoncé dans sa *Description de Londres*, qu'il allait terminer sa carrière d'homme de lettres, publia en 1795, *la Vie littéraire de feu Thomas Pennant*. Cette mort littéraire, à laquelle il s'était condamné, n'a pas été éternelle : sa résurrection s'est faite, trois ans après, par trois volumes *in*-4°.

Il existe, en anglais, plusieurs recueils biographiques estimés, presque tous en forme de dictionnaire. Le plus considérable et le plus célèbre de tous est la Biographie britannique, (*Biographia britannica.*) en 6 vol. *in-fol.*, dont le docteur Kippis a été le dernier éditeur. Ce savant, dont les connaissances étaient très-

vastes, la critique éclairée et le goût sûr, a eu pour coopérateurs dans ce grand ouvrage, plusieurs gens de lettres estimés; du nombre de ces derniers est le docteur Towers, dernier éditeur *du Plutarque anglais*, en huit vol. *in*-8.°, ouvrage tiré en partie de la *Biographie britannique*, et principal rédacteur d'un *Dictionnaire historique*, en dix volumes *in*-8.°, intitulé: *British biography*. Il a paru deux autres dictionnaires philosophiques qui embrassent les hommes célèbres de tous les pays, l'un en huit vol. *in*-8.° (*A New and general biographical Dictionnary*), et l'autre en un seul volume (*the Universal biographical and historical Dictionnary, by John Watkins*). Quel que soit le mérite de ces ouvrages, ils n'ont pas assez d'étendue pour être complets, et pour donner une juste idée du génie, du caractère et des mœurs des hommes célèbres dans tous les genres et de tous les pays. Les docteurs Aikin et Enfield, tous les deux hommes de lettres du premier ordre, ont entrepris de donner un dictionnaire historique sur un plan plus vaste que celui de leurs devanciers. Le premier volume qu'ils ont publié a répondu à l'attente du public. On craint que la mort prématurée du docteur Enfield ne retarde la publication de cet utile ouvrage.

Les notices des hommes distingués par leurs talens, par leur rang ou par quelque circonstance particulière intéressent beaucoup la curiosité des Anglais. On publie les anecdotes de leur vie privée, et on trace leur caractère du moment qu'ils attirent sur eux les regards du public. Ils recueillent ainsi, de leur vivant, la louange ou le blâme, et cette certitude d'être cités au tribunal de l'opinion publique, leur sert de frein ou d'aiguillon. C'est ordinairement dans les magasins et les journaux que l'on donne les notices des hommes célèbres vivans; mais souvent on publie des mémoires, des anecdotes où l'on trace leur portrait. Parmi les ouvrages de ce genre, on distingue le recueil intitulé: *Public Characters*, dont il a paru cinq volumes. Tous les articles n'en sont pas rédigés avec le même talent et la même impartialité: trop souvent le biographe devient panégyriste, sur-tout lorsqu'il est question d'hommes en place; mais il faut avouer que ce défaut a moins d'inconvéniens que la satyre, qui dégénérerait en libelle. Ces notices ont en général le mérite d'être écrites avec exactitude, et sans esprit de parti; d'offrir des portraits ressemblans, tracés souvent avec énergie ou avec finesse, et des réflexions critiques et morales, propres à faire

mieux apprécier le genre de mérite ou de talent des différens personnages dont on donne les notices.

CHAPITRE LI.

Voyages.—Notice des voyages dans le continent de l'Europe et dans les autres parties du monde.

Aucun genre d'ouvrages, si on excepte les romans, n'a autant de vogue en Angleterre, et n'est aussi multiplié que les voyages : peut-être même les lit-on plus généralement que les romans. La plupart sont la production de quelques oisifs qui courent le monde, sans avoir ni le talent d'observer ni les connaissances nécessaires, et qui répètent d'une manière indigeste ce que d'autres ont dit beaucoup mieux. En publiant leurs journaux, le but de ces voyageurs semble être de faire payer les frais du voyage par le voyage même. Beaucoup de relations doivent le jour à l'avidité des libraires, qui les font rédiger d'après les mémoires les plus inexacts et les plus incomplets, et qui leur font

donner l'étendue nécessaire pour que la vente soit avantageuse.

Indépendamment de la facilité de voir par les yeux des autres et de répéter ce que les autres ont dit, ce qui engage à écrire des voyages, c'est qu'il n'y a point de genre d'ouvrage qui demande moins d'art et de talent pour intéresser. Quel est en effet le voyageur assez ignorant, assez dépourvu d'esprit pour ne pas se faire écouter lorsqu'il raconte ce qu'il dit avoir vu? Tout homme ayant du bon sens est frappé dans les pays étrangers par des circonstances singulières et caractéristiques, dont le simple récit suffit pour amuser, ou pour exciter la curiosité. Voilà ce qui fait le succès passager de tant de voyages qui n'ont aucune espèce de mérite.

Le défaut de talent pour observer et pour écrire n'est pas le seul qu'on remarque dans la plupart des voyageurs anglais; il en est un autre, commun à ceux même qui ont un mérite réel, c'est l'illibéralité avec laquelle ils parlent des nations étrangères. Aucun peuple n'a plus de préjugés nationaux que les Anglais. Ces préjugés tiennent, il est vrai, moins à l'ignorance qu'à l'orgueil et à l'intérêt, mais ils n'en sont que plus forts et plus insurmontables. Delà vient que, dans les pays étrangers, ils ne voient que

ce qu'ils veulent voir, et qu'ils ne rendent pas même justice à ceux dont ils empruntent des lumières et d'utiles découvertes; de là vient que la plupart de leurs voyageurs ressemblent plus ou moins au célèbre Smolett, qui ne vit dans son voyage de France qu'un peuple plongé dans l'ignorance et la barbarie.

Dans le nombre infini de voyages qu'on publie tous les ans en Angleterre, on en distingue quelquefois qui n'ont pas les défauts dont nous venons de parler, et dont le succès est confirmé par l'accueil qu'on leur fait sur le continent: tels sont les *Voyages au Nord et en Suisse*, par M. Coxe. Quel que soit cependant le mérite de ce voyageur, il aurait moins de célébrité s'il n'avait eu pour traducteurs deux hommes de beaucoup de talent, MM. Mallet et Ramond, qui l'ont enrichi de leur propre fond, et l'ont fait paraître sous la forme la plus avantageuse. Les Anglais eux-mêmes le trouvent trop prolixe et trop volumineux. « Un écrivain de voyages, dit un de leurs critiques, doit nous dire ce qu'il a vu ou entendu lui-même, et non abréger les histoires des temps passés, ou nous donner les mémoires biographiques des grands hommes morts. Les voyages perdent leur nom par cette méthode de composition; et le public

a lieu de se plaindre qu'on abuse de l'art de faire des livres (*). » Beaucoup de voyages qui ont été bien accueillis en Angleterre sont, comme ceux de M. Coxe, remplis de détails historiques que tout le monde aurait pu recueillir au coin de son feu aussi bien qu'à Rome, à Venise, à Vienne, à Pétersbourg, etc. Quelquefois les voyageurs insèrent dans leurs relations de longues dissertations qui n'ont aucun rapport au sujet qu'ils traitent. On trouve dans un voyage d'Italie, écrit par un médecin, un traité sur la consomption, tandis que son ouvrage annonce le tableau des mœurs du pays qu'il visite.

M. Brydone, dans son *Voyage de Malte et de Sicile*, ne s'écarte pas de son sujet, mais il se livre trop à son imagination, et le défaut d'exactitude diminue l'intérêt de son ouvrage. Des théologiens anglais l'ont accusé d'avoir mis dans la bouche du chanoine Recupero des opinions contraires à la Genèse, et les ont réfutées avec beaucoup de zèle et d'amertume. M. Wraxall publia, en 1775, des *Observations faites dans quelques contrées du nord, et*

(*) V. *Pursuits of litt.* p. 71.

deux ans après, *la Relation d'un Voyage dans les provinces occidentales et dans l'intérieur de la France*; il y montre beaucoup de talent pour décrire et pour observer, et une grande connaissance des hommes et des institutions sociales. On trouve le même mérite dans ses *Mémoires sur les cours de Berlin, de Dresde et de Vienne*, écrits en 1777, 1778 et 1779, mais qui n'ont paru qu'en 1799. L'auteur y peignait avec liberté beaucoup de personnages morts depuis, et y rapportait un grand nombre d'anecdotes qui auraient pu déplaire. Son ouvrage a tout l'intérêt des mémoires historiques qui révèlent ce que l'histoire n'a pas osé dire.

Le docteur John Moore est un des voyageurs anglais qui ont eu le plus de libéralité. On peut l'attribuer au long séjour qu'il a fait, étant encore jeune, à Paris et dans d'autres pays du continent. Son *Tableau de la société et des mœurs en France, en Suisse et en Allemagne*, parut en 1778, et le *Tableau de l'Italie* deux ans après. Ces voyages sont aussi agréables qu'instructifs, et prouvent que M. Moore est aussi bon écrivain que bon observateur. On a encore de M. Moore le *Journal d'une résidence faite en France en* 1792, et l'*Examen des causes et des progrès de la révolution fran-*

çaise. M. Swinburne peut être mis aussi au rang des voyageurs anglais qui ont eu le moins de préjugés nationaux. Ce qui a pu y contribuer, c'est qu'il est né d'une famille catholique, et parconséquent dissidente, et qu'il a étudié à Bordeaux, à Paris et à l'académie royale de Turin. On a de lui un *Voyage en Espagne* et un *Voyage des Deux-Siciles* : le dernier est le plus estimé. M. Swinburne a du goût, de l'esprit et de l'imagination; on lui reproche de s'écarter quelquefois de la simplicité pour prodiguer les ornemens. M. Brian Hill a aussi publié, en 1792, un *Voyage en Calabre et en Sicile*, où l'on trouve de l'agrément et de l'instruction.

Les Anglais regardent le *Voyage* de M. Arthur Young, en France, comme le meilleur qui existe en aucune langue (*). « Il a contribué, dit un de leurs critiques, à dissiper plusieurs préjugés, relatifs aux Français et aux étrangers en général qui faisaient si peu d'honneur au caractère de notre nation. John Bull ne peut plus se vanter d'être le possesseur exclusif du bon *Roast-Beef*, depuis que ce voyageur-fermier, a trouvé que le bœuf de France est supérieur

(*) V. *Public characters*. tom. 4.

au nôtre. Il fait aussi plusieurs observations libérales sur le caractère des Français; bien loin de les trouver *loquaces*, comme le prétendent tant d'observateurs ignorans, il les trouve taciturnes. Il n'est pas non plus du nombre de ceux qui regardent les écrivains français comme très-superficiels; il pense à cet égard comme Warburton, Hume et Adam Smith, et reconnaît que les Français savent concevoir et combiner. » On ne trouve pas la même libéralité, dans les écrits que M. Arthur Young a publiés depuis qu'il est secrétaire de la société d'agriculture, et qu'il est en relation avec les ministres.

M. Talbot Dillon, sous-secrétaire de la même société, a donné un *Voyage en Espagne*, un vol. *in*-4.°, et ensuite les *Lettres d'un voyageur Anglais en Espagne*, un vol. *in*-8.°, où l'on trouve des observations judicieuses sur l'état de l'agriculture et des autres arts utiles, ainsi que sur celui des beaux-arts. MM. Twiss et Southey ont publié des *Lettres sur l'Espagne et le Portugal*. Le premier écrit d'une manière agréable, mais il est tranchant et superficiel: c'est ce que les Anglais appellent un *petit maître en littérature*; son *Voyage de France*, fait en 1792, a les mêmes défauts. M. Southey, un des

meilleurs poëtes qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, laisse regretter qu'un plus long séjour dans les pays qu'il a visités, ne l'ait pas mis à portée de donner plus d'étendue à son ouvrage. M. James Murphy paraît s'être proposé de faire connaître le Portugal sous tous les rapports; il a d'abord donné un *Voyage*, dans lequel il décrit les principales villes, les mœurs de leurs habitans, ainsi que ceux des campagnes, et indique tous les objets qui méritent de fixer l'attention du philosophe, de l'antiquaire et de l'artiste. Il a ensuite publié un ouvrage plus étendu, mais moins agréable, intitulé : *Tableau général de l'état de Portugal*, où l'on trouve des détails sur la topographie, l'histoire naturelle, les productions, la population, l'industrie, le commerce, les lettres, les sciences, etc., de ce royaume.

Il a paru plusieurs voyages, en Hollande, et dans la basse Allemagne ; mais ceux de MM. Pratt et Cogan sont les seuls qui méritent d'être distingués. Le premier, intitulé : *Glanures en Hollande et en Westphalie*, est une espèce de voyage sentimental : on y trouve autant de désordre que dans celui de Sterne. Les recits de M. Pratt, les incidens qui lui arrivent, sont quelquefois peints avec des cou-

leurs qui leur donnent l'air de la fiction ; on peut aussi lui reprocher d'être prolixe et minutieux. Il y a cependant des observations sur les mœurs, sur l'histoire, la littérature et les arts de ces pays, qui sont tout à la fois instructives et piquantes ; mais ce qui fait sur-tout le mérite de cet ouvrage, ce sont plusieurs morceaux dans le genre sentimental, dont quelques-uns sont comparables aux chapitres les plus pathétiques de Sterne. L'ouvrage de M. Cogan, intitulé : *Le Rhin, ou voyage d'Utrecht à Francfort, en suivant les bords de ce fleuve*, a quelques traits de ressemblance avec celui de M. Pratt ; mais il a plus de méthode et moins de digressions : il choisit avec goût les sujets de ses descriptions et les retrace avec fidélité : il s'attache sur-tout à peindre les mœurs et les caractères, et c'est là, ce qui fait le principal mérite de son ouvrage. Enfin, on y trouve beaucoup de vues et d'observations utiles et piquantes, quelquefois des traits de ce que les Anglais appellent *humour*, et quelquefois des morceaux du plus grand pathétique.

Plusieurs voyageurs, tels que MM. Smith, Owen, Hunter, Gray, Este, etc., ont réuni dans leurs relations la description de plusieurs pays. M. Smith, naturaliste célèbre, a parcouru

la Hollande, les Pays-Bas, la France et l'Italie. L'*Histoire naturelle*, trois vol. *in*-8.°, 1793, n'occupe pas trop de place dans son voyage, et lorsqu'il en parle, il a l'attention de se mettre à la portée de toutes les classes de lecteurs : il traite des beaux-arts avec beaucoup de goût et de critique; ses observations sur les mœurs sont ingénieuses et libérales, et ses sentimens respirent la philantropie; son style est aisé sans négligence, et animé sans affectation. *Les Lettres* de M. Owen, *sur la Hollande, la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie*, deux vol. *in*-8.°, 1796, sont un des voyages les plus agréables qui aient paru depuis quelque temps en Angleterre. Rien n'y est approfondi, mais on y trouve une variété piquante, des tableaux bien peints et des réflexions rapides et judicieuses; le style en est animé et élégant. Le *Voyage de* M. Hunter, *en France, en Allemagne, en Hongrie et en Turquie*, qui est aussi en forme de lettres adressées à une dame, a le même genre de mérite que celui de M. Owen, quoique dans un degré inférieur. On a remarqué que dans ses lettres sur la Turquie, il exprime son horreur pour le despotisme et la superstition, et que dans celles écrites de France, il pleure sur les ruines de l'ancienne monarchie et des institu-

tions monastiques. M. Gray, dans ses *Lettres sur l'Allemagne, la Suisse et l'Italie*, s'attache principalement à donner une juste idée de l'état de la religion, des lettres et des sciences, dans ces différens pays ; il recueille aussi les anecdotes historiques, qui peignent les mœurs et le caractère des nations.

La Russie et la Turquie ont été décrites avec la même exactitude, par MM. Tooke et Eton. Le premier, auteur du *Coup-d'œil sur l'empire de Russie pendant le règne de Catherine II et jusqu'à la fin du siècle dernier*, trois vol. *in*-8.°, a été pendant long-temps chapelain des factoreries anglaises à Petersbourg. Personne n'a eu les moyens d'information qui ont été à sa portée. Membre de l'académie impériale et de la société économique libre de Petersbourg, il a été lié avec tous les hommes éclairés de cette capitale ; il a eu un libre accès à toutes les bibliothèques, et il a eu des relations particulières avec les directeurs de l'académie, et plusieurs académiciens qui avaient parcouru la Russie par ordre de l'impératrice. M. Tooke a su faire un bon choix de matières, infiniment variées, et les disposer avec beaucoup d'ordre et de méthode. M. Eton, pendant un long séjour qu'il a fait en Turquie, en qualité de

consul, a aussi été à portée d'acquérir une exacte connaissance du pays qu'il décrit. Sa *Revue de l'empire turc* est un des meilleurs ouvrages en ce genre; il confirme tout ce que le baron de Tott avait dit du gouvernement et des mœurs des Turcs, et contient de nouvelles preuves que le système d'ignorance, de despotisme et de *brutalité* doit entraîner sa totale dissolution, malgré les efforts que les puissances intéressées à sa conservation pourraient faire pour le soutenir. L'ouvrage de M. Eton manque d'ordre dans la disposition des matières, et d'impartialité à l'égard des peuples qui ont des relations avec les Turcs. La capitale de l'empire turc a été décrite avec beaucoup d'exactitude par M. Dallaway, dans son *Constantinople ancien et moderne.*

Parmi les voyageurs anglais qui ont visité l'Asie, l'Afrique et le nouveau monde, plusieurs ont donné des relations intéressantes et instructives. MM. Staunton et Anderson, tous les deux attachés à l'ambassade envoyée à la Chine, l'un comme secrétaire et ministre plénipotentiaire, et l'autre comme médecin, ont donné le tableau de cet empire. Celui de M. Œneas Anderson, qui a paru le premier, contient des descriptions agréables et des dé-

tails curieux sur les mœurs et les coutumes, mais il n'ajoute rien aux notions qu'on avait déjà des Chinois. On prétend même qu'il parle de beaucoup de choses qu'il n'a pas été à portée de voir, et qu'il ne fait alors que répéter ce qu'on lit dans les *Lettres Edifiantes*. La *Relation de l'ambassade de lord Macartney*, publiée par M. Staunton, en deux vol. *in*-4°., ne fait aussi que confirmer ce qu'on savait déjà de la Chine. Elle est écrite d'une manière peu agréable et peu intéressante ; mais on voit que l'auteur a une grande connaissance des sciences naturelles et des langues orientales. M. Staunton a étudié la médecine à Montpellier, où il prit les degrés de docteur. Après avoir été avocat général à la Grenade, il accompagna lord Macartney, gouverneur de Madras, en qualité de secrétaire, et rendit dans cette place des services importans aux Anglais. C'est à son habileté qu'ils durent la suspension d'armes accordée par M. de Suffrein, avant que celui-ci eût reçu de sa cour la nouvelle de la paix. De retour en Angleterre, M. Staunton obtint du roi le titre de baronnet, et de la compagnie des Indes une pension de cinq cents guinées (*).

M. Hodges accompagna le capitaine Cook

(*) V. *Public characters*. tom. 2.

dans son voyage autour du monde, et fit les excellens dessins dont la relation de ce grand navigateur est ornée. Il augmenta sa réputation par deux volumes *in-folio* de vues choisies de l'Inde, prises sur les lieux dans un voyage de trois ans, et exécutées en *aqua tinta*. La relation qu'il publia en 1793 sert en quelque sorte d'explication à ces vues ; il y décrit tout ce que l'Indostan offre d'intéressant dans les parties qui sont accessibles aux Européens. M. Hodges s'y montre aussi bon écrivain qu'il est bon peintre. Il n'y a peut-être pas d'ouvrage qui donne une si parfaite idée des pays qu'il décrit ; il les montre, pour ainsi dire, plutôt qu'il ne les décrit.

On a lu avec intérêt la *Relation d'une ambassade au royaume d'Ava*, pays presqu'inconnu aux Européens, qui compte dix-sept millions d'habitans, et dont le peuple, les Birmans, est un véritable phénomène politique et moral : le climat de l'Inde ne l'a point énervé ; il a des mœurs et des lois sages ; et la jalousie, la mollesse, l'ignorance asiatiques lui sont étrangères. La *Relation d'une ambassade à la cour de Teshoo-Lama*, par le capitaine Samuel Turner, fait connaître le Thibet et le Bootam, qui n'étaient guère mieux connus que l'empire

des Birmans. M. Turner nous a introduits dans ces régions méditerranées, chez ces Tartares pacifiques et doux, qui passent leur vie à invoquer le ciel et à soigner leurs troupeaux.

L'île de Ceylan, le berceau de la religion des Indes, le grand magasin des aromates qui assaisonnent nos mets, a été décrite avec beaucoup d'exactitude par Boyd et Cambell.

Les découvertes que Manco Park a faites dans l'intérieur de l'Afrique, les voyages de Bruce et de M. le Vaillant ont engagé plusieurs voyageurs à suivre leur exemple. M. George Brown, jouissant d'une fortune considérable, et avide de connaissances, a parcouru pendant quatre ans la Syrie, l'Égypte et l'Afrique. Il a le mérite d'avoir décrit plusieurs pays de la partie orientale de ce vaste continent, qui n'étaient pas connus avant lui. M. William Lempriere, chirurgien attaché à la garnison de Gibraltar, ayant été invité à aller soigner Muley Absulem, fils bien-aimé de Sidi Mahomet, empereur de Maroc, eut occasion de parcourir cet empire et d'en faire le tableau. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup d'agrément et d'intérêt, est rempli d'observations judicieuses et de vues philosophiques. Il peut servir de modèle aux écrivains de voyage.

M. Barrow, secrétaire de lord Macartney, et grand auditeur de la chambre des comptes du Cap de Bonne-Espérance, pendant que les Anglais ont occupé cette colonie, a donné la description du Cap et des pays voisins ; il a eu l'avantage de pouvoir voyager avec sécurité et observer à loisir. M. Horneman a voyagé dans l'Afrique septentrionale, et décrit plusieurs pays qui n'étaient pas encore connus.

M. Rie, officier de marine, a donné une description du Pic de Ténériffe, sur lequel peu de voyageurs ont eu la curiosité ou le courage de monter. Il y joint des détails intéressans sur les mœurs des habitans de l'île.

Plusieurs voyageurs ont décrit différentes parties de l'Amérique. M. Stedman, dans la relation de son voyage à la Guyanne, a donné l'histoire et la description de ce pays, et le tableau des mœurs de ses habitans. M. Hearne a fait un voyage de la baie de Hudson, jusqu'à la mer du Nord, pour découvrir des mines, et s'assurer s'il y a un passage au nord-ouest de l'Amérique.

M. Mackenzie a traversé le continent de l'Amérique septentrionale, depuis Montréal, sur le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à la mer glaciale et à l'Océan pacifique. Il a résolu la

question, si long-temps douteuse, d'un passage praticable au nord-ouest de l'Amérique. La société des Missions, formée en 1795, envoya trente missionnaires dans les isles de la mer du Sud, où ils ont réussi à s'établir. On a déjà plusieurs relations de leurs voyages, qui contiennent des faits curieux, écrits souvent d'un style d'inspiré. Nous pourrions citer encore d'autres voyages, mais notre objet a été de donner une notice des plus estimés, et non de faire un catalogue.

CHAPITRE LII.

Voyages dans la Grande-Bretagne. Voyages pittoresques.

Quoique les Anglais voyagent beaucoup dans les pays étrangers, ils ne négligent pas cependant de voir et de connaître leur propre pays. Il n'est presque pas d'homme aisé, qui n'en ait visité une partie, comme la capitale, les principales villes de commerce et de manufactures, les lacs du Cumberland et du West-Moreland, le pays de Galles, l'Écosse méridionale, etc. Ces voyages dans l'intérieur de la

Grande-Bretagne, auxquels les Anglais donnent le nom de *tours*, produisent un grand nombre de descriptions. Leur succès est presqu'aussi passager que celui des romans, parce que d'autres viennent bientôt les remplacer. Ce qui caractérise ces relations, ce n'est pas le ton de la censure et du dénigrement, comme celles des pays étrangers : le même principe qui leur dicte ce ton, l'orgueil national, produit un effet tout contraire, lorsqu'il s'agit de leur patrie ; ils présentent tout sous les couleurs les plus flatteuses, et trouvent tout digne d'éloges et d'admiration. Il faut cependant en excepter beaucoup de voyages en Écosse et en Irlande, écrits par des Anglais, où l'on trouve leur illibéralité ordinaire, parce qu'ils regardent les Écossais et les Irlandais comme des peuples distincts d'eux, et presqu'étrangers. Le célèbre Johnson offre un exemple remarquable de cette illibéralité, dans son voyage d'Écosse ; sa prévention l'avait tellement persuadé que ce pays était entièrement stérile, qu'il l'a parcouru sans y voir un seul arbre.

On pourrait former un long catalogue des *touristes*, ou voyageurs, qui ont décrit quelque partie de la Grande-Bretagne : nous ne citerons ici que ceux dont le succès paraît être plus gé-

néral et plus mérité. M. Pennant, le doyen de ces *touristes*, a publié quatre voyages, qui contiennent la description de plusieurs comtés d'Angleterre, celle du pays de Galles, de l'Écosse et des Hébrides; on y trouve beaucoup d'instruction, mais elle ne nuit pas à l'agrément. L'histoire naturelle, qui est le principal objet de M. Pennant, y est traitée de manière à intéresser toutes les classes de lecteurs. M. Shaw a fait un *Tour dans l'Ouest de l'Angleterre*, un vol. *in*-8.°, la partie de ce pays la moins connue des Anglais et la moins intéressante; c'est un itinéraire où l'on trouve des descriptions topographiques très-exactes, des observations sur les édifices anciens et modernes, et des anecdotes historiques. M. William Hutchinson, dans son *Excursion aux lacs du West-Moreland et du Cumberland, et dans les comtés du nord de l'Angleterre*, un vol. *in*-8.°, s'est principalement attaché à décrire les monumens anciens; il en fait l'histoire sans trop s'appesantir: sa description des lacs est agréable, sans être poétique comme la plupart de celles qu'on a données. *Les Glanures en Angleterre*, de M. Pratt, quatre vol. *in*-8.°, sont inférieures à celles qu'il a faites en Hollande et en Westphalie. Il y a des chapitres intéressans, mais

l'auteur s'y livre trop souvent à sa prodigieuse facilité, et tombe dans les longueurs et les minuties.

Les Promenades de M. Warner, *dans le pays de Galles*, offrent des descriptions brillantes et animées, entremêlées d'observations et de détails historiques. M. Skrine, dans ses *Trois voyages au nord de l'Angleterre, et en Écosse*, décrit les lieux avec beaucoup de précision et de clarté, et donne le tableau des mœurs, l'état des arts, de l'agriculture et du commerce. M. Newte, qui a parcouru la même étendue de pays, s'attache aussi principalement à faire des observations sur tous les objets qui contribuent à la prospérité publique; son ouvrage rempli de vues et de réflexions judicieuses, est écrit avec beaucoup de force et d'élégance. On doit à M. Héron le *Tableau de la partie occidentale de l'Écosse*, qui est la plus stérile et la moins connue; son ouvrage a le mérite de donner une idée exacte et assez approfondie de l'état de la société, des arts et du commerce. M. Lettice, auteur d'un voyage en Écosse, ne manque pas d'exactitude; mais il est en général superficiel et peu intéressant. Les îles de l'Écosse, les Hébrides, peu connues des voyageurs, étaient aussi négligées par le

gouvernement, et abandonnées à la tyrannie des *Lairds*, ou chefs de caste, qui en sont seigneurs. M. James Anderson, célèbre écrivain économiste, donna l'*État des Hébrides*, qu'il adressa au parlement, et le sort de ce pays fut un peu amélioré. Cependant M. George Buchanan, dans son *Voyage aux Hébrides occidentales*, qu'il a visitées pendant plusieurs années, en qualité de missionnaire de l'église d'Écosse, prouve que ce pays est plongé dans la barbarie et la plus affreuse misère, et que la classe la plus nombreuse des habitans est réduite à un état de servitude, pire que l'esclavage.

Les voyages pittoresques sont à la mode en Angleterre, depuis que la gravure y a fait des progrès. Ce genre dont de Saint-Non a donné le modèle, dans son *Voyage de Malte et de Sicile*, n'est pas proprement un genre nouveau; il ne diffère de ce qu'on appelait autrefois *Théâtre*, *Délices* d'un pays, qu'en ce qu'il offre une plus grande quantité de vues de paysages, et que les détails personnels au voyageur se mêlent aux descriptions. Cette forme, en quelque sorte dramatique, peut quelquefois avoir de l'intérêt, mais souvent elle ne fait que montrer l'amour-propre du voyageur, et gros-

sir un ouvrage, sans ajouter ni à l'agrément ni à l'instruction.

M. Gilpin est regardé, en Angleterre, comme le fondateur et le maître de l'école pittoresque; il a donné tour à tour le précepte et l'exemple. On a de lui, des *Observations sur la beauté pittoresque*, deux vol. *in*-8.°; des *Remarques sur les scènes des forêts*, deux vol. *in*-8.°; des *Essais sur la beauté pittoresque*, un vol. *in*-8.°; des *Essais sur la gravure*, un vol. *in*-8.°, et trois *Voyages pittoresques dans le pays de Galles, dans le Cumberland et en Écosse*; le premier, en un vol. *in*-8.°, et les deux autres en deux volumes. Quoique plusieurs principes de M. Gilpin aient été contestés, il est en général d'accord avec les grands maîtres de l'art; les dessins de ses voyages sont faits avec goût et correction, et ses descriptions sont fidèles et animées; on lui reproche d'être souvent prolixe, et d'affecter de se servir de termes techniques. Parmi les imitateurs de M. Gilpin, on distingue M. Samuel Ireland, qui paraît s'être proposé de donner l'histoire pittoresque des principales rivières d'Angleterre: il a d'abord publié les *Vues pittoresques de la Tamise et de la Medway*, et ensuite celles de la *Wye, depuis sa source jusqu'à sa jonction avec la Sa-*

verne. Des gravures bien exécutées en *Aqua tinta*, offrent les paysages les plus remarquables, qu'on trouve sur les bords de ces rivières. Les descriptions ont le mérite de la simplicité et de la clarté; elles sont entremêlées d'observations et d'anecdotes intéressantes. MM. Boydell, moins célèbres comme artistes (*) que comme amateurs et protecteurs des beaux-arts, ont aussi entrepris de donner à l'Angleterre une *Histoire pittoresque des principales rivières de la Grande-Bretagne;* il en a déjà paru plusieurs volumes *in-fol°*. Cet ouvrage réunit la beauté des gravures, la magnificence typographique et le mérite des descriptions. M. Joseph Rudworth a publié un *Tour pittoresque aux lacs de West-Moreland, de Lancashire et de Cumberland,* qu'on préfère à plusieurs autres descriptions pittoresques des mêmes lacs. On doit à M. Archibald Robertson la *Vue pittoresque et topographique de la grande route de Londres à Bath et Bristol,* deux vol. *in-8.°*; et à MM. Ibetson, Laporte et Hassell, le *Guide pittoresque de Bath, de Bristol, Hotwells, la Rivière Arvon,* etc. Ces voyageurs ont le mérite de décrire avec beaucoup d'exactitude et

(*) *V.* le chap.: *Gravure.*

d'agrément les paysages, les villes, les villages et les monumens anciens et modernes.

On peut mettre aussi dans la classe des voyages pittoresques *les Ruines remarquables et les Vues romantiques du nord de la Bretagne*, par M. Cordiner, en deux vol. *in*-4.°, et les *Antiquités pittoresques de l'Écosse*, en deux vol. *in*-8.°, par M. de Cardonnel.

CHAPITRE LIII.

Morale.—Moralistes.

PLUSIEURS philosophes anglais, justement célèbres, ont développé les principes de la morale, et tracé aux hommes leurs devoirs. On se plaint aujourd'hui que le nombre en est moins considérable, et qu'ils sont inférieurs en mérite à leurs prédécesseurs : on attribue cette disette de bons moralistes au goût des frivolités qui domine généralement, et qui fait rejeter tout ce qui n'a pas pour but direct d'amuser. Les ouvrages de Shaftesbury, où l'on trouve tant de vérités utiles, et où la vertu est peinte sous des traits si aimables, sont presque totalement oubliés ; ceux d'Utchenson ont le même sort. Les principes de ces philosophes, que la vertu est desirable pour elle-même, etc., ne peuvent

trouver de sectateurs dans un temps où chacun s'écrie : *virtus post nummos*, et où peu de personnes conçoivent une vertu désintéressée : Richardson lui-même, malgré l'intérêt qui règne dans ses ouvrages, n'est plus considéré que comme un prédicateur sévère, et trouve peu de lecteurs. Les essais périodiques de morale, qu'on lisait autrefois avec tant d'avidité, sont aujourd'hui très-rares : on néglige même de lire les anciens. On préfère les plus mauvais romans au *Spectateur*, au *Gouverneur*, au *Babillard*, et aux autres ouvrages classiques de ce genre, quoiqu'ils réunissent l'agrément à l'instruction.

Malgré ce dégoût pour les ouvrages de morale, l'Angleterre possède aujourd'hui plusieurs moralistes estimables. Parmi ceux qui ont traité de la théorie de cette science, on distingue M. Adam Ferguson. Il donna, dès 1770, ses *Institutes de Philosophie morale*, qui n'étaient que l'analyse des leçons qu'il faisait à l'université d'Edinburgh. Son grand ouvrage intitulé : *Les Principes de la science morale et politique*, n'a paru qu'en 1792. Ce qui caractérise la philosophie de M. Ferguson, c'est qu'il ne perd jamais de vue dans ses théories l'homme tel que l'histoire nous le montre. Il a combattu les principes du docteur Price et de quelques

autres philosophes sur la liberté civile et religieuse, parce qu'il ne les croit pas applicables à l'état actuel de la société. Le docteur Dugald Stewart a succédé à M. Ferguson dans la chaire de philosophie morale à l'université d'Edinburgh. Peu d'écrivains ont aujourd'hui autant de célébrité en Angleterre. Les *Elémens de philosophie morale* qu'il développe dans ses leçons, ont prouvé qu'il était digne de remplacer M. Ferguson (*). Le docteur John Bruce, autre professeur de l'université d'Edinburgh, a publié deux ouvrages estimés : les *Elémens de morale*, et les *Premiers principes de philosophie*. Le docteur Beattie, professeur de l'université d'Aberdeen, en Ecosse, a donné des *Elémens de la science morale*, deux vol. *in*-8°., ouvrage élémentaire, où l'on trouve peu de choses neuves, mais qui a le mérite de la justesse des pensées et de l'élégance du style. M. Beattie a réuni dans ses *Dissertations morales et critiques*, un vol. *in*-4°., ce qu'il avait de plus intéressant et de plus neuf dans ses leçons de philosophie morale. Les dissertations, et particulièrement celles qui ont rapport à la critique, sont remplies de goût, d'observations

(*) V. le chap. : *Métaphysique.*

ingénieuses et de vues neuves. L'université d'Aberdeen compte aussi parmi ses professeurs le docteur James Dunbar, auteur d'un ouvrage de morale très-ingénieux, intitulé : *Essais sur l'Histoire du genre humain.*

L'archidiacre Paley publia, en 1785, les *Principes de la philosophie morale et politique*, qu'il a professée à l'université de Cambridge. Aucun anglais n'avait, avant lui, donné un système qui comprît tous les devoirs de la vie humaine. Il dérive les principes de la morale, de la religion et de la raison, et les applique avec beaucoup de clarté et de précision à l'état actuel de la société; il traite des matières qui ont toujours paru difficiles, de la manière la plus agréable et la plus intelligible. Ses applications à l'état actuel des choses, fixent toujours l'attention : on le lit pour s'instruire, et l'on est surpris de trouver de l'amusement. Cet ouvrage a déja eu quatorze éditions en Angleterre. Il a été adopté par l'université de Cambridge comme livre d'examen, et partage cet honneur avec les ouvrages de Newton et de Locke. Quel que soit le mérite du traité de M. Paley, il est certain qu'il contient peu de choses neuves. M. Thomas Gisborne, dans ses *Recherches sur les principes de la philosophie morale*, a

prouve qu'il avait approfondi la théorie de cette science. Il en a fait ensuite l'application dans deux excellens ouvrages, l'un intitulé : *Recherches sur les devoirs des hommes dans les hautes et moyennes classes de la société*, trois vol. *in*-8.°, 1794; et l'autre, *Recherches sur les devoirs des femmes*, *in*-8.°, 1797. M. Gisborne a cru avec raison, que pour rendre utiles les préceptes de la morale, il fallait les appliquer à chaque état, à chaque profession, et considérer les intérêts, les habitudes, les rapports de chaque classe en particulier. C'est d'après ce plan qu'il traite des devoirs du roi, du lord, du délégué du peuple, de l'agent exécutif du gouvernement, de l'officier de marine et de celui de terre, de l'homme de loi, du magistrat, de l'ecclésiastique, du médecin, du négociant, etc. Les détails dans lesquels il entre, prouvent qu'il a observé avec soin les mœurs des classes dont il retrace les devoirs. Son ouvrage n'est pas seulement un traité de morale intéressant qu'on lit avec plaisir; c'est de plus un utile directeur, un moniteur fidèle qu'on peut consulter dans toutes les circonstances difficiles de la vie. Le second ouvrage de M. Gisborne, *Recherches sur les devoirs des femmes*, tient tout ce que le premier avait promis : il

balance avec beaucoup de justesse le mérite comparatif des deux sexes : n'ayant pas les mêmes destinations, ils ont des formes et des qualités différentes ; chacun des deux a des facultés correspondantes à ses devoirs; chacun a la supériorité dans les qualités qui lui étaient les plus nécessaires. On trouve dans l'ouvrage de M. Gisborne beaucoup d'observations utiles et neuves, présentées d'une manière intéressante et animée.

M. Thomas Cogan a donné un *Traité philosophique des passions*, où il traite cette matière avec beaucoup de profondeur. La première partie de son ouvrage est destinée à l'analyse des passions; la seconde est composée de recherches et d'observations philosophiques. Il examine l'origine des passions, les lois d'après lesquelles elles sont excitées, les causes qui les diversifient, et l'influence qu'elles ont sur nous.

Beaucoup de moralistes n'ont pas donné des traités réguliers, et se sont bornés à développer quelque partie de la morale, et à tracer la peinture des mœurs et des caractères. On distingue dans cette classe M. William Melmoth, un des doyens de la littérature anglaise. Ses *Lettres sur différens sujets de morale et de*

littérature, qu'il donna sous le nom de sir Thomas Fitzosborne, parurent dès l'année 1742; elles sont citées dans tous les recueils d'ouvrages classiques. Elles offrent des modèles pour l'élégance et l'harmonie du style, comme pour la justesse et la délicatesse des idées. Les *Lettres d'un père à son fils*, par le docteur Aikin, méritent une des premières places parmi les essais de morale et de critique. Elles sont destinées à servir comme de supplément aux instructions que donne une éducation vraiment libérale, et à mettre dans le plus grand jour les vérités qui appartiennent à la pratique expérimentale de la vie, et qui contribuent à rendre l'homme heureux et utile. Elles contiennent aussi des observations sur le goût, la littérature, les sciences et les arts, propres à préserver un jeune homme des préjugés, à l'accoutumer à une discussion libre, sans laquelle il n'y a pas de différence entre préjugé et opinion. Ces lettres sont l'ouvrage d'un écrivain, qui réunit au talent d'écrire avec beaucoup d'esprit, d'intérêt et de goût, une grande étendue de lumières. M. Martin Sherlock, connu en France par ses *Lettres d'un voyageur anglais*, qu'il a écrites en français, a publié en 1781 un *Recueil de lettres sur*

différens sujets, en deux vol. *in*-12. Il y en a plusieurs qui sont ingénieuses et intéressantes : telle est celle où il fait le pararallèle des deux sexes; mais en général les critiques anglais ont jugé M. Sherlock comme il l'a été sur le continent : ils ont trouvé qu'il a moins d'esprit que d'impertinente vanité. M. James Gregory a écrit ses *Essais moraux et historiques* avec beaucoup de simplicité, mais non sans élégance. Ils doivent cependant leur succès, moins au mérite du style qu'à la solidité des pensées, et à l'intérêt des sujets qu'il traite.

M. Godwin a donné, sous le titre d'*Inquirer* (Rechercheur), des observations sur les mœurs, dont le but est de faire voir la fausseté de plusieurs principes sur lesquels on a fondé les institutions sociales. Cet écrivain a une grande connaissance du cœur humain, un tact délicat dans sa manière d'observer, des pensées fines, une logique pressante et spécieuse. Son livre a le caractère des ouvrages substanciels, qui est de réveiller beaucoup d'idées chez le lecteur. On lui reproche avec raison d'être enclin aux paradoxes, et d'exagérer les conséquences de ses principes. M. Godwin s'est formé le style par la lecture de Montesquieu et de Rousseau. Il a, comme écrivain, des qualités

rarement réunies : il est clair, nerveux et brillant.

Les ouvrages périodiques de morale, dont *le Spectateur* a donné le premier modèle, sont toujours du goût des Anglais. Quoique ce genre soit devenu encore plus difficile depuis qu'Addisson a eu des imitateurs heureux dans les auteurs du *Monde*, du *Rambler*, du *Connaisseur* et de l'*Aventurier*, plusieurs écrivains vivans ont essayé de marcher sur ses traces, et quelques-uns l'ont fait avec succès. De ce nombre est M. Mackenzie, principal auteur du *Mirror* et du *Lounger*. Le premier de ces ouvrages parut à Edinburg, en 1779 et 1780, et le second en 1785 et 1786. M. Mackenzie, déjà célèbre par son roman intitulé, *l'Homme sensible*, n'eut pour coopérateurs que des Ecossais, parmi lesquels on distingue MM. Craig; Abercromby, Fraser-Tytler, Henry, Cullen, etc.; mais c'est à lui que ces ouvrages doivent leur succès, puisqu'il en a fait la plus grande et la meilleure partie. Il y a dans *le Mirror* et *le Lounger* peu de choses neuves sur la connaissance du cœur humain et sur les préceptes de la morale. Les fictions et les cadres employés pour répandre de la variété dans la peinture des mœurs et des caractères n'ont guère non

plus le mérite de la nouveauté. Les articles de critique et de philosophie manquent souvent de précision ou de profondeur, par la nécessité d'être à la portée de tous les lecteurs. Ce qui a fait le succès de ces ouvrages, ce sont principalement les articles dans le genre pathétique et sentimental, et ceux d'une plaisanterie enjouée et délicate. Le conte de *la Mort de la Roche*, qui a pour objet de convertir un déiste par la seule force du sentiment, est un des plus touchans qu'on puisse lire. Les lettres signées *Homespun* sont comparables aux meilleurs morceaux de plaisanterie insérés dans le *Spectateur*, par Addisson, et dans *le Monde* (*the World*), par Chesterfield. Ces essais dans des genres si différens sont de M. Mackenzie.

M. Vicesimus Knox, un des meilleurs écrivains qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, donna en 1777, des *Essais moraux et littéraires*, en deux vol. *in*-8.°, qui tiennent un rang distingué parmi les ouvrages de ce genre, quoiqu'ils ne soient pas du premier ordre; ils sont aussi agréables qu'instructifs. On y trouve un grand nombre de pensées ingénieuses, des observations pleines de goût et une critique éclairée. Son style est pur et élégant, mais il est quelquefois déparé par une imitation trop servile

du style de Johnson. M. Knox a publié, en 1788, un second ouvrage du même genre, intitulé: *Les Soirées d'hiver* ou *Lucubrations sur les mœurs et la littérature*, en deux vol. *in*-8.°: il a eu moins de succès que le premier, quoiqu'il ne soit pas inférieur en mérite. On attribue à M. Knox un excellent ouvrage de morale intitulé : *La Noblesse personnelle, ou Lettres à un jeune lord sur ses études et sa dignité*, un vol. *in*-8°. M. Cumberland, célèbre par ses ouvrages dramatiques et ses romans, a donné, sous le titre d'*Observateur* (*the Observer*), un recueil d'essais moraux et critiques, en cinq vol. *in*-8°. On y trouve nombre d'articles où des vérités utiles sont présentées sous des formes agréables et intéressantes, et où l'on reconnaît un bon peintre du cœur humain. Les essais de critique, si on excepte ceux sur Richardson, sont pleins de goût et d'une érudition choisie : on estime particulièrement ceux sur les comiques grecs, dont il traduit les fragmens avec beaucoup d'élégance et de fidélité; mais ces essais, ainsi que ceux sur l'histoire grecque, sont trop étendus et sont déplacés dans un ouvrage de cette espèce. Il y a aussi un assez grand nombre d'articles très-médiocres pour le style et pour les pensées, et qui paraissent avoir été écrits à la hâte.

L'*Observateur* de M. Cumberland et *les Essais* de M. Knox n'ont pas été publiés périodiquement, quoiqu'ils aient la forme des journaux de morale. S'ils les avaient donnés feuille à feuille, ils auraient sans doute écartés les articles qui n'étaient pas assez intéressans pour paraître isolés.

Le *Looker-on* (le Regardant, le Spectateur), publié par M. William Roberts dans les années 1792 et 1793, est le dernier ouvrage périodique de morale qui ait eu un grand succès; l'esprit, le goût, la bonne plaisanterie, la délicatesse et le pathétique de sentiment, l'élégance et la richesse de style qu'on trouve dans cet ouvrage, le font regarder comme un des meilleurs qui aient paru depuis *le Spectateur*. Jamais, depuis Addisson, les travers et les folies du jour n'avaient été combattus plus heureusement avec les armes de l'esprit et de la raison. M Roberts n'attaque pas avec moins de succès le mauvais goût que les mauvaises mœurs : ses critiques sont pleines d'urbanité et d'enjouement, et rappellent les principes des grands maîtres. Quoique l'auteur du *Looker-on* se soit proposé pour modèle *le Spectateur*, il a cependant un caractère qui lui est propre. On lui a reproché de trop amplifier quelquefois ses sujets, et

d'avoir une délicatesse d'expression trop recherchée.

On peut encore citer parmi les ouvrages périodiques de morale qui ont quelque mérite, *le Pot-Pourri* (*Olla Podrida*), un vol. *in*-8.°, 1788, dont M. Monro a été l'éditeur, et auquel ont coopéré MM. Graves, Grose et Headly; on y trouve des caractères bien peints, et plusieurs essais remplis d'*humour*: *le Paresseux* (*the Loiterer*), deux volumes *in*-8.°, publié à Oxford en 1789, et dont M. Austen est le principal auteur; il contient une peinture fidèle des mœurs des universités, et des essais de critique instructifs, mais peu agréables; *le Spéculateur* (*the Speculator*), un volume *in*-8.°, publié en 1790, dont les auteurs paraissent mieux connaître les livres que le monde; on y trouve cependant plusieurs contes moraux très-intéressans: *le Spectateur de la Campagne*, par M. Middleton; un volume *in*-8.°, 1792, (*the Country Spectator*), qui contient plusieurs essais agréables, mais qui peint plutôt les mœurs de la ville que celles de la campagne, etc. L'ambition de donner des ouvrages périodiques de morale a gagné aussi les écoliers; ceux d'Eaton en ont publié un, en 1786, sous le titre modeste du *Monde en mi-*

niature (*the Microcosm*); M. Canning, aujourd'hui député au parlement, en est le principal auteur; il a eu pour coopérateurs MM. John et Richard Smith et Frère. Cet ouvrage a eu beaucoup de succès, et l'on peut dire, sans avoir égard à l'âge des auteurs, qu'il le méritait; *le Rôdeur* (*the Ranger*), deux vol. *in*-8.°, publié en 1794 par MM. Hawke et Vincent, écoliers, mérite le même éloge.

Nous terminerons ce chapitre en indiquant quelques recueils de morale auxquels on a donné la forme des essais périodiques. Les plus estimés sont *le Réfléchisseur* (*the Reflector*), deux volumes *in*-12; *Sylva*, ou *la Forêt* (*Sylva ar the Wood*) un vol. *in*-8.°, par M. Heathcote; *Consiglia*, ou *Pensées sur différens sujets*, par M. Samuel Birch, un vol. *in*-8.°; *Variétés* (*Variety*), 1787, un vol. *in*-12, par M. Repton; *le Philantrope*, un vol. *in*-8.°, 1797, etc.

CHAPITRE LIV.

Influence de Sterne sur les mœurs des Anglais.

C'EST une opinion générale en Angleterre, que les ouvrages de Sterne ont eu une influence dangereuse pour les mœurs. Il a été censuré par un grand nombre de moralistes qui jouissent d'une grande réputation de lumière et d'impartialité. « Comme rien ne contribue autant, dit l'un d'entr'eux, à dégrader la vertu et la religion que de les associer avec la bouffonnerie et l'obscénité, j'ai toujours regardé Sterne comme un des écrivains les plus dangereux de notre temps. »

« Dans cet écrivain célèbre, dit un autre critique, le langage de la sensibilité et le tableau d'une extravagante tendresse, ne sont guère autre chose que des stimulans pour exciter les désirs, ou une apologie indirecte de ceux qui se livrent aux passions qu'ils ne veulent pas se donner la peine de combattre. »

« Cette sympathie affectée et excessive, dit M. Knox, cette affection sentimentale, qui n'est que la passion déguisée, et qu'inspirent

si fortement le *Voyage sentimental* et *Tristram Shandy*, ont été la perte de mille et mille de nos compatriotes des deux sexes qui, tandis qu'ils violaient les lois de Dieu et des hommes, croyaient agir par l'impulsion de l'affection sentimentale. Combien les divorces se sont multipliés depuis que Sterne a paru! »

Sans doute ces reproches ne sont pas sans fondement, mais nous les croyons exagérés. Attribuer à l'influence de Sterne le grand nombre des divorces, c'est oublier beaucoup d'autres causes morales et politiques qui ont contribué au relâchement des mœurs. La sévérité avec laquelle Sterne a été jugé peut provenir en partie de ce que la licence, dans un homme de son état, est plus blâmable et choque davantage.

Au reste, les censeurs de Sterne, en parlant de l'influence qu'il a eue sur les mœurs, sont forcés de reconnaître que cette influence n'a pas toujours été pernicieuse. « J'accorde à Sterne, dit M. Knox, un très-grand mérite, un mérite au-dessus de la gloire du génie. Il n'y eût jamais un philosophe payen dans aucun temps, dans aucun pays, qui ait recommandé d'une manière si affectueuse la bienveillante doctrine d'une philantropie universelle.

Il a corrigé la dureté du cœur, adouci les aspérités du caractère naturel, et appris *au lait de la bonté humaine à couler gaiement dans des canaux doux et non interrompus* (*); avoir atteint ce but, c'est un grand éloge, un honneur distingué. »

Ce qui prouve que les censeurs de Sterne n'ont pas toujours été justes à son égard, c'est qu'après l'avoir censuré sous le rapport de la morale, plusieurs l'ont attaqué comme écrivain, et ont prétendu qu'il n'est original ni pour le fonds, ni pour la manière. Le docteur Ferriar a fait une dissertation dont l'objet est de mettre en évidence les plagiats de Sterne. Il cite plusieurs passages de Rabelais, de Burton, de Hall (**), et d'autres auteurs que Sterne a en effet imités. Il aurait pu rappeler aussi un ouvrage, publié en 1701, intitulé : *Essai sur la Théorie du monde intelligible*, par Gabriel John, auquel il paraît que l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage Sentimental* doit beaucoup. Dans cet essai on trouve la préface au milieu de l'ou-

---

(*) *The milk of human kindness to flow all-cheerly in gentle and uninterrupted channels.* Sterne.

(**) V. le chap. : *Anatomie de la mélancolie*, par Burton, et *Contemplations* de l'évêque Hall.

vrage, des sections concernant les girouettes et les *boutonnières*, un chapitre qui est annoncé comme *le meilleur du livre*, et un autre que *le lecteur est invité à ne pas lire*. Il paraît que Sterne a aussi connu et imité l'ouvrage espagnol intitulé : *Histoire de Fra Gerundio*, par le jésuite de Lisla, que les Espagnols placent après le *Don Quichotte*.

On peut convenir de tous ces faits, sans craindre de diminuer la gloire de Sterne, sans qu'il perde rien de sa réputation d'écrivain de génie et original. Si parmi les auteurs modernes il y a un homme de génie, c'est sans doute Molière ; et qui a plus profité des ouvrages des autres que ce grand peintre de la nature ? Sterne peut dire comme lui : *Je prends mon bien où je le trouve*. Quelques traits qu'il ait empruntés des autres, il ne doit qu'à lui-même sa manière d'observer, cet art de rendre intéressant le fait le plus simple, ce style dramatique dans lequel il parle autant aux yeux qu'à l'esprit de ses lecteurs ; il ne doit qu'à lui-même l'invention et l'expression de ses chapitres pathétiques, genre dans lequel il n'a point de supérieur.

Nous croyons plus fondée l'opinion de ces critiques qui pensent que Sterne doit toute sa

réputation à son mérite en ce genre, et que comme écrivain plaisant il ne serait point distingué de la foule. Comparez sous ce rapport Sterne à Cervantes, à Lesage, à Fielding; son *humour* n'est en comparaison que de la bouffonnerie. L'oncle Toby, le docteur Slop, le caporal Trim, sont des caractères peu naturels, et leurs propos sont plus bizarres que comiques. Sterne s'efforce d'être aussi spirituel que plaisant; mais son sel est de l'espèce la plus grossière et de l'invention la plus facile; il consiste en grande partie dans des allusions obscènes, et l'on sait combien il est aisé d'attacher un grand nombre de lecteurs en leur présentant des images licencieuses sous un voile transparent.

Si à ces défauts on ajoute le désordre et l'obscurité qui règnent sur-tout dans *Tristram Shandy*, on se convaincra de plus en plus que Sterne, sans ses histoires pathétiques, n'aurait pas la réputation dont il jouit. Aristote et le sens commun disent qu'une composition quelconque doit avoir un commencement, un milieu et une fin; ce sont là des règles qui ne gênent pas le génie, et qu'on ne peut violer qu'avec effort et par art. Sterne, dans sa *Cahotique* confusion de *Tristram Shandy*, semble s'être

proposé de violer même cette règle, et il faut avouer qu'il y a réussi. L'obscurité est un des plus grands défauts dont un écrivain puisse être accusé. « Il y a peu de lecteurs, dit M. Knox, excepté ceux qui croiraient renoncer à leur réputation de pénétration, qui ne reconnaissent que, dans beaucoup d'endroits, *Tristram Shandy* est d'une obscurité inpénétrable. »

CHAPITRE LV.

Opinion des Anglais sur Richardson.

On m'avait dit souvent, dit l'ingénieux auteur des *Lettres sur l'Angleterre*, que la *Clarisse* de Richardson n'avait pas le même succès en Angleterre qu'en France; j'étais curieux de vérifier cette assertion, et je l'ai trouvée fondée; mais je voulais savoir la cause de cette différence; les uns blâmaient le style, d'autres parlaient des longueurs de l'ouvrage; une femme m'en donna une raison sans réplique: c'est, me dit-elle, que Richardson a peint des scènes de famille qui ne sont pas dans nos mœurs; il faut qu'elles se rapprochent davantage des vôtres, puisque cet ouvrage plaît

tant en France». Un homme n'aurait pas rencontré si juste. » Si d'être lu et estimé fait le succès d'un ouvrage, *Clarisse* a certainement plus de succès en Angleterre qu'en France ; il n'est aucun lecteur anglais qui ne connaisse *Clarisse*, et qui ne la regarde comme le premier des romans dans le genre pathétique. Plusieurs même pensent avec Johnson, que *Clarisse* est peut-être le premier ouvrage de la langue anglaise. En France, il n'est pas rare de trouver des lecteurs de romans qui n'ont jamais lu ceux de Richardson ; il est naturel que ses longueurs leur paraissent plus ennuyeuses et plus fatigantes qu'à des lecteurs anglais. Il est plus estimé que lu en France ; si c'est aujourd'hui presque la même chose en Angleterre, ce n'est pas parce que les scènes de famille qu'il peint se rapprochent davantage des mœurs françaises, c'est parce que ces scènes ne sont plus dans les mœurs des Anglais. Un critique qui a pris la défense de Richardson contre M. Cumberland (*), convient que les mœurs peintes dans *Clarisse* « sont celles qui existaient il y a plus de soixante ans, mais il soutient que si

(*) V. *Variety a collection of periodical papers.* 1 vol. 1794.

cet auteur a moins de lecteurs qu'autrefois, c'est qu'il paraît de nos jours trop moral, trop dévot, et que les gens du bon ton aimeraient autant lire des sermons que des romans aussi sérieux. »

Cette opinion, que Richardson a plus de succès en France qu'en Angleterre, n'est pas nouvelle; Diderot, dans l'éloge plein d'enthousiasme qu'il a fait de ce grand peintre du cœur humain, dit qu'il a eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans sa patrie. Cette assertion de Diderot, plus fausse à l'époque où il écrivait qu'elle ne l'est aujourd'hui, a peut-être contribué à faire croire, en France, que Richardson ne jouit pas en Angleterre de toute la réputation qu'il mérite.

CHAPITRE LVI.

Théologie et théologiens.

On appelle en anglais divinité (*divinity*) la science qui traite de la religion, et *divins* ceux qui l'enseignent. Les ouvrages théologiques ne sont pas aussi nombreux qu'autrefois, quoiqu'il en paraisse un plus grand nombre

que dans tout autre pays. Le caractère de ces ouvrages est aussi bien différent de ce qu'il était il y a un siècle. Il en paraît à la vérité encore qui respirent l'ancien esprit de controverse, ou qui sont remplis d'absurdités enthousiastes et fanatiques; mais personne ne les lit, excepté ceux qui professent les mêmes opinions. Les écrits des *divins* anglais sont, en général, remarquables par la solidité, le savoir, l'esprit de recherche, et la méthode. C'est un mérite que les étrangers reconnaissent, quoiqu'il faille faire des exceptions assez nombreuses. L'Angleterre n'a pas beaucoup d'écrivains du mérite des Porteus, des Watson, des Douglas, des Ryam, des Hall, etc.

Nous donnerons dans un autre chapitre les notices de plusieurs évêques célèbres par les ouvrages qu'ils ont écrits sur les matières religieuses. Nous joindrons ici les notices de plusieurs théologiens de l'église anglicane, ou des religions dissidentes qui ont le plus de célébrité.

Le docteur Arthur O'leary, Irlandais, catholique romain, embrassa l'ordre de Saint-François, à Saint-Omer, où il a résidé plusieurs années. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages sur les matières religieuses qu'on a réunis en un corps, et qui ont eu plusieurs éditions.

Les plus considérables sont : *Pensées sur la Nature et la Religion*; *Défense de la Divinité de J. C.* et de l'*Immortalité de l'ame*; *Essai sur la tolérance*, etc. Il a publié aussi une *Revue des époques les plus intéressantes de l'histoire d'Irlande*. Le célèbre romancier, M. Pratt, a tracé le caractère du docteur O'leary, dans son roman des *Secrets de famille*. Ce portrait donne l'idée la plus avantageuse de ses vertus et de ses talens. M. Bryant, un des savans les plus célèbres de l'Angleterre (*), a fait un traité sur l'*Authenticité des écritures et la vérité de la religion chrétienne*, un vol. *in*-8.°; des *Observations sur les plaies d'Egypte*, un vol. *in*-8.°; les *Sentimens de Philon, juif, sur la parole de Dieu*, un vol. *in*-8.° Il traite ces matieres autant en érudit et en critique qu'en théologien. On y trouve le même savoir, et quelquefois aussi la même singularité que dans ses autres ouvrages. M. Beattie, plus connu comme poëte et moraliste (**), a fait, à la sollicitation de l'évêque de Londres, un *Traité des preuves de la religion*

(*) V. le chap. : *Critique*.

(**) V. les chap. : *Poëtes* et *Moralistes*.

chrétienne, deux vol. *in*-8.° Cet ouvrage n'a rien de l'aridité d'un traité théologique. On a aussi de lui un *Essai sur l'immutabilité de la vérité contre les sophistes et les sceptiques.* Il paraît avoir été principalement proposé de combattre Hume. M. Priestley a fait une réponse à ce dernier ouvrage.

M. Gilbert Wakefield s'est proposé de concilier les études classiques avec la théologie, et d'éclaircir les écritures par les lumières empruntées des auteurs grecs et romains. Il développa ces idées dans sa *Silva critica*, et il les a suivies dans sa *Traduction du nouveau testament, avec des notes.* On distingue, parmi ses autres ouvrages qui traitent de matières religieuses, son *Essai sur l'inspiration*, ses *Recherches sur les opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles, relativement à la personne de J.-C.*; ses *Remarques sur les preuves internes de la religion chrétienne*, etc. M. Wakefield avait embrassé l'état ecclésiastique, et avait même prêché avec succès à Liverpool, mais son attachement aux principes de la liberté religieuse, ne lui permettant pas de *signer les trente-neuf articles*, il renonça à l'espérance d'obtenir des dignités ecclésiastiques. Il n'est pas moins atta-

ché aux principes de la liberté politique, ainsi qu'il l'a prouvé par un grand nombre d'écrits, et particulièrement par ses répliques aux lettres de Burke, et *à l'adresse de l'évêque de Landaff*, au peuple de la Grande-Bretagne. Ce second écrit, qui compromettait, disait-on, le salut de l'état, fit condamner à une amende les libraires qui l'avaient vendu. M. Wakefield tient aussi un rang distingué parmi les critiques littéraires.

Les leçons de théologie de M. John Hey, professeur de l'université d'Oxford, ont fait beaucoup de bruit dans le monde théologique. Cet ouvrage comprend un grand nombre de matières traitées avec beaucoup de profondeur et de clarté. On approuve le plan de l'auteur; on reconnaît qu'il a beaucoup de savoir, de pénétration et de candeur; mais il a causé une espèce de scandale dans l'église établie, parce qu'il a montré une doctrine relâchée, relativement à la souscription des trente-neuf articles. Il paraît cependant que les dignitaires de l'église, et les syndics de l'université, n'ont pas été alarmés des principes de l'auteur, tandis qu'il les professait. Cela donne lieu de croire qu'ils ne sont pas, dans le fond, bien attachés à ces principes.

Le docteur Paley, célèbre par son *Traité de philosophie morale et politique*, a donné les *Horæ Paulinæ*, ou *Considérations sur les épîtres de saint Paul.* Quelques critiques anglais prétendent que cet ouvrage est celui qui fait le plus d'honneur à M. Paley. « Il réunit, dit M. Gisborne, le mérite de l'originalité, de la sagacité et de la solidité du raisonnement, à un degré qu'on a rarement égalé. » Il a été cependant plus loué que lu. Son *Examen des preuves du christianisme*, publié en 1794, a eu un succès plus général. Il avait paru depuis peu deux ouvrages sur le même sujet, l'un par l'évêque de Londres, le docteur Porteus, et l'autre par le docteur Beattie. M. Paley a suivi un autre plan que ses prédécesseurs. Son ouvrage a eu cinq éditions en deux ans, et est devenu classique pour les étudians en théologie. Le docteur Paley est maintenant occupé à écrire un *Traité de théologie naturelle.*

Le docteur Edward Ryan est cité parmi les défenseurs les plus célèbres de la religion. On a de lui une *Histoire des effets de la religion sur le christianisme*, deux vol. *in*-8.°, dont l'objet est de prouver, par les faits, que l'influence du christianisme a été utile aux hommes. Le docteur Joseph Milner a donné

une *Réfutation des opinions de Gibbon sur le christianisme*, et de celles de Hume, *sur la Religion naturelle*. On a aussi de lui une *Histoire de l'Eglise de J.-C.*, en deux vol. *in*-8.° Le docteur Sturges, chapelain ordinaire du roi, a publié un volume de *Discours sur les preuves de la religion naturelle et révélée*, et des *Considérations sur l'état de l'établissement de l'Eglise*. Par le premier il a bien mérité de l'église, et par le second du clergé.

Le docteur Madan a fait l'apologie de la polygamie, dans son ouvrage intitulé *Télipthora*. Ce traité a fait beaucoup de bruit, mais non des prosélytes. Si on eût emprisonné, condamné et puni l'auteur, l'Angleterre aurait peut-être une secte de plus, la secte des polygames. Les gens sensés ont gardé le silence. Un plaisant, qui était déjà marié, envoya demander à l'apôtre de la polygamie, sa fille pour seconde femme, et ce paradoxe théologico-politique est tombé de lui-même.

Sir Richard Hill, baronnet, député au parlement, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages de théologie. Il embrassa les principes du méthodisme, dès le temps où il était a l'université d'Oxford, et il est maintenant un des chefs les plus distingués de cette secte,

ou plutôt du parti qui suit les principes de Whitfield (*). Il a publié plusieurs pamphlets qui montrent une grande connaissance des matières théologiques. L'université d'Oxford, jalouse des progrès du méthodisme, ayant renvoyé quelques étudians qui avaient prêché sans y être autorisés, sir Hill s'éleva avec force contre cet acte de rigueur dans un ouvrage intitulé : *Pietas oxoniensis*. Dans plusieurs controverses, il a eu pour adversaire M. Wesley lui-même, chef du parti contraire. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Apologie de l'amour fraternel et des doctrines de l'église anglicane*, un vol. *in*-8.°, 1798. Malgré tout son zèle pour cette église, sir Hill ne se conforme pas à ses canons, qui défendent aux laïcs de prêcher. Le docteur Rowland Hill, frère du précédent, et prédicateur célèbre parmi les méthodistes, a aussi publié plusieurs ouvrages de controverse. On distingue encore parmi les méthodistes qui ont écrit sur des matières de théologie, le docteur John Newton, auteur d'une *Revue de l'histoire ecclésiastique*, en doux vol. *in*-8.°; d'une *apologie de l'église anglicane* ; de cinquante

(*) V. le chap. : *Méthodistes*.

Discours sur l'écriture, deux vol. *in*-8.°, et de plusieurs ouvrages mystiques. Il était d'abord marinde profession, mais il fut converti par une grande tempête, et se livra entièrement à l'étude et à la pratique de la religion.

Les unitaires ont, comme les méthodistes, nombre de théologiens qui ont écrit sur les dogmes de leur secte, et sur d'autres matières religieuses. Les plus célèbres sont MM. Lindsey et Disney, dont nous parlerons ailleurs, et MM. Priestley et Toulmin. Ce dernier écrit avec solidité et avec plus d'élégance et d'agrément qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les ouvrages des théologiens; on a de lui des *Dissertations sur les preuves internes et l'excellence du christianisme*; des *Sermons adressés à la jeunesse*, réimprimés plusieurs fois; des *Lettres sur l'état de l'établissement de l'Eglise*, en réponse à l'ouvrage du docteur Surges; la *Vie de Socin*; celle de *John Biddle*, le père des unitaires anglais, qui fut banni sous le protectorat de Cromwell, etc. M. Priestley a porté, dans la controverse, la même supériorité que dans les sciences physiques. Il a été en guerre avec les théologiens les plus fameux des différentes sectes, comme avec les déistes et les athées. On dirait, en voyant le catalogue de ses

ouvrages de controverse, que les matières religieuses l'ont occupé entièrement. Les plus estimés sont : L'*Histoire des corruptions du christianisme*, deux vol. *in*-8.° ; l'*Histoire des opinions les plus anciennes sur J.-C.*, quatre vol. *in*-8.° *Histoire générale de l'Eglise chrétienne*, jusqu'à la chute de l'empire d'Occident ; *Défenses de l'unitarianisme ; Examen des preuves de l'unité de Dieu ; Discours sur différens sujets de théologie*, etc.

CHAPITRE LVII.

Métaphysique et métaphysiciens.

Locke a porté dans la métaphysique, la même lumière que Newton a portée dans la physique ; il a eu des sectateurs qui ont marché avec gloire sur ses traces, mais moins parmi ses compatriotes, que parmi les Français. Il y a eu même un Anglais, qui a voulu faire revivre les erreurs de l'ancienne métaphysique, et qui s'est efforcé de combattre les principes de Locke. Heureusement les ouvrages de lord Monboddo, mort depuis peu, sont remplis de tant

d'extravagances, qu'ils ne lui ont pas fait de sectateurs, quoiqu'on y trouve un grand nombre d'idées ingénieuses et profondes, d'observations justes et de recherches savantes. Les ouvrages de ce célèbre Écossais, sont : l'*Origine et les progrès du langage*, en quatre vol. *in*-8.°, la *Métaphysique ancienne*, cinq vol. *in*-4.°. Dans ce dernier ouvrage, il soutient entre autres propositions extravagantes, que *l'orang-outang*, est une classe de l'espèce humaine, et qu'il n'est privé de la parole, que par un pur accident; il s'efforce aussi de prouver, que les syrènes, les cyclopes, les satyres, les hommes avec des yeux à la poitrine, les hommes avec des têtes de chiens, etc., ne sont pas des êtres fabuleux; que l'Égypte fut, dans les temps anciens, gouvernée et instruite par les démons, etc.!

Le docteur James Hutton, mort aussi depuis peu, est connu dans le continent, comme naturaliste et physicien, sur-tout par sa *Théorie de la terre*, deux vol. *in*-8.°; mais il mérite encore plus de célébrité par son grand ouvrage de métaphysique, intitulé: *Recherches sur les principes des connaissances, et les progrès de la raison*, etc., trois vol. *in*-4.°, 1796. Il y traite : 1.° Des progrès naturels des connais-

sances ou des facultés d'instinct, qui mènent à la science : 2.° De la science ou des principes qui conduisent à la sagesse : 3.° De la sagesse ou de la philosophie, ou du but propre à la science, et des moyens de bonheur. Sous ces trois divisions, le docteur Hutton, traite toutes les questions qui ont rapport à l'entendement humain ; il montre beaucoup de sagacité, de profondeur et d'idées neuves et hardies. Quelques principes de sa théorie, sont contraires à celle de Locke, et semblent attaquer le système théologique.

Parmi les métaphysiciens vivans, on distingue M. Thomas Reid, professeur de philosophie morale, à l'université de Glascow. Son premier ouvrage, intitulé : *Recherche sur l'esprit humain, d'après les principes du sens commun*, un vol. *in*-8.°, 1764, a pour objet de refuter quelques principes relatifs à l'entendement humain, sur lesquels l'évêque Berkeley et Hume, ont fondé un système de scepticisme. Le docteur Reid, a donné en 1785, les *Essais sur les forces intellectuelles de l'homme*, un vol. *in*-4.°, et un an après les *Essais sur les forces actives*, un vol. *in*-4.°. Il rapporte les premières à l'entendement, et les secondes à la volonté, facultés essentielles et distinctes de notre ame :

le docteur Reid, est aussi bon moraliste, que profond métaphysicien.

Le célèbre Priestley, qui a embrassé toutes les sciences, a aussi écrit sur la métaphysique. Il a donné d'abord un *Examen des principes de M. Reid, sur l'ame*, et de *M. Béattie sur la vérité*. Il a publié ensuite des *Recherches sur la matière, et l'Esprit*; et la *Doctrine de la Nécessité philosophique éclaircie*. Ce dernier ouvrage fut attaqué par M. Bryant, et d'autres écrivains célèbres, et donna lieu à M. Priestley d'en faire la défense.

M. Béattie dans son *Essai sur l'immutabilité de la vérité*, s'est proposé de refuter Hume; il y suit les principes de Reid, dont il est le disciple, et il combat les sceptiques, avec encore plus de succès que son maître. Son *Essai sur la théorie du langage*, a le mérite d'être écrit avec beaucoup de clarté, et même d'agrément; mais on y trouve peu de choses neuves. On a remarqué que dans plusieurs de ses essais, et particulièrement dans ceux sur la *mémoire* et l'*imagination*, il a été quelquefois égaré par la crainte de se rencontrer avec Hume, ce qui n'est ni juste ni philosophique.

Le docteur James Gregory, qui a eu la gloire de remplacer l'illustre Cullen, dans la chaire

de médecine de l'université d'Édinbourgh, ne cultive pas avec moins de succès, la philosophie et les belles lettres. Ses *Essais philosophiques et littéraires*, montrent un bon écrivain et un profond penseur; il a appliqué d'une manière neuve, les démonstrations mathématiques à la métaphysique; ses opinions sur la liberté et la nécessité des actions humaines, ont donné lieu à des discussions longues et vives. Aucune famille peut-etre, n'a fourni un plus grand nombre de savans que celle du docteur Gregory. Depuis deux siècles, elle a eu constamment des mathématiciens et des médecins célèbres; son père, connu dans le monde savant, par ses ouvrages de médecine qui ont contribué à la renommée de l'université d'Édinburgh, est aussi l'auteur d'un ouvrage de morale, traduit dans presque toutes les langues, intitulé: *Legs d'un père à sa fille.*

Les élémens de la philosophie de l'esprit humain, de M. Dugald Stewart, autre professeur de l'université d'Édinburgh, transmettront son nom à la postérité, comme celui d'un homme qui, au profond génie métaphysique, unit l'esprit et le goût, dont le savoir embrasse tout le cercle de la philosophie et de la littérature; qui connaît l'entendement et les passions;

qui considère le caractère de l'homme dans sa nature générale, et tel que le présentent les mœurs existantes dans la société moderne.

Le docteur Sayers, a donné sous le titre de *Disquisitions* des essais métaphysiques et littéraires, vol. *in*-8.°, où l'on reconnaît un penseur profond, un homme de goût et un bon écrivain. Les essais métaphysiques traitent de la perception, du plaisir que causent de beaux objets, des passions désintéressées, et de la liaison entre la peine et le plaisir, etc.

CHAPITRE LVIII.

Législation. — Politique. — Commerce, etc. *Notice de plusieurs écrivains.*

Il paraît en Angleterre une multitude d'ouvrages sur la législation et la science politique; mais la plupart des écrivains anglais qui traitent de ces matières sont égarés par une prévention nationale, qu'on ne remarque pas dans ceux des autres nations. Ils sont sans doute patriotes, mais moins philosophes que ces derniers; la différence des circonstances où les uns et les autres se trouvent, est la cause

de la différence de leurs opinions. Les Anglais, fiers d'avoir une patrie, n'aperçoivent pas les défauts de la constitution qu'ils vantent, et dont ils ressentent d'ailleurs l'heureuse influence. Les écrivains des autres pays traitent la politique avec plus de philosophie, parce que, ne pouvant fixer leurs yeux que sur des scènes peu consolantes, ils oublient le pays où ils vivent, généralisent leurs idées, et se créent quelquefois un monde idéal pour se consoler.

Les Anglais portent la prévention en faveur de leurs institutions politiques, jusqu'à mépriser les autres peuples, et à regarder tous les Européens comme plus ou moins esclaves. Quelques écrivains de cette nation ont reproché ces préjugés injustes à leurs compatriotes; d'autres ont prétendu assigner les causes de ce mépris. « Les Anglais, dit M. Andrews, ont été tyrannisés autrefois par leurs monarques; ils méprisent donc les peuples qui vivent sous les monarchies absolues. Les idées républicaines fermentent dans tous les esprits; nouvelle raison pour augmenter cette antipathie. »

Les notices des écrivains qui ont traité de la législation et des autres matières indiquées

dans ce chapitre, pourraient seules former le sujet d'un ouvrage ; le plan que nous nous sommes tracé ne nous permet que d'en indiquer un petit nombre.

M. Jérémie Bentham, auteur d'une *Introduction aux principes de la morale et de la législation*, in-4.°, 1789, fonde ces deux sciences sur le principe de l'utilité. Son ouvrage manque de méthode, et laisse désirer plusieurs articles essentiels ; mais on y trouve beaucoup de recherches savantes, de profondeur dans les vues, et de justesse dans les applications des principes. M. Dumont, de Genève, a publié, en trois vol. *in*-8.°, des *Traités de législation civile et pénale*, d'après les manuscrits mêmes de M. Bentham ; ils font regretter que celui-ci ait manqué de persévérance dans l'exécution du vaste plan qu'il s'était formé.

Les principes de législation de M. Charles Michell, *in*-8.°, 1797, n'auraient pas dans le continent le même succès qu'ils ont eu en Angleterre. Il combat avec beaucoup d'étendue les principes sur lesquels était fondée la constitution française ; il s'attache à prouver la supériorité du gouvernement monarchique sur le républicain ; mais par le premier, il entend une

monarchie constitutionnelle avec une représentation nationale ; il analyse les bases de la constitution anglaise, et examine les causes des dangers qui la menacent. On aperçoit souvent dans cet ouvrage les préjugés de l'esprit de parti, et ce ne sont pas ceux qui favorisent la cause de la liberté. M. Whitaker, dans son *Origine réelle du gouvernement*, *in*-8.°, 1795, a soutenu la doctrine des Tories et des autres monarchistes, sur le droit divin des rois. Il pose pour principe que le gouvernement a commencé avec le premier homme, d'où il conclut qu'il n'a pu être le résultat d'aucun pacte entre homme et homme ; que le gouvernement étant tout divin, divin dans sa nature, divin dans sa puissance, il a droit d'exiger obéissance au nom de son divin fondateur. L'auteur de ce singulier ouvrage passe pour un des écrivains les plus savans, les plus ingénieux et les plus énergiques qu'ait aujourd'hui l'Angleterre.

Les *Elémens de la science politique*, de M. Angus Macaulay, se font remarquer autant par la justesse que par la libéralité des idées. Il traite de la nécessité du gouvernement civil, de son but, de ses droits, qu'il dérive du consentement des gouvernés ; de la résistance po-

litique; des différentes espèces de gouvernemens: cet ouvrage, écrit avec beaucoup de précision et de clarté, est un des meilleurs traités qui aient paru sur cette science. M. Robert Ward a donné des *Recherches sur les fondemens et l'histoire du droit des gens; depuis les Grecs et les Romains, jusqu'au temps de Grotius*, douze vol. *in*-8.°, 1796. Il entend par droit des gens la loi naturelle, unie au système moral, ayant pour base la religion révélée. Si cette définition était juste, ceux qui ne connaissent pas la révélation seraient privés du bienfait du droit des gens. M. Ward rend compte d'abord de la manière dont le droit des gens fut observé jadis, des étranges idées qu'on s'en formait; des changemens progressifs qui ont eu lieu dans ces idées; il examine l'influence de la féodalité, du christianisme, des établissemens ecclésiastiques, de la chevalerie, etc. Quoique l'on trouve plusieurs opinions erronées dans cet ouvrage, il mérite une place distinguée parmi ceux qui traitent du droit des gens, et peut leur servir d'introduction.

M. William Godwin, auteur du *Traité de la justice politique et de son influence sur la vertu et le bonheur*, deux vol. *in*-4.°, est au

premier rang des écrivains politiques anglais. Il n'en est aucun, peut-être, qui ait écrit avec autant de méthode et de clarté; peu d'ouvrages d'une aussi grande étendue ont eu autant de lecteurs; peu de livres d'une aussi grande profondeur ont fait autant de prosélites. Dans la seconde édition, qui parut en 1795, M. Godwin a rectifié plusieurs opinions qui avaient été censurées. Il a cependant encore des censeurs qui lui reprochent des paradoxes et des principes dangereux. Cet écrivain célèbre, fils d'un ministre dissident, a rempli lui-même pendant quatre ans les fonctions de ministre, pour lesquelles il avait été élevé; il fut d'abord zélé orthodoxe, mais doué d'un esprit observateur et méditatif, il ne tarda pas à montrer une grande indépendance d'opinions, et à se livrer à la recherche de la vérité dans les matières religieuses et morales. Il a commencé sa carrière littéraire en 1782, par un volume de sermons, qu'il intitula *Essais d'Histoire*: ces discours sont écrits d'un style animé et brillant, et l'on voit que l'auteur a pris pour modèle les orateurs de la chaire française. Nous avons parlé dans d'autres chapitres de ses ouvrages de morale et de ses romans. M. Godwin a aussi publié quelques pamphlets sur les affaires pu-

bliques. C'est l'opinion générale en Angleterre, que personne n'a plus contribué que lui à sauver MM. Hardi, Horne Tooke, Thelwall et les autres membres des sociétés patriotiques, accusés du crime de haute trahison, en 1794. L'acte d'accusation adressé par le grand-juge au grand-jury, établissait des principes sur le crime de haute trahison, d'après lesquels les prévenus auraient été condamnés. M. Godwin fit dans l'espace de quarante-huit heures des observations sur cet acte, où il mit en évidence la fausseté de ces principes, et tout ce que l'acte contenait d'insidieux. Cet écrit, inséré dans toutes les gazettes, et répandu en forme de pamphlet, éclaira le public et le jury, et produisit une indignation générale contre le juge ministériel.

Le docteur David Williams, célèbre déiste, fut comme M. Godwin, destiné par son père à l'état ecclésiastique. Dès l'âge de vingt-deux ans, il prêcha avec le plus grand succès; mais quoiqu'il fût méthodiste, il était bien loin de donner dans l'enthousiasme de ces sectaires; il en attaqua les erreurs, et fit un cours de *Sermons sur l'Hypocrisie religieuse*, deux vol. *in*-8.° Lorsque les principaux ministres dissidens se rassemblèrent pour faire

une pétition contre la loi du Test, le docteur Williams fut chargé d'écrire sur cette matière, et il s'en acquitta dans son ouvrage intitulé : *Essais sur le Culte public, le patriotisme et les projets de réforme.* Cet écrit ayant déplu aux dissidens, dont il désaprouvait quelques principes, il rompit avec eux : dans le traité qu'il publia ensuite sur l'*Education*, ouvrage rempli d'observations judicieuses, il laissa apercevoir sa manière de penser sur la religion révélée, et bientôt il professa ouvertement le déisme (*).

Le docteur Williams s'est appliqué aussi de bonne heure à l'étude de la politique, autant par goût que sur l'invitation de ceux qui se proposaient la réforme parlementaire. C'est dans cette vue qu'il publia des *Discours sur les principes politiques*, et des *Lettres sur la liberté politique*, où il trace les vraies limites de la liberté politique et de la liberté civile, et plusieurs pamphlets qui ont un grand mérite, et lui acquirent beaucoup de popularité. Le docteur Williams fut engagé par Brissot, au nom même du gouvernement français, à venir à Paris, où l'on espérait que ses conseils pourraient être utiles. Il se rendit à cette invitation, et

(*) V. le chap. : *Déistes.*

fut déclaré citoyen français ; mais, ayant ensuite parlé en faveur de Louis XVI, il fut dénoncé comme royaliste par les jacobins, et il quitta la France, en prédisant aux girondins qu'ils seraient victimes du même parti, s'ils ne se hâtaient de le détruire.

Si plusieurs écrivains se sont efforcés de répandre les principes républicains, d'autres se sont attachés à les combattre ; de ce nombre est M. John Andrews, auteur d'un *Essai sur les principes républicains, et sur les inconvéniens d'une république dans un pays étendu.* Le but de cet ouvrage, publié en 1784, et réimprimé plusieurs fois, était de détourner les Américains de se constituer en république ; il leur prédit qu'ils s'agrandiraient bientôt, et qu'en devenant puissans ils s'éloigneraient du système républicain. Les faits ont déjà prouvé que les Américains, en s'étendant, propagent ce système. Rome périt, non parce qu'elle étendit par-tout son gouvernement républicain, mais parce qu'elle porta par-tout le plus odieux despotisme. M. Robert Bisset a écrit son *Esquisse de la démocratie* dans la vue de combattre l'influence des *principes français*. Tandis que nombre d'écrivains estimés ont prouvé que les Anglais doivent à la branche démocratique de

leur constitution tous les avantages qu'ils ont sur les gouvernemens absolus et arbitraires, M. Brisset soutient que tous les désordres qui arrivent dans un état quelconque, proviennent de l'esprit démocratique. M. Drummond, dans son *Examen des gouvernemens de Sparte et d'Athènes*, cherche quels sont les principes de gouvernement les plus favorables à la sûreté permanente et au bonheur d'une nation. Cet ouvrage a le mérite de l'exactitude des faits et de la justesse des applications.

Parmi les écrivains politiques les plus estimés, on ne peut se dispenser de citer M. de Lolme, quoiqu'il soit étranger; le premier ouvrage qu'il a publié en anglais est un parallèle très-ingénieux entre la constitution anglaise et l'ancienne constitution de Suède, 1772; trois ans après il donna son ouvrage sur la constitution anglaise; le célèbre Junius le recommanda au public comme un ouvrage, profond, solide et ingénieux; les lords Camden et Chatham en firent l'éloge dans le sénat britannique. Sans doute les Anglais auraient moins loué ce traité, s'il n'étoit moins un tableau fidèle qu'un panégyrique adroit de la constitution anglaise. L'auteur étant étranger, fut mal récompensé de son travail, et il s'en plaint lui-même avec

amertume, ce qui peut faire conjecturer qu'il n'écrivait pas simplement par persuasion. M. de Lolme a aussi publié en anglais un *Essai sur l'union de l'Ecosse et de l'Angleterre*, pour servir d'introduction à l'histoire de cette union, écrite par de Foë, 1787; des *Observations sur les taxes des fenêtres*, 1788; des *Observations sur l'embarras des finances*, 1789; l'*Histoire des Flagellans*, ou *Mémoires sur la superstition humaine*: ce dernier ouvrage est tiré de celui de l'abbé Boileau.

M. Francis Plowden a écrit sur la constitution et les lois anglaises avec autant d'exactitude que de profondeur. On a de lui un *Examen des droits naturels des sujets britanniques*, in-8.°, 1784; *Jura Anglorum*, in-8.°, 1792; l'*Eglise et l'Etat*, ou *Recherches sur l'origine, la nature, l'étendue de l'autorité civile et ecclésiastique, dans ses rapports avec la constitution britannique*, in-4.°, 1795: ce dernier ouvrage est divisé en trois livres; le premier, traite de l'autorité en général, et de la nature des lois humaines; le second, de la puissance spirituelle; et le troisième, des établissemens civils pour la religion. L'auteur de cet ouvrage est de la classe de ceux qu'on appelle *catholiques constitutionels*; il soutient avec beaucoup

de force les principes de tolérance; mais en développant mieux que personne ne l'a fait les abus des lois et des institutions anglaises, il en parle en philosophe et non en catholique. Dans cette foule d'écrivains qui ont traité de la réforme parlementaire, personne ne s'est plus distingué que M. Christophe Wyvill : il a donné un recueil de différens écrits sur cette matière, en trois vol. *in*-8.°. Lorsque M. Pitt semblait s'occuper de cette réforme, il demandait les conseils de M. Wyvill. Celui-ci a publié, en 1796, la correspondance qu'il a eue à ce sujet avec ce ministre.

Le major Cartwright est un des meilleurs écrivains politiques et un des patriotes les plus vertueux qu'ait aujourd'hui l'Angleterre. *La Défense des droits législatifs du peuple* commença sa réputation. Cet écrit, a dit un célèbre écrivain, devrait être le manuel des Anglais. La réforme parlementaire a beaucoup occupé le major Cartwright : il a été le fondateur, en 1780, de la société pour les informations constitutionnelles, et l'auteur de la déclaration des droits que publia cette société. Peu de temps après il donna *la Barrière du peuple contre l'influence et la corruption*. Pendant la dernière guerre le major le Cartwright s'est opposé avec beaucoup

de vigueur aux mesures ministérielles. Trois de ces pamphlets ont sur-tout fait une grande sensation. Dans le premier, intitulé, *La République en danger*, il réfute quelques écrits ministériels de Arthur Young; le second, a pour objet la défense intérieure et extérieure de l'Angleterre; le troisième, intitulé, *Appel au sujet de la constitution anglaise*, donne une juste idée de son état actuel. Parmi les écrivains anglais, il n'en est aucun qui ait défendu avec plus de force la souveraineté du peuple, les droits des jurés, la liberté de la presse, et qui ait mieux réfuté les principes faux du célèbre Blackstone.

M. Chalmers s'est occupé à donner une idée avantageuse de la puissance britannique. Il publia, en 1782, *La Force comparative de la Grande-Bretagne, sous le règne actuel et les précédens*, in-4.°; et en 1786, une *Estimation de la Force comparative de la Grande-Bretagne*, in-4.°. Ces ouvrages sont souvent cités par les Anglais, quoiqu'on ait prouvé qu'il y a beaucoup d'inexactitude et d'exagération. M. Morgan, neveu du célèbre Price, et un des plus habiles calculateurs politiques qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, n'a pas écrit comme M. Chalmers dans la vue de faire sa cour aux ministres.

des écrits sur l'état des finances et sur la dette publique, ont fait une grande sensation. On a aussi de lui un traité très-estimé intitulé, *La Doctrine des annuités et des assurances*, in-8.°, 1779. M. Holroid, depuis lord Sheffield, auteur d'un *Traité sur le commerce des Américains*, 1783, et des *Observations sur les manufactures, le commerce et l'état présent de l'Irlande*, in-8.°, est regardé comme un des meilleurs écrivains d'économie politique qu'ait aujourd'hui l'Angleterre. Il a secondé les vues du ministère dans le second ouvrage, et il a eu pour récompense le titre de pair.

Parmi les écrivains politiques, il y en a plusieurs qui ont été principalement guidés par des vues de philantropie : de ce nombre est M. Clarkson, qui a écrit avec tant de force sur la traite des nègres. Il ne s'est pas borné à montrer que cet horrible commerce est contraire à la justice et à l'humanité; il prouve encore que la saine politique doit le proscrire. M. Thomas Gilbert s'est rendu célèbre, en se faisant l'avocat des pauvres. On a de lui un *Plan pour le soulagement des pauvres*; *Observations sur les besoins des pauvres*; *Principale cause de la misère du pauvre*, etc. Tous ces écrits sont remplis de vues justes, et de projets d'une exé-

cution facile. M. George Dyer publia, peu de temps après la publication des droits de l'homme de Payne, la première édition de son ouvrage intitulé : *Les plaintes du pauvre peuple d'Angleterre*, qui fut aussi populaire que celui de Payne, et qui continue encore à donner des inquiétudes aux partisans des abus du gouvernement. *La théorie et la pratique de la bienveillance* qu'il a publiée depuis, est une suite du premier ouvrage.

Il paraît en Angleterre peu d'ouvrages de politique d'une certaine étendue; mais chaque jour voit éclore des pamphlets politiques. Les discussions du parlement, les opérations du ministère, les événemens des pays étrangers, tout fournit matière aux écrivains des différens partis, qui tous ont intérêt d'influer sur l'opinion publique. La plupart n'ont que l'intérêt du moment, et tombent bientôt dans l'oubli; mais il en est que l'on doit à des hommes de beaucoup de talent, et qui méritent d'être conservés. On a recueilli en trois vol. *in*-8.° les pamphlets du docteur Towers, ami du célèbre Franklin, et qui fut d'abord comme lui garçon imprimeur. Ce sont autant d'essais ou de traités. M. Belsham, historien célèbre, a donné plusieurs pamphlets remarquables par

la force des raisons, et par le ton de modération qui y règne. Les plus estimés sont ses *Observations sur la nature et la nécessité d'une réforme parlementaire ; Mémoire sur la révolution française* ; *Examen de l'appel de M. Burke aux anciens whigs*, etc. M. O'Bryen a écrit aussi avec beaucoup de succès contre le même orateur. Son pamphlet intitulé : *Ultrum horum!* (le Gouvernement ou la Patrie), est un des meilleurs qui aient paru pendant la dernière guerre. M. O'Bryen, ami de MM. Fox et Sheridan, a composé plusieurs pamphlets pour leur défense ; le plus remarquable est l'*Apologie ironique de lord Shelburne*. M. George Rous s'est fait connaître d'abord par son excellent pamphlet sur l'*Influence secrète*, réimprimé plusieurs fois : il en a donné depuis plusieurs qui ont eu un égal succès, et particulièrement des *Pensées sur le gouvernement*, en réponse aux réflexions de M. Burke sur la révolution française. M. Thelwall ayant adopté les principes de Payne, fit un cours public pour les répandre. Il publiait ensuite par N.os, ses discours sous le titre de *Tribun*. On y trouve des observations très-justes sur les principes de la politique en général, et sur les abus du gouvernement britannique en particulier. Le pa-

ralèlle qu'il fait de Roberspierre et de M. Pitt est un morceau très-ingénieux, dont plusieurs traits sont ressemblans. On a encore de M. Thelwall, *la Démocratie vengée* ; *les Droits de la nature contre les usurpations des établissemens*, etc. M. Miles est un des plus féconds écrivains de pamphlets qu'ait aujourd'hui l'Angleterre. Sa *Lettre adressée au prince de Galles*, au sujet de ses dettes, a eu de nombreuses éditions ; celle *adressée au lord Stanhope*, l'a fait placer au rang des écrivains employés par le ministère.

CHAPITRE LIX.

Mathématiques.—Astronomie, etc.— *Notice de plusieurs savans.*

« C'est sur-tout dans les sciences exactes, dit un écrivain (*), que les Anglais ont acquis une supériorité marquée sur toutes les autres nations : leur tournure d'esprit profond et réfléchi, leur penchant à la méditation et leur patience semblent les rendre particulièrement

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, tom. IV, page 252.

propres à faire des découvertes, ou à perfectionner celles que l'on connaît. » Il est douteux que les Anglais aient aujourd'hui la supériorité qu'ils avaient du temps des Newton, des Halley, des Maclaurins, etc.; il est du moins certain qu'ils n'ont pas des savans qu'on puisse comparer au célèbre Lagrange, et à plusieurs autres savans dont la France s'honore.

Le docteur Horsley, évêque de Rochester, est un des mathématiciens anglais les plus estimés. Il publia, en 1769, les *Inclinaisons d'Apollonius*, et ensuite plusieurs mémoires qui lui méritèrent la place de secrétaire de la société royale de Londres. On lui doit l'édition complète des œuvres de Newton, en cinq vol. *in*-4°. On regrette qu'il n'ait pas mis à la tête la vie de ce grand philosophe, et que ses commentaires ne soient pas plus étendus. Le docteur Charle Hutton, directeur de l'école royale de Woolwich passe pour le meilleur géomètre qu'ait aujourd'hui l'Angleterre; il a fait un cours de mathématiques et plusieurs autres ouvrages destiné pour cette école. Ses traités relatifs à l'artilleri contiennent un grand nombre d'expérience aussi utiles qu'ingénieuses. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les transactions philosophiques de la société royale, dont

il a été un des secrétaires, on a encore de lui les *Tables des produits et des puissances des nombres*, publiées par ordre de la commission des longitudes, ouvrage d'un calcul immense, dans lequel il a été aidé par sa femme, ainsi que dans plusieurs autres; des *Tables mathématiques*, etc., avec l'histoire des découvertes et des écrits relatifs à ces matières; un *Dictionnaire mathématique et philosophique*, deux vol. *in-4.°*, etc. Le docteur Isaac Milner remplit à Cambridge la chaire de mathématiques de l'immortel Newton. Les mémoires qu'il a insérés dans les transactions philosophiques, le placent au rang des premiers mathématiciens anglais. Il y traite des limites des équations algébriques, de la précession des équinoxes, du mouvement, etc. : il a aussi de la réputation comme chimiste. Les Anglais prétendent qu'on s'est servi en France de sa découverte sur la composition du nitre pour faire de la poudre à canon.

M. Edward Warin, professeur de mathématiques à l'université de Cambridge, n'était que simple bachelier lorsqu'il publia ses *Meditationes algebraicæ*, un vol. *in-4.°*, qui a été réimprimé deux fois. Il a donné depuis *Proprietates algebraicarum curvarum; Excerpta mathematica; Miscellanea analytica*, et *Medita-*

tiones analyticæ : chacun de ses ouvrages est en un vol. *in*-4.°. Le docteur Warin est un profond analyste, mais ce n'est pas le plus modeste des hommes; on l'a entendu se plaindre de ce que Newton a existé avant lui, et a découvert les lois de l'univers qu'un Warin aurait révelées! M. Francis Maseres s'est aussi distingué fort jeune dans les sciences mathématiques. Il publia, en 1759, son premier ouvrage sur l'*Usage du signe négatif en algèbre*, un vol. *in*-4.°; il a donné depuis, les *Elémens de la trigonométrie simple*, un vol. *in*-8.°; les *Principes de la doctrine des annuités;* des *Mélanges de mathématiques*, un vol. *in*-8.°. Son dernier ouvrage, publié, en 1791 et 1796, est intitulé : *Scriptores logarithmici*, trois vol. *in*-4.°; ouvrage savant et utile, où l'on trouve tout ce qui a rapport à la doctrine des logarithmes. M. George Atwood, publia, en 1784, un *Traité sur le mouvement rectiligne* et la *Rotation des corps*, avec le détail de plusieurs expériences nouvelles : cet ouvrage est remarquable par la clarté de la méthode, par la simplicité des opérations et la justesse des applications. L'auteur a inventé une machine ingénieuse pour démontrer les différentes théories des mouvemens rectilignes des corps. On a en-

core de M. Atwood l'*Analyse d'un cours sur la philosophie naturelle*, qu'il explique à l'université de Cambridge. M. James Wood, autre professeur de la même université, a publié, en société avec M. Vince, les *Principes des mathématiques et de la philosophie naturelle*, quatre vol. *in*-8.°. Il a fait les *Traités d'algèbre*, *de mécanique et d'optique*, et il ne perd pas à la comparaison avec son associé, quoiqu'il n'ait pas autant de célébrité que lui. On distingue encore parmi les mathématiciens de Cambridge M. Newton, qui a fait un traité des sections coniques, remarquable par la clarté et l'élégance des démonstrations.

L'université d'Edinburg, que les Maclaurin, les Grégory, les Napier ont illustrée, compte aujourd'hui peu de mathématiciens d'un mérite distingué : M. John Playfair est du nombre; il a donné des *Élémens de géométrie*, contenant les six premiers livres d'Euclide, dans la vue d'adapter les principes de l'ancienne géométrie à l'état actuel des sciences mathématiques, et de montrer les avantages du calcul moderne. On a aussi de M. Playfair des *Mémoires sur l'astronomie et la trigonométrie des Bramines*, où il fait voir que ces peuples ont dû faire de grands progrès dans le calcul dès l'antiquité la plus reculée.

M. Névil Maskelyne astronome royal, est un des membres les plus célèbres de la société de Londres ; son premier ouvrage, intitulé : le *Guide du marin breton*, 1763, a pour but de perfectionner la navigation pratique. Ses *Tables pour calculer les positions apparentes des étoiles fixes, et réduire les observations des planètes*, un vol. *in*-fol., furent publiées en 1774, aux frais du public, par le conseil de la société royale. Deux ans après, il donna le premier vol. *in*-fol., de ses *Observations astronomiques, faites à l'observation de Greenwich*, depuis 1765. La continuation de cet ouvrage, imprimé aussi aux frais du public, a paru en plusieurs volumes : on doit encore à M. Maskelyne, la continuation des tables de logarithmes, de Michel Tayler, qui étaient restées imparfaites. Le célèbre Herschel, né en Allemagne, a étendu par ses travaux les limites de l'astronomie, et confirmé les principes de cette science sublime. La plus importante de ses découvertes, est celle d'une septième planète dans notre système solaire, à laquelle il a donné par reconnaissance, le nom de *Georgium Sidus*, et que l'on appelle sur le continent la planette d'*Herschel*, ou *Uranus*. Les mémoires de ce célèbre astronome, ont été in-

sérés dans les transactions philosophiques; il est aidé dans ses travaux par sa sœur, miss Caroline Herschel.

M. Samuel Vince, professeur de philosophie expérimentale à l'université de Cambridge, a donné d'abord un *Traité d'astronomie pratique*, un vol. *in*-4.°, et ensuite un *Système complet d'astronomie*, trois vol. *in*-4.° L'Angleterre manquait d'un ouvrage, qui comme celui de M. de Lalande, offrît en un corps toute la science. Le docteur Vince, a voulu éviter aux astronomes de son pays un parallèle désavantageux; mais son ouvrage est purement scientifique, et ne remplit pas à beaucoup près, l'objet de celui de l'astronome français. Celui-ci n'a pas oublié que l'astronomie est une de ces sciences, d'une utilité générale et accessible au commun des hommes; qu'associée intimement à la géographie, à la navigation, à la chronologie, à l'histoire des révolutions du globe, il ne faut pas la mettre au nombre des sciences que le vulgaire ne connaît que de nom. M. Vince, a publié en société avec M. Wood, les *Principes de mathématiques et de Philosophie naturelle*, quatre vol. *in*-8.°, les fluxions, l'hydrostatique et l'astronomie, sont les parties qu'il a traitées; on y trouve beaucoup de profondeur, mais peu d'élégance.

M. William Wales, professeur de mathématiques à l'hôpital du Christ, chaire qu'ont occupée les plus habiles mathématiciens d'Angleterre, a fait le voyage autour du monde avec les vaisseaux la *Résolution* et l'*Aventure*. Il a publié en 1777, en société avec M. Bayly, les observations astronomiques faites dans le cours de ces voyages, un vol. *in*-4.°; on a encore de lui un traité très-estimé sur la *méthode pour trouver les longitudes à la mer*, un vol. *in*-4.°, 1794, et des *Recherches sur la population d'Angleterre*. M. Andrew Mackay, a donné la *Théorie et la Pratique, pour trouver la longitude sur mer et sur terre*, deux vol. *in*-8.°, 1795; il a fait aussi la plupart des articles de l'*Encyclopédie britannique*, qui ont rapport à la navigation, et se propose de donner un traité sur la théorie et la pratique de cette science.

M. John Clerk, est auteur du meilleur ouvrage sur la tactique navale qui ait été fait en Angleterre; il est intitulé: *Essai systématique, historique et pratique, sur la tactique navale*, deux vol. *in*-4.°; le premier volume parut en 1782, et fut réimprimé avec des additions, en 1790; le second a paru en 1797. Le célèbre Rodney, faisait le plus grand cas de cet ouvrage, et écrivit même quelques remarques sur

le premier volume qu'il communiqua à l'auteur. L'amiral Duncan, dans l'action qu'il eut en 1798, avec la flotte hollandaise, suivit un plan tracé dans cet essai et à son retour exprima personnellement ses obligations à M. Clerk. Il est probable que cet ouvrage classique sera bientôt traduit en français, et que les Français profiteront des idées de M. Clerk, comme les Anglais étudient l'*Art de la guerre sur mer*, du vicomte de Grenier; le *Maneuvrier*, de M. Bourde de Villehuet; le *Traité élémentaire de la construction des vaisseaux de M. Vial de Clairbois;* le *Traité pratique du gréément des vaisseaux, de M. Lescallier;* etc.

Parmi les Anglais qui ont traité de la construction des vaisseaux et de l'architecture navale, on distingue M. Gabriel Snodgrass; on estime aussi ses *Vues sur les moyens de perfectionner la marine de la Grande-Bretagne*, adressées à la compagnie des Indes.

La mécanique est cultivée en Angleterre, avec autant de succès que les autres parties des mathématiques. M. Edmond Cartwright, ministre de l'église établie, est un des plus habiles mécaniciens: entr'autres machines ingénieuses et utiles de son invention, il a fait

un métier de tisserand et une machine pour carder la laine, qui ont été adoptés malgré les réclamations et les violences des ouvriers en laine. M. Cartwright s'est fait d'abord connaître comme poëte; son poëme d'*Armine* et d'*Elvire* a eu huit éditions, dans l'espace de dix-huit mois.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce second volume.

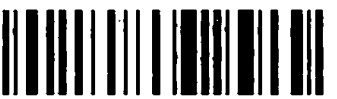
CHAP. I.er. *Éducation.* page 1.
CHAP. II. *Éducation des garçons.* 4.
CHAP. III. *Pensionnats pour les garçons.* 8.
CHAP. IV. *Éducation des filles.* 10.
CHAP. V. *Écoles du dimanche et Écoles mobiles.* 15.
CHAP. VI. *Écoles de charité.* 18.
CHAP. VII. *Écoles de grammaire ou colléges.* 21.
CHAP. VIII. *Universités anglaises; leur système d'étude; leur origine.* 29.
CHAP. IX. *Si les universités anglaises ont contribué aux progrès des sciences.* 44.
CHAP. X. *Description de l'université d'Oxford.* 50.
CHAP. XI. *Description de l'université de Cambridge.* 56.
CHAP. XII. *Universités d'Écosse et d'Irlande.* 59.

CHAP. XIII. *Colléges de droit.* 63.
CHAP. XIV. *Société royale.* 66.
CHAP. XV. *Société des antiquaires de Londres.* 73.
CHAP. XVI. *Autres sociétés littéraires.* 75.
CHAP. XVII. *Bibliothéques.* 78.
CHAP. XVIII. *Musée britannique.* 82.
CHAP. XIX. *Institution royale de la Grande-Bretagne.* 88.
CHAP. XX. *Lectures publiques.* 90.
CHAP. XXI. *Clubs discutans.* 93.
CHAP. XXII. *Lecture. — Bibliothèques circulantes.* 97.
CHAP. XXIII. *Gazettes.* 105.
CHAP. XXIV. *Annonces.* 108.
CHAP. XXV. *Journaux littéraires.* 111.
CHAP. XXVI. *Magasins et autres ouvrages périodiques.* 117.
CHAP. XXVII. *Sort des hommes de lettres et des artistes en Angleterre.* 120.
CHAP. XXVIII. *Langue anglaise. Ses progrès; son état actuel. — Dictionnaires. — Grammaires.* 125.
CHAP. XXIX. *Poésie. — Notice des poëtes épiques, didactiques, satiriques, lyriques;* etc. 140.

CHAP. XXX. *Chansons politiques, érotiques et bachiques.* 161.
CHAP. XXXI. *Nouveau recueil de poésies erses. — Leur authenticité.* 164.
CHAP. XXXII. *Tombeau d'Ossian.* 170.
CHAP. XXXIII. *Théâtre.* 173.
CHAP. XXXIV. *Shakespeare. — Son caractère. — Ennemi du beau sexe et de la liberté.* 180.
CHAP. XXXV. *Commentateurs de Shakespeare.* 187.
CHAP. XXXVI. *Auteurs dramatiques.* 193.
CHAP. XXXVII. *Comédiens.* 207.
CHAP. XXXVIII. *Romans.* 215.
CHAP. XXXIX. *Romanciers.* 219.
CHAP. XL. *Éloquence. — Causes qui en empêchent les progrès en Angleterre.* 230.
CHAP. XLI. *Éloquence. — Orateurs parlementaires.* 233.
CHAP. XLII. *Éloquence de la chaire. — Notice des orateurs les plus célèbres.* 241.
CHAP. XLIII. *Critique.* 250.
CHAP. XLIV. *Étude des langues anciennes. — Langue grecque. — Hellenistes. — Traducteurs des auteurs grecs.* 256.
CHAP. XLV. *Langue latine. — Latinistes. — Traducteurs des auteurs latins.* 266.

CHAP. XLVI. *Étude de l'antiquité.* — *Antiquaires.* 273.
CHAP. XLVII. *Étude des langues orientales.* — *Notice de plusieurs Orientalistes.* 280.
CHAP. XLVIII. *Étude des langues étrangères.* 288.
CHAP. XLIX. *Histoire.* — *Historiens.* 292.
CHAP. L. *Biographie et Biographes.* 310.
CHAP. LI. *Voyages.* — *Notice des voyages dans le continent de l'Europe et dans les autres parties du monde.* 317.
CHAP. LII. *Voyages dans la Grande-Bretagne.* — *Voyages pittoresques.* 333.
CHAP. LIII. *Morale.* — *Moralistes.* 340.
CHAP. LIV. *Influence de Sterne sur les mœurs des Anglais.* 354.
CHAP. LV. *Opinion des Anglais sur Richardson.* 359.
CHAP. LVI. *Théologie et Théologiens.* 361.
CHAP. LVII. *Métaphysique et Métaphysiciens.* 370.
CHAP. LVIII. *Législation.* — *Politique.* — *Commerce*, etc. — *Notice de plusieurs écrivains.* 375.
CHAP. LIX. *Mathématiques.* — *Astronomie*, etc. — *Notice de plusieurs savans.* 391

Fin de la Table du second volume.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018